

Le Froid et la lumière  
Eliane Corbeil Roe  
Traduit de l'américain



*Editions*  
*fpc*  
**2013**

# **Le Froid et la lumière**

Eliane Corbeil Rœ

Traduit de l'américain

# Copyright

© éditions fpc 2013

ISBN 978-2-9802524-3-3.

La classe était vide. De son pupitre près de la fenêtre, Lucie surveillait l'heure depuis longtemps. A 16 heures 15 exactement, le carillon de l'Eglise Sainte-Marguerite lança un seul coup solitaire dans la nuit hivernale. Lucie attendait, pour la troisième fois, sa rencontre avec Sœur Saint-André pour reprendre la discussion si oui ou non elle participerait au concours. Ce serait la dernière rencontre, car elle expliquerait à son enseignante qu'elle ne participerait pas.

Les autres élèves de la classe avaient quitté la cour de l'école depuis longtemps, mais Lucie entendait les éclats de voix des garçons qui déneigeaient la patinoire. Dans l'espoir de rencontrer Gabriel, Lucie sortirait par la porte des garçons et passerait devant la patinoire.

A cette heure de l'après-midi, la nuit extérieure transformait la fenêtre en miroir. L'ensemble inégal des fenêtres redistribuait la classe de huitième année en pièces éparpillées d'un casse-tête, certaines dédoublées et d'autres manquantes. Lucie se voyait reflétée dans ces pièces détachées, une ombre penchée sur le pupitre, les bras croisés, tandis que les globes du plafond jetaient une lumière froide sur les rangées de pupitres vides.

Sœur Saint-André était aussi reflétée, assise en avant de la classe avec Laurent Constantin. Peut-être parce qu'elle enseignait à l'Ecole Sainte-Marguerite depuis septembre seulement, elle essayait toujours d'aider Laurent à finir son primaire. Laurent avait seize ans, mais avait déjà une taille d'homme. Il redressa ses larges épaules, trop grandes pour la chaise d'école, et dit en hésitant, Quatre-vingts-un pieds carrés ?

Sœur Saint-André tapota la feuille de Laurent avec enthousiasme, tellement que son voile couvrit la manche de la chemise de bûcheron. "C'est bien !" dit-elle. Lucie ressentit pourtant un malaise, comme si la juxtaposition du voile noir sur les carrés rouges de la chemise était un mauvais présage, comme si on marchait sur une tombe.

Lucie serra ses bras contre elle, alors que la porte principale de l'école, au rez-de-chaussée, se fermait brutalement, assez pour que le plancher usé en tremble. Presque tout de suite, Yvonne et Mariette se précipitèrent dans la classe. En riant et en se bousculant, elles entreprirent de replacer les brosse nettoyyées à leur place sur le bord du tableau. Leurs voix fluettes qui chuchotaient firent penser Lucie à des petites souris.

Yvonne et Mariette arrosèrent les plantes jaunies sur le rebord des fenêtres. Quand elles arrivèrent au niveau de Lucie, elles la regardèrent d'un seul mouvement, comme étonnées de voir la première de classe en retenue, le jour de la rentrée après les vacances de Noël.

Lucie ferma les yeux. Bientôt, elle serait libre de partir. Elle s'imagina Gabriel, avec ses cheveux châtain, et ses yeux noisettes. Il paraissait bien, et il était aussi très gentil. Puisque toutes les filles populaires de la classe l'entourait toujours, Lucie n'avait jamais pensé qu'il aurait pu la remarquer. Mais un peu avant le congé de Noël, Lucie avait passé rapidement devant le groupe de ses admiratrices, pour rejoindre le raccourci rude et rocheux qui l'amenaient directement de la cour d'école à la rue. Une voix l'avait appelé, "Lucie, attends !" C'était Gabriel qui se hâtait de la rejoindre.

"Je vais à l'église, car le père Martin m'a demandé de l'aider à préparer les nouveaux enfants de chœur pour la messe de Minuit," expliqua-t-il comme ils arrivaient ensemble au sommet du sentier. Lucie était trop gênée pour répondre. "Où vas-tu comme cela ?" demanda finalement Gabriel pour rompre le silence. "Chez moi," avait répondu Lucie, la gorge sèche.

Gabriel l'avait accompagnée dans son raccourci rugueux jusqu'au début des vacances de Noël, même lorsqu'il n'était pas requis pour la formation des enfants de chœur, et malgré le fait que sa maison était dans l'autre direction. Ils s'étaient parlé ensuite devant l'église avant de se dire au revoir.

Les rêveries de Lucie s'interrompirent brutalement : Laurent s'était levé en faisant tomber le siège de son pupitre. "Merci, ma sœur," dit-il de sa grosse voix. En partant, il remarqua Lucie pour la première fois. Demain, sans doute, Yvonne, et Mariette, et Laurent, auraient raconté à tous que Lucie Delaroché occupait toujours son pupitre après tout le monde. Gabriel se demanderait ce qui s'était passé.

Pour ne pas regarder Laurent, Lucie suivit le déplacement de Sœur Saint-André avec sa chaise jusqu'au bureau de l'enseignant. Elle sortit son grand cahier, et appela Lucie : "Je ne vous oublie pas, venez me rejoindre."

Lucie se leva résolument, mais son pas faiblit à mesure qu'elle se rapprochait du bureau. Elle chercha à se concentrer sur les

lettres élégantes que formait Sœur Saint-André, parfaites même vues à l'envers. Sœur Saint-André venait de remplacer Sœur Félicité, qui enseignait la huitième année depuis toujours. Lucie était une des rares élèves à qui la nouvelle enseignante avait tout de suite plu. La plupart se plaignaient que la nouvelle les poussait trop. Elle se pense à l'université, gémissait le plus grand nombre.

Lucie, pour sa part, appréciait la façon de faire de Sœur Saint-André, car les cours devenaient des énigmes stimulantes à résoudre. Depuis que Lucie savait lire, Victor, son frère aîné, lui empruntait des livres de la section pour adultes, où elle ne pouvait aller. Maman s'était inquiété que les livres étaient trop difficiles pour un enfant, ce à quoi Victor avait répondu, "Ce sont les livres difficiles qui valent la peine d'être lus."

Lucie appréciait l'école depuis que Sœur Saint-André y enseignait, mais elle craignait son insistance à vouloir la convaincre de participer à une compétition provinciale pour une bourse. Lucie avait refusé la première fois, mais quelques semaines plus tard Sœur Saint-André lui avait demandé de rester après la classe encore une fois pour en discuter. Maintenant, Lucie avait un peu peur de son enseignante, qui lui semblait tellement confiante et sûre d'elle, encore plus distante des gens ordinaires que les autres sœurs.

Enfin, Sœur Saint-André referma son cahier, et essuya ses lunettes avec un coin de son voile. "Vous savez ce que nous devons discuter, dit-elle d'une voix agréable."

"Je ne veux pas participer à la compétition," dit tout de suite Lucie, en essayant de regarder son enseignante dans les yeux. Ils étaient du même bleu-gris que ceux de Papa.

"Vous avez réfléchi pendant les vacances de Noël ? Comme nous avons dit ?" répliqua calmement Sœur Saint-André.

"Oui, tout-à-fait," répondit fermement Lucie. Elle avait plutôt complètement expulsé la réunion proposée de son esprit, afin de ne pas gâcher le congé de Noël. "Il faudra trouver quelqu'un d'autre," ajouta-t-elle.

Lucie avait motivé son refus par son manque de confiance. Elle ne pourrait pas gagner la compétition régionale, et même si cela était possible, elle ne pourrait jamais affronter les meilleurs de tout l'Ontario qui se présenteraient pour l'examen final. Mais elle n'osait pas donner sa vraie raison. Le gagnant de la compétition obtiendrait une bourse de quatre ans dans un couvent, et Lucie ne se voyait pas entourée de sœurs. Surtout, si elle passait tout son temps le soir à l'école, à se préparer, elle ne verrait plus Gabriel. Elle n'avait avoué à personne, même pas à ses confidentes Claire et Alice, combien elle tenait à ces moments quotidiens avec lui devant l'église Sainte-Marguerite.

"Pourquoi ne pas demander à Claire ?" suggéra Lucie d'un ton de désespoir. "Elle serait mon choix."

"Je vous croyais de bons amis," dit Sœur Saint-André.

"Mais oui !"

"Alors, vous devez savoir que Claire ne peut participer. Elle a été beaucoup trop absente."

"Ce n'est pas juste," s'exclama Lucie. "Claire aime l'école plus que tout."

Mais c'était vrai. Claire était toujours en retard dans ses travaux. Elle était la fille aînée, et devait donc rester à la maison quand sa mère était malade ou quand elle accouchait. Souvent, il n'y avait pas de souliers ou de manteaux pour que les enfants de la famille puissent se rendre à l'école. Néanmoins, Lucie voulut insister : Claire est brillante, elle aurait des bonnes chances de gagner.

"Mais c'est à vous que je demande d'être la première candidate pour l'école Sainte-Marguerite," dit Sœur Saint-André.

"Mais pourquoi moi et pas un des autres ?" Lucie montra les rangées vides d'un coup de tête.

"J'espère, dit Sœur Saint-André en posant ses mains sur ses genoux, que vous ne sollicitez pas un compliment ?"

Les larmes jaillirent aux coins des yeux de Lucie. Elle cligna des yeux et fixa le plancher, couvert de la poussière grise d'années de craie. Se sentant coupable, elle se dit que ces rencontres avec Sœur Saint-André devaient être une punition, infligée pour son orgueil de laisser croire à ses enseignantes, pendant toutes ces années, qu'elle était plus brillante qu'en

réalité.

Sœur Saint-André prit tout-à-coup les mains de Lucie. Elle retira brusquement ses mains, et sentit les doigts frais et secs de la sœur serrer, puis lâcher.

"Avez-vous discuté avec vos parents pendant le congé ?"

"Avec ma mère," corrigea Lucie. "Mon père est mort l'année dernière," ajouta-t-elle comme une simple affirmation de fait.

"J'en suis... désolée. La guerre ?"

Non, il est tout simplement mort. Chez nous. Il était malade depuis longtemps. Lucie venait de briser une règle qu'elle s'était imposée, de ne jamais parler aux sœurs de sa famille, surtout de Papa, qui n'allait pas à l'église et qui aurait voulu que l'école ait de vrais instituteurs plutôt que des sœurs, ce que pensait aussi Lucie.

Sœur Saint-André semblait abasourdie.

"Mon frère Victor a été blessé, puis il est mort dans un accident," ajouta Lucie, d'une voix neutre. Sœur Saint-André secouait sa tête. "Mon cousin est mort à Dieppe," continua Lucie, "comme beaucoup de Canadiens-français." Lucie se rappela tout-à-coup que Sœur Saint-André, selon une rumeur, était dans un couvent à Paris lorsque les Allemands avaient occupé la ville.

"J'ai parlé à Maman, cependant," dit encore Lucie, même si ce n'était pas vrai.

Sœur Saint-André releva brusquement la tête, et le reflet d'un des plafonniers dans ses lunettes frappa Lucie comme un signal d'alarme. "Et qu'a dit votre mère ?"

Lucie ne savait quoi dire. Sœur Saint-André répéta, "Qu'a dit votre mère, quand vous lui avez parlé ?"

"Que je devais faire pour le mieux." Le mensonge raidissait la mâchoire de Lucie, mais elle était certaine que cela aurait été la réponse de Maman.

"Elle vous laisse la décision, donc ?"

"Oui."

"Et votre réponse est non."

"Oui, ma réponse est non," répondit Lucie en tremblant.

"Comprenez-vous, Lucie, pourquoi je vous le demande plutôt qu'à un autre ?" Sœur Saint-André parlait doucement, mais avec force. "C'est parce que je suis convaincue que vous avez la meilleure chance de l'emporter. Je n'insiste pas pour te tourmenter, et je ne te demande pas de le faire pour toi, ou même pour moi. Je te le demande pour l'honneur de l'école."

Bon, se dit Lucie, épuisée. Ses enseignantes, sauf Sœur Saint-André, lui avaient répété qu'une intelligence supérieure est un don de Dieu. Une lui avait dit que son frère Victor, premier de classe quand il était à l'école, avait aussi reçu ce don. Lucie lui avait répété ce que la sœur avait dit, mais Victor s'était contenté de rire.

Pourtant, Sœur Saint-André présenta un autre argument : "Nos dons ne sont pas à notre seule disposition, à prendre ou à laisser. Un peuple qui permet un tel gaspillage risque de disparaître, ce qui pourrait nous arriver."

Que cela arrive, ou que quelqu'un d'autre sauve le peuple, pensa Lucie, ne respirant plus. Sœur Saint-André lui serra de nouveau les mains, comme pour la réveiller. "S'il vous plaît, pensez-y encore un peu, disons jusqu'à demain. Si vous me dites encore non demain, je ne vous en reparlerai plus."

"D'accord," souffla Lucie. Ses larmes se mirent à couler sur ses joues.

"C'est assez pour aujourd'hui," poursuivit Sœur Saint-André. "Allez souper, et repensez à tout cela. Peut-être pourrez-vous en reparler à votre mère ? Vous me donnerez votre réponse demain."

Elle serra encore une dernière fois les mains de Lucie.

Lucie porta son manteau jusqu'à l'extérieur, loin de la classe, avant de le mettre et d'attacher ses bottes. Dans la nuit gelée, ses doigts ne lui obéissaient pas. Ne trouvant pas de mouchoir, elle se moucha dans son bonnet, et essuya les larmes sur ses joues. Elle partit pour la maison, baissant son bonnet par-dessus ses oreilles. Papa lui avait toujours conseillé de le porter bien renfoncé sur la tête, comme protection contre le froid. De toute façon, Gabriel n'était pas là pour la voir avec sa tête ronde, comme une tête de bonne sœur.

Le silence et la solitude étaient trop lourds pour passer dans le raccourci par le cimetière, comme elle faisait avec Gabriel. L'heure et la noirceur empêchaient de marcher sur le ruisseau gelé, alors elle ne pourrait quitter le sentier avant d'avoir traversé le ponceau sous le chemin de fer, près de sa maison. Il fallait donc prendre la rue.

Lucie détestait être obligée de passer devant la maison de Madeleine. Non seulement Madeleine était-elle la fille la plus jolie et la plus populaire de l'école, mais elle était presque aussi forte en classe que Lucie. Demain, quand Lucie aurait refusé pour la dernière fois, Sœur Saint-André demanderait à Madeleine de représenter l'école Sainte-Marguerite au concours. La maman de Madeleine lui achèterait toute une garde-robe. Si Lucie avait participé, elle aurait porté les tuniques plissées brunes qu'elle avait hérité de sa sœur Thérèse. Les yeux et les cheveux de Lucie étaient du même brun terne que les tuniques. Madeleine avait des yeux d'un brun velouté.

Madeleine obtiendrait peut-être finalement la montre d'or que son père lui avait promise si elle arrivait la première. Avant Noël, Madeleine en avait parlé tout le temps. Quand l'enseignante avait lu la liste, avec le nom de Lucie en premier, comme d'habitude, Madeleine avait éclaté en sanglots et s'était enfuie de la classe, suivie de tous les regards. Lucie ne l'avait pas regardée, sentant son humiliation, mais ne ressentant aucune sympathie.

Quand Madeleine serait la candidate officielle de l'école Sainte-Marguerite, elle serait non seulement la plus jolie fille de la classe de huitième année, non seulement la plus populaire, mais aussi l'élève la plus intelligente de l'école.

La rue était déserte et silencieuse. Même l'air semblait gelé, et tout était loin sauf les étoiles. Les étoiles, pourtant si loin en réalité, semblaient si claires qu'on aurait cru voir des décorations de Noël sur le toit des maisons. Le cri d'un train fendit l'air comme si le train était tout près, et non sur les rails à plusieurs milles de là, sur la rive du lac. La famille de Lucie se regardait en souriant quand ils entendaient le sifflet du train, comme si cela était encore la locomotive de Papa.

Lucie s'en voulait de s'être laissée à pleurer devant Sœur Saint-André. Elle n'avait pas pleuré aux funérailles de Papa, comme si elle ne pouvait se résoudre à y croire. La brutalité de la mort l'avait frappée quand elle avait compris combien cela changeait la vie. Ce ne serait plus jamais Papa qui actionnerait le sifflet du train qui briserait la nuit froide de l'hiver.

Dès que Lucie entra chez elle, le fumet de son souper préféré s'infiltra dans ses narines : un steak frit, des pommes de terre, et des oignons caramélisés. Le repas se terminait, et Maman versait le thé de M. Poirier, le locataire. Les deux bébés de Thérèse se mirent à taper sur leur chaise-haute en voyant Lucie, jetant à terre la cuillère de purée que leur mère leur tendait. " Paul et Colette !", gronda Thérèse, l'usage des deux noms signifiant qu'elle n'était pas contente. Tout le monde avait l'habitude d'élider les noms en un, " Paul-ette".

Lucie se glissa à côté de sa jeune sœur, Jeanne D'Arc. " J'ai dû mettre la table parce que tu n'étais pas là," dit Jeanne D'Arc. " Il faudra maintenant que tu t'occupes de mettre la table deux jours de suite."

" La maman d'Alice a téléphoné," ajouta Edouard. " Elle s'inquiétait que tu viendrais aider Alice à faire son devoir de français. Elle a eu peur parce que tu n'étais pas à ton cours de patin. Je ne comprends vraiment pas comment Alice a pu être acceptée dans un cours de français, ou même comment on l'a acceptée au secondaire."

Lucie ne réagit pas au commentaire de son frère aîné. Il était envieux d'elle, car Alice Palmer, sans doute la plus jolie et la plus désirable étudiante de toute la ville de Rockford, s'était lié d'amitié avec Lucie tout en levant le nez sur Edouard. Elle s'occupa plutôt de remplir son assiette, prenant soin de se prendre des oignons. Maman préparait les oignons séparément, parce que M. Poirier ne mangeait pas d'oignons. Papa aimait bien taquiner quelqu'un qui ne mangeait pas d'oignons, mais il aurait probablement laissé M. Poirier tranquille, qui travaillait à la banque et portait toujours un complet-veston, même à table.

" Tu es en retard, renchérit Edouard, Tu as encore traîné à la patinoire avec les garçons ?" Lucie ne réagit pas et se concentra sur sa nourriture.

" Mais pourquoi arrives-tu si tard ?", demanda Maman.

" Il fallait que je reste pour discuter avec Sœur Saint-André. Elle voulait que je représente l'école Sainte-Marguerite dans un concours pour une bourse." Lucie remarqua que tout le monde l'écoutait.

" Pourquoi ce conditionnel ?" demanda Edouard.

" Tu n'as pas refusé ?" s'exclama Thérèse. Elle tenait sa cuillère de purée hors de la portée des bébés, qui se mirent à pleurnicher, alors même qu'ils repoussaient tantôt leur nourriture. Lucie se mit à rire, suivie de Jeanne D'Arc. Mais les autres, Maman, Thérèse, Edouard, même M. Poirier, attendaient sérieusement sa réponse.

" Oui, j'ai refusé," dit Lucie. " Je refuse chaque fois qu'elle m'en parle, mais elle revient toujours là-dessus. Elle a promis que quand je refuserais demain, elle ne m'en parlerait plus." Lucie remarqua que tous les visages étaient graves, et personne ne parlait. " La bourse vaut pour un cours secondaire dans un couvent. Même si je gagnais, j'aurais fait tout ce travail pour un prix que je ne veux pas accepter."

Le regard de Thérèse s'embruma. " Nous savons que tu n'aimes pas l'idée d'aller dans un couvent. Mais cette proposition est un honneur. Comment peux-tu refuser ?"

Lucie reposa sa fourchette. " Un honneur.... C'est ce que me dit Sœur Saint-André. C'est un honneur de travailler fort pour atteindre un but que je ne souhaite pas ? Pour un honneur, c'est plutôt idiot." Elle se rendait compte qu'elle avait bien fait de ne pas parler du concours. Elle aurait été bien avisée de ne parler que lorsque Madeleine aurait été choisie, et encore mieux avisée de ne rien dire du tout.

" Je veux dire l'honneur de..., de...." Thérèse agitait sa cuillère comme si elle espérait extraire ses mots de l'air. Cela fit encore rire Lucie.

" Il n'y a rien de drôle," dit Edouard. " Thérèse veut dire que cela touche l'honneur de la famille Delaroché, même l'honneur de tous les Canadiens-français." Edouard semblait vraiment fâché. Même M. Poirier faisait signe que oui.

Edouard se leva d'un coup et repoussa sa chaise. Il regarda Maman, qui prenait son thé, et tout le monde sauf Lucie. " Lucie se fiche de sa famille. Lucie ne s'intéresse qu'à elle !" Il fusilla Lucie du regard et se rassit. Lucie se contenta de le regarder calmement. " Il serait temps que tu penses un peu à ta famille, "cria presque Edouard.

Lucie se leva à son tour, repoussant sa chaise du même geste qu'Edouard, mais sa chaise bascula à terre avec un grand bruit. Les jumeaux se mirent à pleurer en concert. Tout le monde se mit à rire, sauf pour Lucie qui avait déjà quitté la cuisine et qui grimpa l'escalier quatre-à-quatre.

Edouard lui parlait toujours, mais elle ne l'entendait plus. Sur le palier, elle s'arrêta net : elle n'avait nulle part à aller. La chambre qu'elle partageait avec Jeanne-D'Arc était présentement occupée par Thérèse, en attendant que son mari trouve du travail et un logement. Pour le moment, Lucie dormait sur un lit de camp dans le hall.

" Lucie devrait admettre qu'elle a honte de sa famille !" La voix d'Edouard portait maintenant jusqu'à Lucie. Elle gravit les dernières marches et tira la porte du grenier. A mesure qu'elle montait les marches étroites du grenier, elle voyait sa respiration se givrer. Le grenier n'était pas chauffé.

" Je n'ai pas honte," dit-elle tout haut. " Je ne suis pas non plus égoïste." Ses mains se serrèrent d'elles-même. " Toi, tu n'as pas honte, Edouard ?" ajouta-t-elle, en frappant l'air de ses poings. " Tu n'as pas honte d'apprendre un métier, de chercher à devenir un menuisier, plutôt qu'un médecin ou un avocat, ce qui ferait alors tant d'honneur à la famille ? Tu n'en aurais pas le courage, tout simplement."

Lucie se mit à souffler sur ses mains pour les réchauffer un peu. " Que quelqu'un d'autre s'en charge," murmura-t-elle, tremblant de froid. Lucie se glissa sur le grand coffre de cèdre sous la fenêtre, en essayant de ne pas penser au souper qu'elle avait laissé derrière elle. Elle ne pourrait redescendre tant que les autres n'auraient pas quitté la table. Elle ramena ses jambes sur elle pour se réchauffer.

Si elle avait par le passé prétendu que les prix qu'elle remportaient chaque année à l'école faisaient honneur à la famille, tout le monde aurait rit, à commencer par Edouard. Une fois, un visiteur avait voulu souligner le bon travail de Victor et d'elle-même, mais Papa l'avait interrompu pour dire, " Tous mes enfants sont intelligents."

Papa n'aurait pas non plus toléré sa sortie de table dramatique. Quand un personnage de film agissait ainsi, c'est parce qu'il savait où aller. Personne ne se retrouvait à geler dans un grenier qu'on délaissait pour l'hiver. La pièce empestait le vieux bois et l'air stagnant. Jeanne-D'Arc prétendait que le grenier était hanté.

Elle aurait voulu être chez Alice, dans sa jolie chambre, pour lire les revues à potin et discuter des modes. Alice avait un an de plus que Lucie, et avait commencé sa première année de secondaire, mais ceci ne les empêchaient pas d'être devenues de bonnes amies, même si Alice passait beaucoup de temps après l'école dans ses cours de patin et de danse.

Dans un couvent, Lucie n'aurait pas la possibilité d'être l'amie de quelqu'un comme Alice, ou d'avoir des amies aussi différentes qu'Alice et Claire. Thérèse et ses copines étaient revenues du couvent pâles, grassouillettes et pâmées devant les garçons. C'est ainsi que Thérèse avait épousé Léo avant de terminer son secondaire, dès que Léo avait été conscrit. Elle n'avait même pas attendu son retour.

" Pas de couvent pour moi," dit encore tout haut Lucie. En septembre, Alice commencerait sa deuxième année, et elle avait promis d'aider Lucie à s'orienter pendant sa première année. Surtout, selon Lucie, elle aurait des enseignants laïques, et non plus des religieuses.

Lucie sentit les débuts d'un mal de tête. Elle l'inclina sur la fenêtre et remarqua le givre qui dessinait des fleurs sur la vitre. La porte s'ouvrit. Maman monta les marches encadrée par la lumière. " J'ai mis ton assiette dans le fourneau," dit-elle. Elle s'assit sur le coffre à couvertures.

" Je suis désolé de n'avoir pas terminé mon repas," dit Lucie.

Maman se mit à trembler. " On gèle ici." Les fils argentés de ses cheveux doux luisaient doucement par la lumière faible de la fenêtre. " As-tu assez chaud la nuit ? Tu ne devrais pas être obligé de dormir dans le hall."

Lucie se mit à rire. " Pourquoi pas ? Tu dors avec Jeanne-D'Arc dans la salle à manger, et Jeanne-D'Arc ne fait plus de cauchemars depuis."

" Mais réussis-tu à dormir ? Les autres font du bruit en entrant et en sortant, et la porte laisse passer le froid à chaque passage."

" Cela ne me dérange pas."

" Moi, cela me dérange. Mais il faut aider Thérèse en attendant que Léo trouve du travail et vienne chercher sa famille. Alors, bien sûr, ils me manqueront."

" Tu t'inquiètes pour tant de choses, " dit Lucie. " Ne t'inquiètes pas pour moi."

" Je m'inquiète pour toute ma famille," dit Maman fermement.

Lucie souffla sur la vitre pour faire une tache de givre. Elle y écrivit son nom, en terminant avec des boucles élégantes, puis elle effaça le tout quand il n'y eut plus de givre pour écrire. Leur maison était de mode ancienne et surplombait celles du voisinage. De la fenêtre du grenier, on voyait s'étendre au loin le paysage froid et rocailleux qui entourait la ville, caché par la neige.

" Ce concours me semble en effet assez intimidant, " dit Maman dans le silence." Mais toutes les études me semblent difficiles. J'aurais aimé être plus instruite pour pouvoir vous aider dans vos devoirs, comme les autres parents..." Sa voix baissa, puis elle reprit plus gaiement," Donc Sœur Saint-André t'a choisi, toi, pour représenter toute l'école ?"

" Oui. Mais elle s'est trompée. Je ne peux pas possiblement l'emporter". Lucie se leva." Redescendons, il fait vraiment trop froid ici."

Mais Maman ne bougea pas.

" Thérèse et Edouard semblent penser que c'est un très grand honneur, " dit Lucie impatientement. " Mais c'est faux." Elle commença à descendre l'escalier." Sainte-Marguerite a la seule classe de huitième dans notre district, et les écoles des autres districts en ont au moins deux. Ces districts participent depuis des années, et ont de l'expérience."

" Comme cela, tu ne crois pas avoir de chance ?"

" J'en suis certaine."

" Pourtant, tu as confiance en Sœur Saint-André. Tu m'as dit qu'elle sait tant de choses. Peut-être sait-elle quelque chose sur toi que tu ne vois pas."

" Sœur Saint-André ne me connaît pas. Je sais ce que je peux faire, ou pas. Je ne peux pas participer, et je ne veux pas participer."

Maman se leva finalement. " Allons finir ton souper" dit-elle, en poussant doucement Lucie dans le cou. Sa main était chaude, malgré le froid.

Il ne restait sur la table que le couvert de Lucie. Edouard lavait la vaisselle et Jeanne-D'Arc essuyait. Edouard montra à Lucie ses mains savonneuses, pour lui faire comprendre qu'il la remplaçait.

Lucie sortit son assiette du four. " Alors, qu'as-tu décidé ? " demanda Edouard. Lucie ferma prudemment la porte du four avec son pied et commença à manger. Edouard avait laissé des miettes et des taches sur la table. Les oignons sur le bord de son assiette avaient noirci. Lucie se mit à les manger un à un avec ses doigts.

" Il faudra bien que tu prennes une décision, " répéta Edouard. Sa chemise d'écolier était toute mouillée, et Lucie le regarda jusqu'à ce qu'il remarque lui aussi.

" Pour l'instant, je décide de finir mon souper " dit lentement Lucie.

Tout à coup, Lucie se mit à penser que ce serait plus facile de dire oui à Sœur Saint-André. Elle n'aurait plus à discuter, ni avec Edouard, ni avec Thérèse, ni surtout avec Sœur Saint-André. Elle ne serait pas obligée de voir Madeleine devenir la première candidate de l'Ecole Sainte-Marguerite, et attirer encore plus d'admiration. Lucie ne serait pas admirée. On lui ferait des commentaires, et on lui dirait," Comment faites-vous pour toujours étudier ? Je suis contente de ne pas être à votre place."

Lucie regarda son assiette, et posa ses ustensiles. Elle n'avait plus faim.

Le lendemain matin, Lucie resta longtemps attablée, se réchauffant les mains sur sa tasse vidée de son chocolat chaud. Le chat noir de Jeanne d'Arc, Min-Min, dormait à ses côtés dans un rayon de soleil,

La météo annonçait une journée ensoleillée, mais très froide, avec des vents secs et polaires. Lucie caressa le poil chaud du chat. Min-Min ouvrit ses yeux verts, puis les referma dans sa fourrure noire. " J'aimerais bien pouvoir rester au chaud, moi aussi, " murmura Lucie au chat. Dans quelques instants il lui faudrait sortir au grand froid pour se rendre à l'école. Elle irait voir Sœur Saint-André tout de suite en arrivant, plutôt que de passer la journée à craindre le moment de la rencontre. Comme cela, elle serait libre d'aller patiner avec Gabriel après l'école.

Jeanne D'arc entra dans la cuisine, après que Maman lui ait peigné et tressé les cheveux. Elle avait hâte de partir pour l'école, déjà habillée de son manteau et de ses bottes. Son long foulard pendait autour de son cou. Jeanne D'Arc effleura de la frange de son foulard la tête de Min-Min, qui ouvrit les yeux et tendit paresseusement une patte vers le foulard.

" Laisse-le tranquille !" dit Lucie. " Même le chat n'est pas libre de choisir dans cette maison."

" C'est mon chat !" , répondit Jeanne D'Arc. Elle tendit son foulard à Lucie. Les jours très froids, il fallait enrouler le foulard avec précaution autour de sa tête, ne laissant qu'un espace pour ses yeux. Aujourd'hui, Lucie devrait partir tôt, afin de s'assurer que Jeanne D'Arc protégeait son visage, et qu'elle n'arrive pas à l'école avec des engelures profondes sur son visage.

Lucie fut obligée de marcher face au vent, tandis que Jeanne D'Arc marchait un peu derrière elle, le visage caché derrière l'épaule de Lucie, en lui tenant le bras. Lucie fermait les yeux pour les protéger des reflets aveuglants du soleil sur la neige et des coups de vent qui poussaient les aiguilles de glace dans ses joues.

" J'espère que le froid ne me fera pas saigner du nez, " cria Jeanne D'Arc sa voix étouffée par la manche de Lucie.

Les saignements de nez de Jeanne D'Arc étaient légendaires à l'Ecole Sainte-Marguerite. Ils se déclenchaient soudainement et tachaient le visage et les vêtements de Jeanne D'Arc avant que Lucie puisse intervenir.

" Essaie de ne pas y penser, " dit Lucie, " depuis le temps que cela t'arrive. N'oublie pas que l'année prochaine je ne serai pas là. Il faudra que tu ailles voir Sœur Sainte-Rose."

" Oh, non, " se lamenta Jeanne D'Arc en serrant le bras de Lucie. " Si je vais au bureau de la directrice, on pensera que j'ai mal fait."

" Sœur Sainte-Rose n'est pas seulement la directrice. Elle est l'infirmière, et elle a vraiment fait son cours d'infirmière, dans un hôpital. Elle prendra soin de toi bien mieux que moi."

" Non, c'est impossible. Elle me fera mal, ou elle me retournera à la maison." Jeanne D'Arc tremblait, comme si être retourné à la maison était une souffrance. " C'est toi qui sait quoi faire, Lucie. Il faut que ce soit toi, et pas Sœur Sainte-Rose."

" Mais je ne pourrai pas l'année prochaine, " répondit Lucie, " je serai à l'autre bout de la ville, au secondaire." Elle cachait le plaisir de penser à cela.

" Ce n'est pas que j'ai peur de Sœur Sainte-Rose," dit Jeanne D'Arc en riant. " Mais je ne voudrais pas l'appeler Face de Pruneau par erreur."

Elles arrivèrent au coin à mi-chemin de l'école, où Lucie et Claire se donnaient rendez-vous pour finir le chemin ensemble. Cela faisait deux semaines, avant même le congé de Noël, que Claire ne venait pas à l'école. Elle n'était pas au coin.

" Elle est en retard, " dit Jeanne D'Arc.

" Non, c'est nous qui sommes en avance."

Elle attendirent quelques minutes, frappant leurs pieds à terre pour combattre le froid, puis il fallut bien qu'elles reprennent leur chemin.

" Qui est ta meilleure amie ?" , demanda Jeanne D'Arc " Alice ou Claire ?"

" Elles sont toutes les deux mes amies, je n'ai pas de meilleure amie."

" Moi, oui, " dit fermement Jeanne D'Arc.

" Tu changes chaque semaine, " dit Lucie.

" Claire a des boutons, et elle sent mauvais. Tout le monde le dit. Mais Alice est très jolie."

" Ne dis pas de niaiseries ! " dit Lucie, très fâchée.

Jeanne D'Arc vit une fille de sa classe et courut la rejoindre. Son mouvement fit tomber son foulard se son visage. Elle sortit ses lunettes de sa poche et les enfila. " Il fait trop froid pour mettre tes lunettes à l'extérieur !" lui cria Lucie, mais le vent et la neige emportèrent ses paroles.

Jeanne D'Arc avait été très contente de devoir porter des lunettes. " J'aurai l'air d'une institutrice, " avait-elle dit. Lucie s'était moqué d'elle jusqu'à ce Papa lui dise d'arrêter. Quand, plus tard, Lucie remarqua les yeux de Jeanne D'Arc derrière ses lunettes, rougis et larmoyants, elle sut d'elle-même qu'il ne fallait pas dire à Jeanne D'Arc ce qu'elle pensait : qu'elle avait l'air d'un poisson rouge dans son bocal, que personne ne serait content d'être myope, et que personne ne voudrait ressembler à une institutrice.

Lucie n'aurait jamais fait de commentaires à Claire sur son apparence, mais elle savait que d'autres à l'école ne s'en privaient pas, surtout sur ses cheveux mal coupés par son père. La maison de Claire dégageait, il est vrai, une odeur rance, que Lucie avait remarqué sur ses vêtements quand elle était chez Claire pendant une heure ou deux, mais Jeanne D'Arc était méchante de dire que Claire sentait mauvais,

Claire semblait à Lucie une personne supérieure, comparée aux élèves de Sainte-Marguerite. Elle ne se plaignait jamais, sauf pour en rire, de ses durs labeurs à la maison qui lui faisait manquer l'école. Quand la santé publique la retournait à la maison, pour des poux, ou une maladie, Claire revenait à l'école comme si de rien n'était. Lucie aurait été trop gênée pour revenir.

Il n'y avait toujours aucun signe de Claire. Elle serait sans doute absente encore aujourd'hui. Mais même si Claire manquait des cours, elle avait toujours avancé d'une année à l'autre. Lucie y était pour quelque chose, car elle aidait régulièrement Claire à se mettre à jour dans ses travaux. Si Lucie participait au concours, elle n'aurait pas le temps d'aider Claire. Claire comprendrait pourquoi Lucie ne voulait pas participer. Aujourd'hui, plus que jamais, Claire manquait à Lucie, qui espérait qu'elle finirait par arriver à l'école.

En arrivant dans la cour d'école, Lucie s'arrêta pour regarder Sœur Sainte-Isabelle jouer avec ses petits de première année. Cela lui donnait un prétexte pour retarder l'affrontement avec Sœur Saint-André. Les enfants avaient dessiné une grande roue dans la neige en piétinant, et se poursuivaient énergiquement en évitant de sortir des rayons et du tour. Sœur Sainte-Isabelle avait remonté sa jupe pour ne pas s'enfarger et elle courait d'un côté et de l'autre pour échapper aux petits. Malgré les affreuses galoches que portaient les sœurs, on devinait que ses pieds et ses chevilles étaient fins et gracieux. Les enfants riaient et poussaient des cris de joie. Ils ne semblaient pas étonnés que Sœur Sainte-Isabelle puisse courir et tourner si vite malgré son lourd costume de religieuse.

Sœur Sainte-Isabelle était à peine plus grande que Lucie. Elle avait un teint parfait et deux grands yeux gris et doux qui s'écarquillaient quand un des enfants réussissaient à la prendre. A son arrivée à l'Ecole Sainte-Marguerite, il y avait deux ans, les filles avaient beaucoup discuté combien Sœur Sainte-Isabelle serait belle en vêtements civils. Certains garçons avaient aussi remarqué, mais ils étaient plutôt impressionnés par les trophées que Sœur Sainte-Isabelle avait gagé en natation et au marathon. A l'automne et au printemps, on pouvait voir Sœur Sainte-Isabelle dans la cour, son voile attaché derrière sa tête, en train de montrer les rudiments du baseball à ses élèves de première année.

Lucie entendit quelqu'un crier, " Jeanne D'Arc saigne du nez encore !" . Elle se dépêcha de rejoindre le petit groupe de filles qui se regroupaient autour de sa petite sœur. Elle la retrouva la tête penchée par en avant, au-dessus d'une grande tache rouge sur la neige. Le plus calmement possible, Lucie prit Jeanne D'Arc par les épaules et la guida vers la porte de l'école. En marchant, elle sortit le mouchoir de Jeanne D'Arc de sa poche de manteau et le pressa sur son nez. Les autres filles suivirent. Jeanne D'Arc baissait la tête et se laissait guider comme une poupée de chiffons, ce qui faisait plus peur à Lucie que le sang.

Au pied de l'escalier et au bout du corridor, au sous-sol, la toilette des filles sentait de désinfectant. Aujourd'hui, elle sentait aussi la fumée de cigarette. Lucie entendit la chasse d'eau comme elle arrivait avec Jeanne D'Arc. Yvonne, et deux filles de septième que Lucie ne connaissait pas, se tenaient au bout de la pièce, et regardèrent Lucie installer Jeanne D'Arc devant un évier.

Jeanne D'Arc empoigna fermement le bord de l'évier et inclina la tête par en arrière aussi loin qu'elle le pouvait, sans tomber. Ses lunettes étaient toutes embrumées d'être passées rapidement à l'intérieur. Son visage semblait ainsi un masque sans yeux, vide d'expression, au-dessus de son nez et de son menton recouverts de sang.

Lucie prit un paquet de papier de toilette et l'imbiba d'eau froide. Elle le posa sur le nez de Jeanne D'Arc et lui tint la tête pour qu'elle puisse se pencher encore plus en arrière. Jeanne D'Arc se plaignait: " Je ne supporte pas que le sange me coule dans la gorge !"

Lucie sentait la nausée l'envahir. " Ne parles pas ! " dit-elle, sa voix chargée. Même si trop peu de temps était passé, elle releva le paquet de papier. Il contenait une gelée rouge qui bougeait.

" Que se passe-t-il !" s'écria Jeanne D'Arc. Elle leva sa tête. Ses lunettes s'étaient désembrumées et elle se vit dans le miroir. " Mes entrailles sortent, mes entrailles sortent ! " . Ses mains volèrent à son visage, ses lunettes furent lancées contre le mur, et elle s'éroula sans connaissance.

Yvonne se précipita et empêcha la tête de Jeanne D'Arc de frapper le ciment du plancher. Les autres filles se tenaient apeurées aussi loin que possible. Yvonne enleva les cheveux de Jeanne D'Arc de son visage. " Bon Dieu, Lucie, " dit Yvonne, " Elle est pâle comme la mort !" En effet, le visage de Jeanne D'Arc était plus que blanc d'un gris-bleu de cadavre. C'était la première fois que cela arrivait. Lucie s'agenouilla et essaya de soulever la tête de sa sœur, mais elle lui échappa et la tête cogna le ciment durement.

" Faut-il aller chercher Face de Pruneau ? " demanda une fille, alors que la cloche de l'école se mit à sonner. Au bruit, Jeanne D'Arc ouvrit soudainement les yeux. " Je suis en retard !" dit-elle, et se releva rapidement. Lucie l'aida pendant que les autres filles semblaient regarder un miracle. Yvonne secourut les lunettes de Jeanne D'Arc qui n'étaient pas cassées, et les lui rendit avec révérence.

Jeanne D'Arc essuya les dernières taches de sang de son visage. Elle souffla sur ses lunettes et trouva un coin propre de son mouchoir plein de sang pour les essuyer, et les remit sur son nez. Lucie rinça les mitaines de Jeanne D'Arc sous le robinet, jusqu'à ce que l'eau glacée ne soit plus rouge, puis elle les essora du mieux qu'elle put. Ses propres mains tremblaient.

Les joues de Jeanne D'Arc revenaient au rose quand Lucie la ramena en haut de l'escalier. Elles attendirent pendant que les files de filles retrouvaient leurs classes. Jeanne D'Arc prit sa place comme d'ordinaire, sans commentaire ou regard. Lucie essayait de respirer l'air froid qui s'engouffrait par les portes, en essayant de se vider l'esprit. A sa place, elle se rendit compte qu'elle tenait toujours les mitaines humides de Jeanne D'Arc. Elle les secoua et les déposa pour sécher sur le bord ensoleillé de la fenêtres, entre les pots de geranium.

Pendant les prières du matin, Lucie remarqua en baissant les yeux qu'elle avait plein de sang noir sous les ongles. Cela lui rappela qu'elle n'avait pas encore parlé à Sœur Saint-André, et sa respiration devint lourde. Elle aurait voulu poser sa tête sur son pupitre, et rester là sans bouger, ni rien dire, ni rien faire. Elle aurait surtout voulu ne pas avoir à parler à Sœur Saint-André, même si cette fois devait être la dernière.

Lucie alla déjeuner à la maison, et ramena ses patins. Quand seize heures sonna, elle n'était toujours pas prête à affronter Sœur Saint-André. Elle suivit les autres jusqu'au vestiaire, mit son manteau, et suspendit ses patins à son épaule.

Elle retourna dans la classe. Sœur Saint-André écrivait quelque chose pour Laurent, qui lui sourit quand elle se plaça à côté de lui. Sœur Saint-André remarqua les patins. " Voilà une excellente idée, " dit-elle. " Votre journée a mal commencé. Allez prendre de l'air avant notre discussion. Nous nous revoyons dans vingt minutes, cela vous va ? "

Lucie sortit par la porte principale, plutôt que par la porte de derrière comme elle le prévoyait. Elle se disait qu'elle aurait dû tout simplement dire non à Sœur Saint-André, et ne pas revenir en classe. Peut-être Edouard avait-il raison, qu'elle était égoïste de refuser quelque chose dont Maman se serait enorgueillie ? Victor n'aurait pas hésité un instant. Les sœurs qui lui avaient enseigné parlaient encore de lui comme du frère aîné si brillant. Leurs yeux qui brillaient lui rappelaient que brillant pouvait vouloir dire pétillant.

Lucie se rappelait clairement comment Victor avait une façon de faire tourner ses livres sur la table du hall d'entrée comme un ballon de football en revenant de l'école. Même qu'il s'était inscrit à des cours supplémentaires, au secondaire, il faisait encore ses devoirs avec tout le monde, à la table après le souper. " Ecoutez ceci !" pouvait-il dire tout à coup, pour ensuite lire un extrait d'un livre d'histoire, ou de poèmes, ou même de chimie. Tout le passionnait. Personne ne parlerait d'elle comme la sœur brillante quand elle serait partie de Sainte-Marguerite.

Lucie fit le tour de l'école jusqu'à la patinoire. Elle s'assit sur le banc pour mettre ses patins. C'étaient de vieux patins de Thérèse, le cuir était ramolli, et elle dut tirer très fort pour serrer les lacets. Les rayons bas du soleil donnaient à tout, à la glace, aux patineurs, même à l'air, le même ton bronzé. Quelques garçons des septième et huitième années jouaient au hockey, mais Lucie ne pouvait pas voir si un des joueurs rapides et agiles était Gabriel. Lucie resta un moment près de l'entrée de la patinoire, ses pieds gelés dans les patins serrés, et ses bras et ses jambes lui semblaient des pierres.

Madeleine, au centre de la patinoire où il y avait moins de patineurs, pratiquait ses arabesques. En virvoltant, elle faisait gonfler sa jupe de tartan bleu en arcs précis. Malgré deux mois de leçons et de pratique avec Alice, Lucie était loin de pouvoir faire ce que Madeleine semblait faire sans effort. Comme Alice, Madeleine s'inclinait et pirouettait comme si le vent allait la porter. Lucie ne pouvait jamais oublier que son seul contact avec le sol était la lame aiguisée et fine de son patin.

Lucie commença à patiner lentement près de la clôture de la patinoire quand quelque chose explosa à ses pieds. Ses mains agrippèrent maladroitement la clôture alors que ses pieds la lâchaient.

La rondelle avait traversé la patinoire et avait frappé la lame de son patin de plein fouet. Elle s'agrippait encore de son mieux aux planches balafrées de la clôture, quand quelqu'un s'écria, " Attention, Lucie !". Pleine de rage, elle se retourna pour voir Gabriel sortir de la masse et filer droit sur elle, comme s'il allait la frapper. Au dernier instant, Gabriel freina de côté et s'arrêta à quelques pouces d'elle, la couvrant de glace poudrée. De sa main libre, encore dans sa mitaine de hockey, il supporta Lucie jusqu'à ce qu'elle puisse reprendre son équilibre.

Ensuite, Gabriel cueillit la rondelle aux pieds de Lucie, et d'un seul coup de bâton, la lanca comme une flèche jusqu'au joueurs. Il la suivit, puis à quelque pas de Lucie, il lui présenta les armes avec son baton de hockey. Patinant lentement à reculons, il esquissa un salut comique avec son doigt ganté, qui fit rire Lucie. " Pardon, Lucie" , dit-il, puis il se lança vers la partie.

Lucie s'éloigna de la clôture pour patiner. Cela n'avait pris que quelques secondes, mais elle sentait une lumière et une chaleur en elle. Elle flottait, sauf pour son bras où elle sentait encore la pression du gros gant de Gabriel. Elle revoyait les yeux bruns de Gabriel, inquiets qu'elle ait pu être blessée, puis rieurs comme si l'incident avait été leur petite comédie.

Lucie patina de plus en plus vite, se faufilant gracieusement entre les autres patineurs. Au coin, son pied droit se leva de lui-même pour se croiser sur son pied gauche, dans un mouvement fluide et naturel. Elle savait où était Gabriel par son bandeau rouge qui clignait au coin de sa vision.

Elle sourit, et se dit en elle-même, " Détends-toi, Lucie." C'est ce que lui disait Alice à chaque leçon. Pour la première fois, avec la glace qui coulait à ses pieds comme l'eau d'un ruisseau, Lucie comprit ce que lui disait Alice. C'était cela, patiner, comme si on était de l'eau ou une chute de neige.

Lucie patinait toujours quand le soleil disparut derrière un amas de nuages dorés. Les ampoules nues qui encerclaient la patinoire s'allumèrent, et sous leur lumière jaune, les ombres des patineurs devinrent rondes et noires. La partie était finie. Gabriel avait enlevé ses gants et patinait lentement devant Lucie, ses gants dans une main.

Lucie accéléra et allait rejoindre Gabriel quand elle vit Madeleine se rapprocher dans un grand cercle élégant. " Patine avec moi, Gabriel, " dit-elle, et elle prit son bras. Gabriel se laissa entraîner, puis il lanca ses gants par dessus la clôture et ensuite mit son bras autour de la taille de Madeleine.

A la prochaine ouverture dans la clôture, Lucie sortit en vacillant sur la neige. Quand elle eut enlevé ses patins, Gabriel et Madeleine patinaient plus vite que tous, devant se séparer pour laisser les plus lents passer entre eux. Aux coins, ils se penchaient et entrecroisaient leurs pieds comme s'ils avaient été une seule personne.

Quand elle revint en classe, Lucie avait été partie presque une heure. Sœur Saint-André examinait attentivement une étagère chargée de livres et de papiers. "Un petit moment, " dit-elle. Lucie alla s'asseoir. Elle avait toujours été convaincue d'être plus intelligente que Madeleine, au moins secrètement. Mais Madeleine avait eu l'intelligence de savoir que pour patiner avec Gabriel, il suffisait de lui demander.

" J'accepte, " dit Lucie d'une voix forte, sans quitter sa place.

Sœur Saint-André se retourna. " Ma chère enfant, " dit-elle. Lucie n'avait jamais entendu Sœur Saint-André utiliser le mot " chère" , ou même " enfant" . Mais ses propres mots étaient ce qui l'étonnait le plus.

La bibliothèque des religieuses était une petite boîte de pièce, suspendue comme une cage à oiseau au-dessus de l'escalier des garçons. Un escalier étroit en bois lustré menait jusqu'à une porte sombre illuminée par une sorte de vitrail qui filtrait seulement un peu de lumière. Cette porte était toujours fermée à clé, et chacune des soeurs pouvait l'ouvrir avec la clé qui pendait d'un long cordon fixée à sa jupe.

Les élèves n'y avaient pas accès, en tout cas aucun élève connu de Lucie. On racontait que la pièce était en réalité une salle de bain. Lucie apprécia de n'être vue de personne lorsqu'elle monta l'escalier un peu après la récréation du matin. Le vitrail avait le même dessin, des étoiles à six pointes, ou des flocons de neige, que les fenêtres des salles de bain des élèves.

Même si Sœur Saint-André l'avait envoyée pour étudier, Lucie doutait un peu, et elle fut soulagée lorsque la porte s'ouvrit facilement. La pièce était petite, les murs étaient blancs, et le plancher en bois franc. Les seuls meubles étaient une table carrée, avec une lampe, et quatre chaises chacune précisément glissée sous un côté de la table. On se faufilait à peine entre la table et les bibliothèques aux portes de verre qui occupaient deux murs. Une fenêtre étroite en face de la porte montrait un petit bout de ciel bleu d'hiver, et laissait entrer une lumière froide et claire. L'air frisquet de la pièce sentait la cire et le vernis.

Comme Lucie déposait ses livres sur la table, la porte se referma d'elle-même. Prise de panique, Lucie se précipita sur la poignée de porte, et la porte s'ouvrit silencieusement sur le corridor. Lucie entendait en bruit de fond les sons qui montaient des classes, les chants de fin de récréation, des prières, et des récitations. Lucie était comme un fantôme, un témoin secret de l'activité de l'école.

Voilant ses yeux, Lucie examina les livres à travers une porte vitrée, puis elle tira une des poignées de verre. La porte glissa vers le haut et disparut au-dessus des tablettes. Les livres semblaient endormis, comme si personne ne les avait lu depuis des années. Elle avait trouvé de vieux livres semblables dans des coins perdus de la bibliothèque publique, quand elle avait atteint des treize ans et le droit de monter à l'étage. Ces livres-ci avaient des pages minces et désséchées, qui laissaient une fine poudre sur ses doigts.

Au bout des bibliothèques, Lucie remarqua finalement une porte étroite. Elle donnait sur une minuscule salle de bain, avec une toilette et un lavabo. Les rumeurs disaient donc vrai, sauf que cette salle de bain était d'une propreté parfaite. Une serviette blanche, repassée, était parfaitement pliée à côté du lavabo, et le savon était sec et lisse.

Il n'y avait qu'une surprise : un miroir. Les religieuses n'étaient pas autorisées à se regarder dans un miroir, même pas pour placer leurs voiles et leurs coiffes. Les yeux de Lucie la regardèrent, bruns et ordinaires, comme une prisonnière à sa lucarne.

Lucie entendit les pas et le bruissement d'une religieuse. Elle sortit tout de suite de la salle de bain, et s'assit dans la chaise la plus proche, juste à temps pour voir entrer Sœur Sainte-Rose. Lucie se leva pour saluer : " Bonjour, ma sœur" dit-elle d'une voix forte, pour couvrir le bruit de la chaise sur le plancher.

Sœur Sainte-Rose glissa ses mains dans ses manches, le tissu noir se fermant sur ses poignets. Lucie se rappela combien ce geste si familier maintenant l'avait terrorisé la première fois, quand elle avait cru que la religieuse n'avait pas de mains.

La sœur jeta un coup d'œil autour de la pièce. Elle remarqua la bibliothèque ouverte. Lucie ne pu s'empêcher de penser qu'elle avait vraiment un visage de pruneau. Et si, pensa-t-elle, elle venait vérifier que Lucie n'avait rien dérangé, ou encore pour utiliser la salle de bain ?

Mais Sœur Sainte-Rose ferma tout simplement la bibliothèque, et invita Lucie à s'asseoir. Lucie reprit sa chaise et posa ses mains sur le livre que Sœur Saint-André lui avait donné à étudier. " Qu'est-il arrivé à vos mains ?" demanda-t-elle.

" Rien du tout." Les mains de Lucie étaient gercées, comme tous les hivers, et elle ne remarquait même plus la peau noircie qui donnait l'impression que ses mains étaient sales.

Sœur Sainte-Rose secoua sa tête, comme si elle désapprouvait. Mais c'est avec douceur qu'elle dit " Cela doit être difficile d'écrire."

" J'y suis habituée, " dit Lucie en souriant nerveusement. Elle caça ses mains sous la table.

" Je vous apporterai une crème, qu'on utilise dans les hôpitaux pour guérir les plaies de lit. Elle vous fera du bien."

Lucie tremblait.

" Vous avez froid," dit Sœur Sainte-Rose. " Moi, j'oublie que je suis venu vous dire comment ouvrir le chauffage. La pièce n'est pas ordinairement chauffée." Elle tourna la soupape du petit radiateur sous la fenêtre. " Commençons par réchauffer vos pauvres mains avant de se mettre à l'ouvrage." Quand Lucie plaça ses mains près de celles de Sœur Sainte-Rose sur le radiateur qui se réchauffait lentement, elle prit conscience combien elle avait eu froid en entrant dans la bibliothèque. Tout-à-coup, elle fut submergée de tristesse en pensant aux heures qu'elle aurait à passer dans cette cellule sombre. Elle serra soudainement ses bras contre elle.

" Sœur Saint-André a fini par vous convaincre, " dit Sœur Sainte-Rose. " Vous étudierez ici pendant les prochains quatre mois."

" Trois mois, " s'empressa de corriger Lucie.

" Je veillerai à ce que le radiateur soit ouvert plus tôt. Il ne faudrait pas que notre candidate prenne froid !"

Lucie essayait de sourire, comme Sœur Sainte-Rose, mais le cœur n'y était pas. Que penserait la sœur si elle savait que Lucie avait accepté sans réfléchir, et sans trop savoir pourquoi ? Un mot avait envoyé Lucie ici, plutôt que Madeleine.

Après le départ de Sœur Sainte-Rose, Lucie se blottit contre le radiateur, pour se réchauffer, tout en regardant le carré de ciel bleu fait par la fenêtre. Cela commençait. Les sœurs discutaient d'elle, veillaient sur elle, comme si elle était leur enfant. C'est ce qu'avait dit Sœur Saint-André, " Ma chère enfant, " . Lucie se mit encore à trembler, en pensant au programme que lui avait fait Sœur Saint-André. Les examens régionaux étaient prévus pour la semaine avant Pâques. Jusque là, Lucie devait étudier tous les jours après les récréations, matin et après-midi. Elle vérifierait ensuite son travail après l'école avec Sœur Saint-André. Il lui faudrait aussi venir travailler à l'école le samedi matin.

Lucie détourna son regard de la fenêtre, et plongea dans l'ombre de la pièce. C'était la première fois qu'elle étudiait seule, dans un pareil endroit silencieux. Elle faisait ses devoirs à la table de cuisine, entourée de sa famille qui bougeait et parlait fort. Elle avait rêvé souvent d'un endroit à elle où elle pourrait fermer la porte et s'isoler de tout, un endroit comme cette bibliothèque, à bien y penser. Mais elle ne l'aurait pas désiré à l'école.

En s'asseyant, Lucie vit pour la première fois les cadres sur le mur en face d'elle. Il ne s'agissait pas de portraits de saints, comme il y en avait tant à Sainte-Marguerite, mais de cultivateurs dans leurs champs, comme elle en avait souvent vu en sortant de Rockford. Sur chaque cadre, il y avait une plaquette qui identifiait l'artiste, Jean Millet. Un tableau s'appelait, Les Glaneuses, et montrait trois femmes qui se penchaient pour ramasser quelque chose à terre. Lucie ne savait pas ce qu'était une glaneuse, mais l'autre tableau s'appelait, L'Angelus, comme la prière du midi, et on y voyait un homme et une femme debout, la tête penchée pour prier.

Leurs mains étaient enflées et endolories, et leurs corps semblaient épuisés, comme si on les écrasait. Malgré la tristesse des tableaux, leur présence rendait la bibliothèque plus vraie.

Lucie alluma la lampe de la table, et son abat-jour crème fit un rond de chaleur chaude sur la table et un autre au plafond. Lucie ouvrit un des livres de Sœur Saint-André, là où elle avait mis un signet. Au bout de quelques lignes, Lucie vit l'image de son pupitre en classe, dont les entailles et les taches lui semblaient de vieux amis. La table portait déjà les marques de ses doigts. En classe, le soleil commençait à remplir l'espace, et l'odeur âcre des géraniums sortait au soleil.

Elle n'aimait pas son vieux pupitre usé, ou les géraniums, mais tout-à-coup tout cela lui semblait n'avoir existé que dans un rêve de quelque chose de précieux.

Lucie trouvait très intéressant ce que Sœur Saint-André lui avait donné à étudier. Au bout de quelques jours, elle commença à anticiper avec plaisir son départ de la classe après les récréations pour retrouver la table et la lampe douce. Cela lui faisait un choc maintenant d'ouvrir la porte pour voir les essais d'élèves quitter bruyamment les vestiaires. Au début, quelques personnes l'avaient regardé avec curiosité quand elle montait vers la bibliothèque, mais plus personne ne l'avait remarquée au bout d'un jour ou deux. La foule s'enroulait autour d'elle comme une rivière autour d'une pierre.

Quand Lucie retournait en classe à la fin de l'après-midi, Laurent y travaillait tristement à un devoir. Elle lui offrit son aide, au moins pour aider à passer le temps avant de rencontrer Sœur Saint-André. Laurent accepta, et bientôt, ils travaillaient ensemble tous les jours.

" Tu expliques bien, Lucie, " lui dit un jour Laurent. " Essaies-tu de gagner cette bourse afin de devenir enseignante ?"

" Non, " avait répondu Lucie d'un ton sans réplique. " Je veux suivre des cours d'administration au secondaire. Je pourrai ensuite me trouver un travail dans un bureau d'une grande ville, et même déménager dans un autre pays."

En voyant briller les yeux de Laurent, Lucie regretta d'avoir parlé. Elle n'avait partagé ses rêves avec personne de l'école, sauf Claire.

En attendant Laurent, Lucie regardait par la fenêtre de la classe. Elle voyait souvent Gabriel, accompagné de son grand ami Raymond, ainsi que de Madeleine, entourés d'élèves de huitième année, ainsi que de quelques-uns de la classe de septième, qui riaient des blagues de Raymond.

Lucie sortit de l'école plus tard que d'habitude un après-midi. Le groupe y était toujours. Lucie entendit Raymond dire tout bas, " Attention, voilà le cerveau !"

Lucie se joignit aux rieurs, mais de retour à la maison, elle fut assaillie par le doute. Raymond avait peut-être pensé lui faire un compliment, mais il avait réagi comme si une sœur approchait. Même Gabriel avait ri de l'image d'un cerveau monstrueux dans un film d'horreur.

Pourtant, elle ne se sentait pas un cerveau. Il lui semblait qu'elle perdait sa facilité à étudier.

" J'écris moins bien maintenant qu'au début de ce programme d'études, " se plaignit-elle un après-midi d'un beau samedi, pendant que Sœur Saint-André écrivait commentaire sur commentaire sur les pages de son meilleur texte à date.

" Vous n'écrivez pas moins bien, " lui dit Sœur Saint-André. " Vous sortez de vos habitudes, ce qui est toujours difficile. "

Lucie avait toujours eu des félicitations pour son travail écrit. Elle ne comprenait pas que Sœur Saint-André changeait d'idée, ou cherchait à changer son style, alors que c'était elle qui l'avait poussée à entreprendre cette compétition.

" Qu'est-ce qui clochait dans mes habitudes ?" demanda Lucie.

La plupart des religieuses auraient mal réagi à cette question, mais Sœur Saint-André rassembla les feuillets pleins de commentaires et les donna à Lucie. " Bien sûr que le talent est là, " dit-elle calmement. " Mais pour vous améliorer il faut que vous cessiez de penser que cela va tout seul. Vous écrivez bien. Mais il faut apprendre à creuser, à revoir vos idées, comme le font les vrais grands écrivains."

" Comme Flaubert, par exemple ?" Lucie se réjouit de voir que Sœur Saint-André était surprise. " Je viens de terminer *Madame Bovary*."

" Où avez-vous trouvé ce roman ?"

" A la bibliothèque publique. L'introduction explique qu'il pouvait passer des jours à choisir un seul mot."

" Il vaudrait mieux que vous lisiez moins de romans. Passez plutôt vos temps libres à l'extérieur, et votre esprit sera libéré. Vos corrections vous sembleront moins lourdes." Sœur Saint-André montra du doigt les feuillets corrigés. Puis elle sembla se détendre. " Saviez-vous que *Madame Bovary* a été condamné lors de sa publication ?"

" Pourquoi donc ? Je trouvais qu'elle faisait pitié."

" Dans ce cas, l'auteur a réussi à créer de la pitié pour une mauvaise femme. "

" Mais lorsque le prêtre arrive, elle est déjà morte. Donc ses péchés ne seront pas pardonnés et elle n'ira pas au ciel."

De telles discussions avec Sœur Saint-André étaient devenues les meilleures parties de la journée. Mais elle regretta d'avoir dit que madame Bovary n'irait pas au ciel. Le prêtre était arrivé trop tard pour Papa, aussi, et Lucie ne pouvait croire que cela ferait une différence pour Dieu.

Lucie ramena *Madame Bovary* à la bibliothèque. Elle ne fouilla pas dans les rayons à la recherche de trésors et quitta sans rien emporter.

Elle faisait maintenant la même promenade tous les dimanches. Elle traversait le centre-ville, puis se rendait dans Upper Rockford, un quartier qui surplombait le lac. Les rues étaient larges, les arbres étaient anciens et leurs cîmes se rejoignaient comme les arches d'une église. Les maisons étaient élégantes, comme la maison de Gabriel, et beaucoup plus grandes que les maisons du sud de la ville, son quartier.

Un après-midi avant Noël, Lucie avait amené Jeanne D'Arc magasiner au centre-ville. Elles avaient fait un long détour par le quartier où vivait Gabriel. Jeanne D'Arc avait râlé contre ce long détour pour rentrer, jusqu'au moment où elle avait vu l'immense arbre de Noël dans la vitrine de la maison de Gabriel. Toutes les lumières étaient bleues. Lucie et Jeanne D'Arc admiraient l'arbre en silence quand Lucie entendit le craquement de pas dans la neige. Elle se retourna pour voir arriver Gabriel.

Jeanne D'Arc ne ressentit aucune gêne d'être prise à admirer une maison par un de ses habitants. " C'est ta maison ?" demanda-t-elle à Gabriel.

" Mais oui, " avait répondu Gabriel avec un sourire. Il regarda Lucie curieusement.

" Nous habitons loin d'ici, " expliqua Jeanne D'arc en montrant d'un geste la direction de leur maison.

Lucie baissa rapidement le bras de Jeanne D'Arc. Elle imaginait avec horreur Gabriel devant leur maison, en train de remarquer la peinture usée autour des portes et des fenêtres, et les trous laissés par les briques qui étaient retombées après que Papa les ait réparés. La maison était enlaidie par une tourelle carrée qui alourdissait un côté de la maison. On aurait dit que cette tourelle réparait l'erreur des constructeurs, qui l'aurait ajouté pour mettre les paliers de l'escalier. Les fenêtres des paliers n'avaient pas de rideaux, et de l'extérieur on aurait dit les fenêtres d'une maison abandonnée, peut-être hantée.

" Nous n'avons pas encore notre arbre de Noël, " racontait Jeanne D'Arc joyeusement. " Notre cousin en vend et nous pourrions en choisir un à la veille de Noël parmi les invendus."

Lucie aurait bien voulu faire taire Jeanne D'Arc mais elle ne voulait pas sembler autoritaire. Gabriel, lui, écoutait religieusement tout ce que disait Jeanne D'Arc. " Nous aurons des lumières de toutes les couleurs," expliquait fièrement Jeanne D'Arc encouragée par l'attention que lui portait Gabriel. Elle se tourna vers la maison pour ajouter, " Mais des lumières toutes bleues, c'est bien," comme si elle cherchait à être polie.

Lucie retourna à la maison sans vraiment écouter Jeanne D'Arc expliquer comment elle voulait emballer ses cadeaux. Cela faisait un moment qu'elle n'avait plus marché avec Gabriel dans son sentier, et elle se demanda ce qu'il avait pu penser en la voyant là avec sa petite sœur, dans un après-midi noir et froid, si loin de sa maison.

Au nord de la ville commençait la forêt. Lucie aimait y aller, même si la pente était raide. Le silence de la forêt n'était brisé que par des sons tranquilles, comme une chute de neige des branches, ou le chant d'un oiseau hivernant.

Marcher au sud de la ville aurait été trop dangereux, et Lucie n'y allait jamais. De la fenêtre du grenier, le terrain semblait une plaine, mais il montait graduellement jusqu'au bord du lac Griffith. Là, la falaise de roc tombait tout droit, et descendait dans le lac. Lucie ne savait pas combien l'eau était profonde, et elle pensait savoir qu'on ne l'avait jamais sondée.

Les jours de soleil, l'éblouissement de la neige cachait le bord de la falaise, et il aurait été facile de faire un faux pas et tomber des centaines de pieds jusqu'au lac. Les jours nuageux, la surface enneigée du lac semblait au même niveau que le bord, et non tellement plus basse. Tous les enfants de Rockford, dont Lucie, étaient avertis de ne jamais aller au bord de la falaise.

Les promenades de Lucie l'amènèrent un jour dans un nouveau développement à la limite de la ville. Les rues étaient tracées en courbes, et on y construisait de nouvelles maisons. La porte de l'une d'elles avait été ouverte par le vent. Lucie en profita pour faire le tour de la maison, respirant l'odeur du bois neuf et regardant par chaque fenêtre. Elle examina chaque détail, les tuyaux et les câbles électriques passant dans les murs en construction, et demeura dans la maison jusqu'à la noirceur. En sortant, elle enleva la neige que le vent avait amenée dans l'entrée, et elle poussa le bouton de la porte pour que celle-ci se verrouille en fermant.

Pendant les semaines de travail à venir, Lucie pouvait fermer les yeux et imaginer le progrès dans les travaux de la maison. Elle y retourna à chaque dimanche, mais la porte ne fut plus jamais déverrouillée. On fonda, elle était contente, car la maison était ainsi en sécurité. En elle-même, elle se dit qu'un jour elle demeurerait dans une maison semblable, où tout serait propre et bien entretenu. Sa maison n'aurait pas de coins sombres, pas de rouille, pas de grenier glacé, et pas de tourelle affreuse. Sa maison serait une maison de lumière, meublée de neuf.

Puisque Lucie devait se rendre à l'école le samedi matin, elle se levait tôt pour faire ses corvées de la journée. Sinon, elle aurait dû les faire l'après-midi. Le samedi après-midi était le moment de la semaine où tous ses amis, et même tout le monde à l'Ecole Sainte-Marguerite, allait voir le film au Cinéma de L'Arche.

L'Arche avait un intérieur particulier. Le plafond de la grande salle était très élevé, peint en bleu foncé et parsemé d'étoiles. Au centre, un dôme doré brillait sous le feu des douzaines de petites ampoules qui encerclaient sa base. Les murs étaient décorés de scènes imaginaires, une vieille tour, un jardin, une promenade de couvent, et des arbres touffus. Le tapis était rouge, avec des fleurs et des feuilles, et son épaisseur servait à étouffer tous les bruits pour favoriser une ambiance sombre et moelleuse lorsque le film commençait. Lucie se souvenait que Jeanne D'Arc avait demandé, en attendant le début du film, " Peut-être les maisons au ciel sont comme cela ?" Elle avait ri, mais un souvenir lui était revenu de Victor en train de poser la même question. L'Arche demeurait pour elle l'idéal d'un endroit beau et paisible.

Lucie était chargée de nettoyer la salle de bain. Un samedi matin de février, elle s'était arrêtée au pied de l'escalier, avec ses vadrouilles et ses seaux, pour se laisser entourer du soleil qui pénétrait par la fenêtre du palier. Elle avait voulu changer de tâche avec Edouard, qui sortait emmitoufflé contre le froid pour nettoyer la neige qui encombrait la galerie et les trottoirs. Edouard avait refusé.

Dans la salle de bain, Lucie déposa ses seaux et ouvrit la fenêtre tant qu'elle put. Elle se pencha à l'extérieur et regarda l'épaisse couche de nouvelle neige qui recouvrait les toits, les buissons, et la moindre branche.

Lucie respirait l'air froid et pur, quand elle remarqua qu'Edouard était directement au-dessous d'elle. Elle ne l'avait pas vu, car il ne bougeait pas et ne faisait aucun bruit. Il était debout sans bouger, tenant la pelle à neige de ses deux mains, et semblait observer quelque chose de l'autre côté de la maison. Lucie ne voyait pas ce qu'il pouvait y avoir qui aurait autant captivé Edouard. Le seul bruit venait du craquement des pneus lorsque une auto passait sur la neige nouvelle dans la rue.

Lucie se préparait à mettre ses mains en corne pour pousser un cri qui réveillerait Edouard lorsqu'elle entendit un autre bruit tout doux, le glissement de patins. Elle se pencha un peu plus pour voir un coin de la patinoire d'Alice dans sa cour arrière. La patinoire avait été déneigée, et Alice pratiquait ses figures, en traversant d'une fois à l'autre le champ de vision de Lucie. Elle apparaissait et disparaissait selon le même rythme. Concentrée sur ses figures, Alice n'avait pas remarqué Edouard qui la suivait dans une sorte de transe.

Alice portait son costume de pratique, un chandail angora blanc, une courte jupe ronde, et des collants en laine. C'était Maman qui avait cousu la jupe et le bonnet rond et gris qui coiffait Alice. Ses cheveux blonds frisaient sous le bonnet et flottaient vers l'arrière quand Alice avançait, et lui faisaient une corolle quand elle tournait la tête.

Maman cousait les costumes d'Alice exactement comme on lui demandait, mais elle était sceptique quand à leur utilité. " A quoi peut servir une jupe aussi courte qui ne recouvre rien ?" disait-elle. Pourtant, si Lucie apprenait à patiner aussi bien qu'Alice, et si elle pourrait porter des costumes sans se ridiculiser, elle espérait bien que Maman lui coudrait une jupe ronde exactement comme celle qu'Alice portait en ce moment.

Sans approuver la jupe, Maman aurait sûrement admis qu'Alice donnait un beau spectacle aujourd'hui. Sa tête se courbait gracieusement dans sa concentration, le soleil lui faisait un cadre chaleureux, et Alice aurait pu être un ange priant dans un rayon de lumière.

Edouard n'avait pas le droit d'espionner Alice comme il le faisait, d'autant plus qu'il avait été méchant avec elle la veille. Alice était venu montrer sa nouvelle coiffure, courte et frisée. " C'est un frisou," avait-elle expliquée en riant. " Tu ne crains pas que ton petit cerveau se frise lui aussi ?" avait commenté Edouard.

Il méritait une punition. A la gauche de Lucie, sur la fenêtre, pendait le glaçon géant qui se formait là tous les ans de l'eau qui s'écoulait du coin du toit. Cette année, il était immense, long de plus de trois mètres et trente centimètres de diamètre. Il suffirait d'un petit coup pour dégager le bout qui tomberait tout près d'Edouard, ou encore lui accrocher la tête. Lucie s'imaginait Edouard faisant un saut et poussant un cri, ce qui alerterait Alice. Elle avança précautionneusement sa vadrouille par la fenêtre, et administra une légère tape au bout du glaçon, puis rentra rapidement à l'intérieur.

Le glaçon ne bougea pas. Lucie se pencha de nouveau par la fenêtre et frappa le glaçon beaucoup plus fort. Lucie entendit un

long craquement, et vit le glaçon tout entier qui se détachait du toit. Elle voyait le bout qui tremblait, et elle voyait Edouard toujours presque exactement sous le glaçon. Fallait-il l'avertir ? Et s'il sautait dans la mauvaise direction ?

Avant que Lucie puisse décider, le glaçon se détacha avec un grand craquement. Elle ferma les yeux pendant que le glaçon passait devant elle dans un nuage de froidure, et les ouvrit juste à temps pour voir le glaçon éclater en miettes juste au pieds d'Edouard. Les fragments de glace dessinaient une étoile, comme un dessin représentant une explosion.

Edouard ne réagit qu'au bout de quelques secondes. Il leva alors les yeux pour voir Lucie. " Es-tu folle ? " s'écria-t-il.

Lucie ne bougea pas. Elle regardait Edouard, serrant toujours sa vadrouille. Les joues d'Edouard étaient rouges, mais le reste de son visage se confondait avec la couleur de la neige. Il arracha sa mitaine avec ses dents, et la cracha à terre. " Cinq centimètres," dit-il en écartant deux doigts, " et j'aurais reçu directement une tonne de glace. J'aurais pu être tué !" Sur le mot, tué, sa voix se brisa et il se mit à pleurer. Il ne faisait plus attention à Alice, qui regardait maintenant la scène du bout de sa patinoire.

Lucie rentra sa vadrouille, puis elle ressortit la tête. " Ce n'était pas une tonne, " dit-elle, " et je savais bien que tu ne bougerais pas, car tu étais comme congelé à regarder Alice."

Edouard leva son poing vers Lucie. Il ramassa sa pelle à neige, puis la jeta à terre. Il partit à grand pas vers la porte arrière de la maison, Lucie le devinait bien. " Il y a une folle en-haut," dirait-il à Maman, " il est temps de la faire enfermer."

Lucie restait figé à la fenêtre, encore sous le choc de son action. " Lucie, " lui lança Alice, " viens patiner chez nous cet après-midi. Toute ma famille y sera."

Alice semblait se comporter comme si rien ne s'était passé. Mais Lucie prenait conscience que sa blague aurait pu tuer son frère.

Alice patinait en petits ronds, comme si ses pieds ne pouvaient cesser de bouger, comme des colibris. Elle ne disait rien au sujet d'Edouard, comme si elle avait su qu'il la regardait.

" Mon père a arrosé la patinoire il y a deux jours," dit Alice, " et la glace est parfaite sauf pour une mauvaise fissure, ici." Elle montra l'endroit d'un coup de patin.

" Je ne crois pas que je pourrai patiner aujourd'hui," dit Lucie, " mais je te remercie de ton invitation."

Elle referma la fenêtre et tira la toile verte, ce qui plongea la salle de bain dans une lueur verte comme si elle était sous l'eau. Elle s'assit sur le bord de la baignoire pour reprendre ses esprits. Elle avait préféré ne pas expliquer à Alice qu'elle ne pouvait pas patiner parce qu'elle devait aller à l'école le samedi. Lucie comparait le travail gris et silencieux qu'elle ferait à l'école avec les évolutions gracieuses et si belles d'Alice sur la glace, ces évolutions qui avaient hypnotisé Edouard.

Finalement, Lucie arriva en retard à son rendez-vous avec Sœur Saint-André, ce qui l'obligea à travailler plus tard. Elle courut jusqu'à l'Arche, mais les portes étaient fermées et la caissière comptait les billets et l'argent. Elle ne leva pas la tête quand Lucie lui demanda si le film était commencé depuis longtemps. Lucie regarda les publicités du film, qui montraient des soldats qui couraient dans la fumée, ou encore qui gisaient à terre blessés. Elle ne voulait pas voir un film de guerre, de toute façon, maintenant qu'elle savait que les soldats étaient comme Victor, qu'ils avaient des pères et des mères et des sœurs, et qu'ils pouvaient vraiment mourir.

Pendant que Lucie hésitait, rentrer ou aller se promener, la marquise du cinéma s'alluma en clignotant. Elle était en forme d'arc, colorée comme un arc-en-ciel, et les lumières s'allumaient et s'éteignaient en séquence pour créer l'illusion d'un chute d'or dans un coffre.

Déjà que le temps était nuageux quand elle avait quitté Sainte-Marguerite, les lumières de la marquise semblait rendre encore plus sombre et triste le ciel. Il y avait très longtemps, quand elle était toute petite, Victor l'avait amené au cinéma le soir pour lui montrer l'effet lumineux de la marquise. Victor l'avait soulevé dans ses bras, et elle avait essayé d'attraper les lumières qui tombaient vers elle, ce qui l'avait fait rire.

Jeanne D'Arc jouait avec les jumeaux dans la cuisine quand Lucie arriva à la maison. " Thérèse travaille chez le coiffeur, à laver les cheveux," expliqua Jeanne D'Arc. " Elle me donne des sous pour aider Maman à surveiller Paul-ette. Nous jouons à

"l'école. Veux-tu jouer avec nous ? Tu pourras être l'enseignante."

Lucie fit signe que non et si dirigea vers le hall d'entrée. Le bruit de la machine à coudre de Maman ramena à sa mémoire l'incident du matin. Si Maman se rendait compte qu'elle était de retour, elle demanderait une explication. Lucie prit ses patins du garde-robe et se glissa dehors.

La patinoire d'Alice était triste et sombre sans le soleil et sans Alice. Lucie enfila ses patins et fit le tour de la patinoire plusieurs fois à grande vitesse pour se réchauffer, ensuite elle ralentit et continua à tourner sans réfléchir.

Au bout d'un moment, les douleurs et les tensions de ses jambes et ses chevilles s'évaporèrent. L'air était immobile et tiède. Malgré quelques flocons de neige qui descendait tranquillement, Lucie retira son manteau et le lança sur le tas de neige au bout de la patinoire. Elle portait toujours son costume de couvent qu'elle avait enfilé le matin. Sans son manteau, le costume était léger et libérait ses mouvements, créant l'illusion qu'elle portait un vrai costume de patin.

Lucie exécuta un cercle parfait et patina doucement à reculons. Ses genoux étaient un peu pliés et son corps était détendu. En accélérant, elle sentit ses bras qui se soulevaient naturellement pour aider son équilibre. Elle tourna par en avant puis par en arrière dans le mouvement rapide qu'elle voyait faire Alice mais qu'elle maîtrisait pour la première fois.

Tout autour d'elle, les fenêtres des maisons s'illuminaient. Les gens étaient proches, mais elle existait dans un silence isolé qui lui permettait d'entendre sa respiration et le bruissement de ses vêtements.

Lucie traça rapidement deux huit, puis encore d'autres. Elle essaya un petit saut, atterrit parfaitement sur son pied droit et glissa par en arrière. Elle tenta de sauter plus haut, mais sa cheville la lâcha à l'atterrissage et elle dut briser sa chute avec sa main. Elle enleva la neige de son gant, puis essaya de nouveau, plus rapidement, et cette fois-ci elle réussit son atterrissage.

Lucie avait perdu la notion du temps. Il faisait maintenant noir, et la lumière des maisons faisait luire un peu l'air enneigé. Elle aurait voulu que Gabriel puisse la voir bouger si aisément. Elle essaya d'imaginer ce qu'il aurait vu, une ombre dansant et glissant dans le noir. Tout à coup, la glace sembla se lever comme un mur pour frapper son corps de tout son long. Une douleur puissante traversa son estomac, sa poitrine et le côté de son visage. Tout autour d'elle, la neige tombante, les fenêtres éclairées, le tas de neige, semblait à un curieux angle. Elle constata alors qu'elle était couchée sur la glace.

Elle avait de la difficulté à respirer. Ses poumons lui semblaient aplatis, comme s'il n'y avait plus de place pour l'air. Elle ouvrit la bouche pour appeler, mais aucun son ne sortait. Elle allait mourir sur la patinoire d'Alice, incapable d'appeler au secours, entourés de gens qui ne savaient pas qu'elle avait besoin d'aide. Sa propre mère était à quelques mètres, en train de préparer le souper.

La pensée de Maman fit gémir doucement Lucie. Un filet d'air passa dans ses poumons. Même si cela faisait mal, elle pouvait respirer, ce qui provoqua un rire. Le fait de rire attira encore de l'air dans ses poumons, et elle réussit à s'asseoir. Elle tremblait de froid, d'avoir reposé sur la glace sans manteau, mais sa gorge, ses poumons, et le côté de son visage qui avait frappé la glace semblaient en feu.

Lucie comprit qu'elle s'était pris le patin dans la fissure contre laquelle Alice l'avait mise en garde. La chute de neige l'avait camouflé, et elle avait oublié son existence. Sa chute avait été sèche et un spectateur aurait pensé qu'elle imitait un clown qui glissait sur une pelure de banane. Malgré le froid, elle aurait voulu rester assise sur la glace, à respirer. La brûlure de son visage était devenue une agréable chaleur, et chaque inspiration la remplissait de bonheur.

Un des gants de Lucie était tombé sur la glace et gisait comme une petite main noire, recourbée pour attraper les flocons de neige. Lucie le regarda émerveillé. La neige tombait lentement partout, sur les maisons et les clôtures, sur le tas de neige près de la patinoire, et sur le vieux costume de Thérèse, comme si la neige cherchait à tout protéger, sans distinction.

Lucie était allongée de côté sur le couvre-lit de satin d'Alice. Elle avait essuyé le maquillage de scène de son visage. L'heure du retour approchait. Alice était assise devant son miroir, examinant attentivement le bleu qu'elle avait mis autour de ses yeux.

" Il faudra que je vérifie celui-ci pendant une pratique, pour voir s'il coule," dit-elle en soupirant. " Je dois me perfectionner pour le Carnaval de Glace parce que j'ai un numéro en solo. Comme c'est censé être une surprise, il faut que je pratique après le départ des autres. Ma mère a proposé la chose à l'entraîneur, qui a dit que ce serait une grande nouveauté à Rockford. J'ai peur que l'auditoire n'y comprenne rien et que je reste seule sur la glace comme une dinde."

Lucie se tourna avec précaution sur le dos, car ses côtes la faisaient encore souffrir. Elle n'osait pas en parler, même pas à Alice. Elle contempla un moment de ciel de lit d'Alice.

" Il me semble que tu aimes patiner devant un auditoire, " dit-elle, " car tu es si talentueuse."

" Tout le monde sait que tu es une fille brillante, " répliqua Alice, " mais cela ne semble pas te faire plaisir."

" Je préférerais être une merveilleuse danseuse et patineuse."

Alice se mit à rire. " Au fond, j'aimerais surtout savoir comment attirer les garçons de l'école, non ?"

" Un garçon en particulier, " murmura Lucie. Elle se laissa glisser du lit jusqu'au plancher, en faisant semblant de ne pas pouvoir se retenir. Mais quand elle arriva sur le plancher, elle se saisit les côtes et gémit doucement.

" Que t'arrive-t-il ?" demanda Alice, inquiète.

" Je t'avoue quelque chose," dit Lucie. " L'autre jour, en pratiquant sur ta patinoire, j'ai fait une mauvaise chute."

" Le jour où tu as fait tomber un glaçon sur Edouard ?"

" Il n'est pas tombé *sur* lui !"

Pourtant, comme si la nature la punissait, bien des choses avaient été de travers depuis cette journée-là . Un redoux avait fait fondre la patinoire d'Alice, et Lucie n'avait pu recommencer à patiner de la merveilleuse façon de ce soir là . Le lendemain, madame Palmer avait demandé à Lucie d'aider Alice à reprendre ses devoirs de français. " Elle a pris du retard depuis que tu consacres tant de temps à la compétition pour la bourse," avait-elle dit, " mais puisque elle ne peut te donner de leçons de patin pendant ses pratiques pour le Carnaval, je te paierai."

Normalement, elles étudiaient dans la chambre d'Alice, sur le lit ou allongées sur le tapis. A tout bout de champ, elles arrêtaient pour chercher le crayon ou pour rire de quelque chose dans le texte à l'étude. Mais maintenant, puisque madame Palmer payait, elles devaient travailler sur la table de la salle à manger, pour que madame Palmer puisse les surveiller, tout en tricotant. Les leçons devenaient difficiles. Lucie ne connaissait pas les *croissants*, et il avait fallu fouiller pour trouver le sens du mot. Elle avait du trouver le sens de *café au lait*, aussi.

Alice avait souri à Lucie, mais madame Palmer avait froncé les sourcils. Lucie avait un peu honte de ne pas connaître des mots qu'on apprenait dans un cours de français pour débutants. " Nous mangeons des toasts pour déjeuner, et nous buvons du chocolat chaud ou du thé."

" Le thé est une boisson anglaise, " dit madame Palmer, " on ne boit pas de thé en France. J'espère que tu enseignes le vrai français à Alice, pas la sorte des Canadiens-français."

Mais Lucie n'était pas convaincue par les paroles de madame Palmer. Pourquoi les Français n'auraient-ils pas bu de thé ? Il y avait bien des sortes de Français, et ils avaient leurs habitudes. Les Français mangeaient leur dîner à l'heure du souper, et ils mangeaient leur déjeuner pour dîner. Victor lui avait parlé des Belges aussi. Les Belges buvaient peut-être du thé ? Lucie savait aussi qu'au Québec à côté de l'Ontario, presque tout le monde était français, même que ses grands-parents étaient venus de là . Alors, y avait-il un seul vrai français ?

Après cette sortie, Alice avait invité Lucie à écouter de la musique sur son nouveau tourne-disque. Elles avaient

écouté *L'Après-midi d'un faune*, de Claude Debussy. Alice expliqua qu'elle aimerait pouvoir patiner sur cette musique, " Mais avec un partenaire, peut-être vêtu comme ceci." Elle avait monté la pochette du disque qui montrait un jeune homme couvert d'une peau de bête, assis sur une pierre dans une forêt plutôt embrumée. Il jouait du pipeau. Ses cheveux étaient blonds, mais crépus, et Lucie pensa aux cheveux de Gabriel, sauf que Gabriel n'avait pas deux cornes sur son front.

Alice fit jouer le disque plusieurs fois. Elles écoutaient les yeux fermés, allongées sur le tapis moelleux du salon des Palmer. Lucie se laissait transporter par la musique, si belle et si légère et si langoureuse, comme dans un rêve. Elle se voyait patiner en couple avec Gabriel. Elle sentait presque leurs mouvements parfaitement coordonnés sur la glace, mesure pour mesure avec la musique.

Sur le chemin du retour à la maison, Lucie avait été suivie par une auto, qui semblait l'attendre et qui avait tourné le coin avec elle. Lucie s'était mise à courir, trop effrayée pour vérifier si l'auto était toujours là .

En entrant dans le hall, Lucie avait vu son lit, et le plancher autour de son lit, recouvert de bouts de tissus et de bouts de fil, trainés là par les passants venant du salon, où Maman avait son atelier de couture. Lucie n'osait pas se confier à Maman sur sa peur, car elle aurait pu décider qu'il fallait que Lucie revienne de chez Alice avant la noirceur.

Cette nuit-là, Lucie ne trouva pas facilement le sommeil. Elle avait beau essayer de chasser l'image de l'auto en se jouant la musique dans sa tête, il ne lui restait que des fragments, et son corps souffrait de l'effort de mémoire. Quand elle bougeait, son lit semblait tanguer comme un canot de sauvetage sur une mer incertaine.

Le redoux persistait. Au début de février, il faisait encore si doux que Lucie put se rendre à l'école le manteau déboutonné, sans gants ou chapeau. Le ciel demeurait couvert, et la neige fondante s'échappait des toits avec des doux clapotis. Un vent chaud et réconfortant semblait à Lucie apporter des odeurs épicées de lointains pays. Cela lui fit rêver de partir de Sainte-Marguerite, et de Rockford, et bientôt. Mais ce vent rappelait aussi l'approche du printemps, et donc la fin de son programme d'études pour la compétition.

Lucie portait ce jour-là un superbe foulard en soie que Thérèse avait rapporté du salon de coiffure, oublié par une cliente qui ne l'avait jamais réclamé. Le foulard était en teintes de rose, de mauve, et de bourgogne, avec des grandes fleurs. Le vent soulevait le foulard et la soie frôlait agréablement son visage.

Pour une fois, Lucie se sentait bien, presque heureuse, comme si l'approche du printemps donnait l'espoir de sortir enfin d'un long tunnel. Elle ne se retourna pas au bruit de quelqu'un qui s'approchait en courant, espérant voir Gabriel, mais elle avait peur des rumeurs, qui rendraient publics ses sentiments pour lui. " Le cerveau est en amour avec Gabriel Sinclair, " entendait-elle presque. Elle n'avait pas eu l'occasion de lui parler bien souvent depuis son inscription au concours, et ils n'avaient jamais été seuls.

Ce n'était pas Gabriel, c'était Claire. " Je t'ai hêlé, encore et encore, mais tu ne t'occupais pas de moi, " dit Claire en riant. " A quoi, ou plutôt, à qui, pensais-tu ?"

Lucie s'inquiéta qu'on puisse venir si près de lire ses pensées. Elle dit sérieusement à Claire, " J'avais peur que tu ne reviennes jamais à l'école. J'ai proposé à Sœur Saint-André de t'apporter tes devoirs, mais elle m'a dit que ce serait inutile."

" Mon petit frère me les apporte tous les jours, mais je n'ai pas le temps de les faire. Je ne peux pas aller à l'école aujourd'hui, et cela sera un bon bout de temps avant que je puisse y aller."

" Je m'ennuie beaucoup à l'école sans toi, " dit ardemment Lucie. " Tu es absente depuis si longtemps, je ne t'ai presque pas vue depuis Noël."

" La naissance a été pénible, et ma mère est encore très faible. Je me rends à la pharmacie pour une ordonnance, et je pourrai marcher un peu avec toi." Après un moment de silence, Claire dit tout bas : " Merci beaucoup pour les choses que ta mère nous a donné pour le bébé. Je ne pouvais évidemment pas t'inviter à venir chez nous, et je ne peux pas t'appeler puisque nous n'avons pas le téléphone." Claire se fendit d'un large sourire. " Je crois que le désordre est encore plus grand que d'habitude, mais au moins ma mère commence à prendre du mieux."

Claire s'éloigna d'un pas: " Regardes mon manteau neuf !"

Au lieu de vêtements lourds et dépareillés, Claire portait un superbe manteau qui lui allait à la perfection. Il était presque neuf,

avec un grand collet large et rigide que Claire avait remonté pour protéger son cou. Le collet cachait en bonne partie ses cheveux mal coupés, et leur donnait un air presque chic. Lucie remarqua que la peau de Claire s'était éclaircie, rose et sensible mais sans marques.

Claire souriait toujours, mais en fermant la bouche pour cacher ses mauvaises dents. " Tu es bien belle, " lui dit Lucie.

Claire reprit le bras de Lucie et la marche reprit. " Mon père est maintenant concierge à la nouvelle clinique en ville, " expliqua-t-elle. " Il y a un dermatologue, et il a commencé à me traiter, sans frais. Le dentiste doit réparer mes dents aussi, cela fait partie des conditions de travail de mon père. Le dermatologue s'appelle Etienne Précieux, et malgré ce nom il est gentil et généreux. Je dois me laver le visage trois fois par jour avec un savon qui sent le goudron. " Claire passa ses doigts sur sa joue, puis retira abruptement sa main. " Il ne faut pas que je touche à mon visage, sauf pour le laver. Le dermatologue dit que le maquillage est très mauvais pour la peau. Savais-tu cela ?"

" Non," dit Lucie, un peu mal à l'aise devant tant de changements. " Les crèmes de l'hôpital sont-elles aussi dangereuses ? Elles ne doivent pas, sinon les infirmières ne les mettraient pas aux patients ?"

" Qui t'a parlé de cela ?"

" Sœur Sainte-Rose"

Claire se mit à rire. " Tu parles à Face de Pruneau maintenant ?"

" Sœur Sainte-Rose est beaucoup plus gentille qu'on le pense, " dit Lucie en prenant soin d'éviter le surnom.

" Je ne fais que taquiner, comme nous avons toujours fait, " répondit Claire. Après un silence, elle ajouta " L'école me manque. Tu me manques. Même Face de Pruneau, je veux dire Sœur Sainte-Rose, bien sûr, me manque."

Lucie rit elle aussi. " Tu me manques aussi. Mais il faudra bien que tu reviennes un jour, non ? C'est la loi. "

" Je ne sais pas. Quelqu'un est venu de la commission scolaire, il a fait le tour de la maison, puis il est reparti. Ma mère a presque perdu le bébé, et elle saignait tellement que le médecin n'a pas pris le risque de la transporter à l'hôpital. Mon père était saoul, et nous n'avons pas pu le réveiller. C'est moi qui a été obligé d'aider."

" Qu'as tu fait ?"

" J'ai cherché quelque chose pour soulever le pied du lit, " dit Claire sur le ton qui signalait qu'elle ne voulait plus parler des problèmes de sa famille.

" Je t'envie ton manteau, " dit Lucie, pour laisser le sujet de la famille. " Explique-moi d'où il vient."

Le regard de Claire s'éclaira. " C'est un cadeau de la femme du dermatologue." Claire leva les coins du grand collet jusqu'à ce que seuls ses yeux soient visible. " Elle est exactement de ma taille, jusqu'aux souliers, " ajouta-t-elle, le yeux rieurs.

" Je dois aller par là, " dit Claire au coin, " mais je vais plutôt t'accompagner jusqu'à l'école, et tu me donneras toutes tes nouvelles."

" Quelles nouvelles ?" dit Lucie, interloquée.

" Les nouvelles de la bourse, bien sûr !"

" Ah, bon. Mais comment es-tu au courant ? Personne ne le sait !"

Claire se mit encore à rire. " Voyons donc, tout le monde est au courant. Même que Sœur Saint-André m'a raconté au début de l'année qu'elle espérait que tu représentes l'Ecole Sainte-Marguerite."

" Elle t' en a parlé avant de me le proposer ? " Lucie n'était pas contente. " Et toi, tu ne m'en as pas dit un mot !"

" Sœur Saint-André m'a fait promettre de ne rien dire, alors j'ai tenu ma promesse, même si j'avais très envie de t'en parler. Je croyais que tu serais contente."

" Qu'a-t-elle dit au juste ? Je n'aime pas penser que vous parlez de moi dans mon dos. "

" Je lui ai demandé si elle connaissait des bourses auxquelles j'aurais droit. Puisqu'elle a travaillé un peu partout avant de venir ici, je me suis dit qu'elle saurait comment me trouver un couvent."

" Un couvent ? Tu ne viens pas à l'école secondaire de Rockford ?"

Claire hésita avant de parler. " Je pense que j'aimerais être religieuse."

" Comme Face de Pruneau ?" dit Lucie, en surveillant les yeux de Claire pour un signe qu'elle voulait faire une blague.

Mais il n'y eut pas de signe. " Non, je pensais plutôt à être cloîtrée." Claire soupira et laissa descendre le collet de son manteau.

" Et Sœur Saint-André, elle t'a approuvée ? Elle t'a félicité pour ta vocation ?"

" Non, elle m'a dit que j'avais une grande intelligence."

" C'est déjà beaucoup. Elle ne m'a jamais dit à moi que j'avais une grande intelligence ! Elle m'a même dit de ne pas solliciter les compliments."

" Elle n'a pas parlé de vocation. Elle a dit que même si je voulais être religieuse, je devrais passer quelques années dans une école publique. C'est étrange, non, pour une religieuse ?"

Elles arrivèrent à la cour d'école, et restèrent un moment en silence dans la rue. La cour était remplie d'élèves qui jouaient à des jeux les plus bruyants les uns que les autres. Des manteaux avaient été posés sur la neige grise et humide.

" C'est toi qui devrait être en préparation pour ce concours, plutôt que moi. Je n'en avais pas envie, et je n'en ai toujours pas très envie." dit Lucie finalement.

" Sœur Saint-André m'a dit qu'elle devait être réaliste. L'école avait à peine commencé que j'avais des absences. Moi, je savais que je n'aurais pas le temps d'étudier comme il faut. Elle m'a promis de m'aider comme elle pourrait, et que tu étais la meilleure candidate. Je le pense aussi. Je ne finirai peut-être pas ma huitième année."

La gorge de Lucie se serra. " Je t'aurais aidé. Je le pourrais encore."

" Nous sommes toutes les deux trop prises, " dit Claire. " Mais je suis contente que Sœur Saint-André t'ait choisie, et non Madeleine. Ce serait épouvantable !" Claire leva son menton et toisa Lucie de haut.

Cela fit rire Lucie. " Si tu deviens religieuse, tu ne pourras plus te moquer des gens !"

Claire devint sérieuse. " Je sais, " dit-elle, " Je ne pourrai pas faire bien des choses, comme fréquenter un garçon. Il faudra que tu me racontes."

Lucie soupira. " Je ne sais pas si je fréquenterai un garçon. Il faudra que tu demandes à Madeleine, qui se tient avec Raymond et Gabriel tous les jours. Si un garçon veut me fréquenter, ce sera un miracle."

" On érige une chapelle sur le lieu de la rencontre ?" taquina Claire. Lucie ne put s'empêcher de sourire. " Je veux plutôt te demander, " dit Claire, " comment cela se passe, avec toutes ces études et tous ces travaux ?"

" Que veux-tu que je racontes ?" dit Lucie avec un mouvement d'impatience. " Je lis, j'écris, j'apprends par cœur, ce qu'on me dit de lire, d'écrire, et d'apprendre par cœur. J'ai hâte d'avoir fini."

Claire regarda Lucie dans les yeux un moment. " Je voulais juste une image de toi en train de travailler et étudier," dit-elle doucement. " Tu vas être en retard, " dit-elle en montrant les files d'élèves qui commençaient à entrer dans l'école.

" Il m'arrive souvent d'être en retard depuis un certain temps, " répondit Lucie. " Personne ne me fait de reproches, même pas Sœur Sainte-Rose." La dernière file entra dans l'école. Lucie remarqua que Claire avait les larmes aux yeux. " Sœur Saint-André aurait dû te laisser participer à la compétition, " dit Lucie tendrement. " Ce n'est pas juste !"

Claire haussa les épaules. " Non. Les copains de mon père jouent aux cartes, jusqu'à ce qu'il parte travailler vers minuit. Je serais trop fatiguée pour étudier, même sans le bébé, et même si je n'étais pas aussi souvent absente. Au couvent, tout sera propre et rangé, et je pourrai être seule de temps en temps."

" Alors, aucun doute, " dit Lucie en riant, " cela devrait être toi qui étudies seule et en silence dans la bibliothèque des religieuses tous les jours !"

Lucie enleva le foulard en soie et l'enroula autour du cou de Claire. " Je te le donne, au cas où tu déciderais vraiment de tout quitter et devenir religieuse." Claire rapprocha le foulard de son visage.

" Mais voudras-tu vraiment faire des vœux et passer ta vie enfermée dans un couvent ?" demanda Lucie.

" Je ne sais pas. Mais il me semble qu'un couvent c'est le paradis, avec des horaires fixes de travail, de repas, et de sommeil. On sait toujours ce qui est à l'heure, même si ce n'est que le ménage." Claire retrouva son sourire et le brillant de ses yeux.

Lucie noua le foulard comme il faut. " Je te raconterai tout sur les études et les examens, " promit-elle.

Claire ne bougea pas, comme un enfant qu'on habille, pendant que Lucie plaçait soigneusement le foulard sur le grand collet du manteau. " Merci pour tout, " dit-elle, puis elle repartit dans la direction de la pharmacie.

En plus de l'étude, Lucie devait se préparer à un concours d'élocution. Sœur Saint-André lui donna un long poème à mémoriser. "Vous devrez aller à la salle de musique du couvent deux fois par semaine, à midi, pour pratiquer. Sœur Saint-Augustin accepte de vous former."

Quand Lucie arriva au couvent, les rideaux étaient tirés, comme toujours. Les élèves de l'Ecole Sainte-Marguerite inventaient des conjectures de toute sortes sur ce que pouvaient cacher ces rideaux blancs, mais si Lucie jouait peu à ce jeu, le couvent lui parut en effet fermé et formidable.

La sonnette lui sembla si faible, et le silence si profond, que Lucie commença à penser qu'on ne répondrait pas. La porte s'ouvrit tout d'un coup, et Lucie fut accueillie par une sœur toute jeune, qui lui semblait de peu son aînée. Elle portait un grand tablier bleu et les manches de son costume étaient roulées. Ses mains étaient toutes rouges, comme si elles sortaient d'un bac à lessive.

La jeune sœur ne parla pas, et garda son regard baissé pendant qu'elle laissait entrer Lucie. Elle ouvrit une porte dans le hall d'entrée et Lucie se retrouva dans un tout petit parloir, très sombre, avec trois portes. Devait-elle entrer ou attendre ? Lucie décida d'attendre.

Sœur Saint-Augustin intimidait Lucie. Elle était très grande, et sa présence au grand orgue de l'église était inoubliable. Claire lui avait chuchoté, alors que Sœur Saint-Augustin étirait les bras pour couvrir l'immense clavier de l'orgue, " Cela ressemble à... ?" "Une chauve-souris immense," avait complété Lucie. Elles étaient restées assises sans se regarder pendant le reste de la messe, pour ne pas éclater de rire.

Lucie fut tirée de ses souvenirs par le son d'un piano venant de la porte devant elle. Les notes montaient et descendaient, remplissant le parloir d'un son délicat et cristallin.

La musique cessa abruptement, et Lucie entendit des voix, puis Madeleine apparut à la porte, son sac à musique à la main. Elle ferma la porte et entreprit d'attacher son sac avec de grandes courroies de cuir. Lucie saisit le sac pour faciliter la tâche à Madeleine, qui la remercia sans lever son regard.

En regardant les doigts de Madeleine se débattre avec les courroies, Lucie trouva étrange que des doigts si patauds puissent produire la cascade de sons magiques qu'elle venait d'entendre. " Je ne savais pas que tu jouais, et si bien," dit-elle à Madeleine.

"Merci beaucoup," répondit Madeleine en enfilant ses gants. " Sœur Saint-Augustin te demande t'attendre qu'elle t'appelle. Tu prends des cours de piano ?" Madeleine souriait d'un air intrigué.

"Non," Lucie sourit à son tour timidement. Elle se souvenait combien Papa aurait voulu que ses enfants apprennent à jouer d'un instrument. " Nous n'avons pas de piano, de toute façon."

"Ce n'est pas nécessaire," lui dit Madeleine, " les élèves peuvent venir pratiquer ici, au couvent."

Cette idée ramena la nervosité de Lucie. S'il fallait que Madeleine lui demande ce qu'elle venait faire au couvent, alors ? " Que jouais-tu si rapidement juste avant de sortir ?"

"C'est un exercice," dit Madeleine, " pas vraiment une oeuvre." Elle ouvrit la porte pour sortir.

"Connais-tu l'Après-midi d'un faune, de Debussy ?" demanda un peu timidement Lucie.

Madeleine ramena ses cheveux en arrière. "Je connais le compositeur, mais pas ce morceau. Tu as le bon titre ?"

"Oui, je l'ai entendu, joué sur une flûte, sur un disque."

A ce moment, la voix grave de Sœur Saint-Augustin résonna de la salle de musique : "Lucie Delaroche, veuillez entrer s'il vous plait."

Madeleine jeta un regard de sympathie à Lucie, ce qui lui fit chaud au cœur, comme si un courant d'amitié avait passé. "Je vais

m'informer pour ton morceau de musique," dit-elle.

"Merci beaucoup," répondit Lucie, "j'aime beaucoup cette musique."

La salle de musique était longue et étroite, avec un mur de fenêtres qui regardaient la rue. Un passant aurait pu voir Lucie entrer. Sœur Saint-Augustin était assise sur le banc du piano, en lui tournant le dos. Elle fit signe à Lucie d'approcher, et s'appuya sur le couvercle du clavier. Son costume couvrait presque le banc de piano.

Lucie se félicita d'avoir bien appris le long poème. Il racontait l'histoire d'un homme qui avait voulu traverser une rivière avec un lourd traîneau, même si on lui avait dit que le dégel avait commencé. Le traîneau, avec toute la famille, n'avait fait que la moitié du chemin quand la noirceur tomba et l'homme perdit son chemin. Au milieu de la rivière, la glace était plus mince, et elle commença à se briser sous le poids du traîneau et des chevaux. L'homme fouetta ses pauvres chevaux terrifiés, mais l'effort provoqua la rupture de la glace et le traîneau, les chevaux, et la famille commencèrent à sombrer. Les enfants criaient, les parents priaient, mais l'eau glacée monta jusqu'à les engloutir.

A la fin, on décrivait le bruit tranquille du clapotis et des glaçons qui s'entrechoquaient, et la lune qui sortait des nuages pour éclairer le trou irrégulier dans la glace.

Sœur Saint-Augustin écouta Lucie attentivement, pendant qu'elle récitait d'une voix aigüe et tremblante. "A la fin, fait ce geste," dit-elle, en levant le bras droit au-dessus de sa tête, puis en le ramenant dans un geste fluide à un angle pour que sa main indique le plancher. Lucie comprit qu'il s'agissait d'illustrer le rayon de lune, mais son geste fut sec et rapide.

"Imagine que je suis les juges," expliqua Sœur Saint-Augustin. "Tu ne veux pas leur sembler en train de couper du bois ?"

Lucie sursauta à la mention des juges. Sœur Saint-André n'avait jamais expliqué les juges, et pour la première fois, Lucie dut s'imaginer des étrangers en train de lire ce qu'elle aurait écrit et en train de l'écouter réciter ce long poème ennuyeux et déprimant.

Lucie sentit qu'elle penserait dorénavant toujours aux juges. Ils liraient par dessus son épaule, et ils lanceraient des regards de désapprobation quand elle pratiquerait sa récitation, de plus en plus lourde, devant Sœur Saint-Augustin.

Mais il n'y a pas que des mauvais moments. Dans la cour d'école, elle s'entendit appeler par son nom. Madeleine, Raymond, et Gabriel lui faisait signe de les rejoindre.

"J'ai parlé à Sœur Saint-Augustin de l'Après-midi d'un faune," dit Madeleine comme Lucie approchait.

"Merci," dit Lucie, contente que Madeleine se soit vraiment intéressé à la musique. Mais Madeleine poursuivit: "Sœur Saint-Augustin m'a dit qu'elle ne faisait jamais jouer ce genre de musique, parce qu'elle est païenne et immorale, et que tu ferais mieux de ne pas l'écouter toi non plus."

Lucie resta interloquée. Gabriel semblait surpris, mais comment savoir si c'était parce que Madeleine avait transmis un message si choquant devant tout le monde, ou parce que Lucie connaissait de la musique païenne et immorale selon Sœur Saint-Augustin.

Cette expérience coupa l'appétit de Lucie, et elle ne mangea pas le dîner que Maman lui avait préparé. L'appétit lui fit défaut aussi les jours qu'elle allait pratiquer sa récitation. Si elle mangeait avant, la nourriture lui restait sur l'estomac et elle avait de la difficulté à respirer. Après la pratique, elle était trop épuisée pour manger. Pour ne pas avouer à Maman qu'elle ne dînait pas, elle donna ses dîners à Laurent quand elle l'aidait pour ses devoirs.

Lucie commença aussi à marcher sur le bord de la cour, pour éviter tout le monde. Mais alors, la veille de la Saint-Valentin, elle s'entendit encore interpeler. C'était Raymond. Elle continua à marcher comme si de rien n'était. Mais Raymond la poursuivit, en l'appelant encore par son nom. Quand elle se retourna enfin, elle remarqua qu'un groupe, entourant Madeleine le suivait, avec des sourires entendus. Toutefois, Gabriel n'était pas parmi eux.

"On m'a demandé de te donner ceci," dit Raymond en tendant une toute petite boîte de velours bleu. Lucie reçut la si jolie boîte sans trop réfléchir. C'était une boîte de bijoutier, avec les coins ronds et des peintures. Le groupe l'encerclait en chuchotant et en riant, et elle ne savait pas trop quoi faire.

Lucie décida qu'il s'agissait d'une des farces de Raymond. Quand elle ouvrirait la boîte, elle trouverait quelque monstruosité visant à lui faire peur. Elle dit " Merci !" à Raymond, comme s'il s'agissait vraiment d'un cadeau, puis elle fourra la boîte dans sa poche et se dépêcha vers le couvent.

Raymond la suivit. " Tu ne l'ouvres pas ?" demanda-t-il. " Tu n'es pas curieuse ?"

Lucie arrêta soudainement et fixa Raymond. " Je me doute du genre," dit-elle tout bas pour Raymond seul. " Je te la redonne." Elle sortit la boîte de sa poche et la tendit à Raymond.

"Non, non, c'est vraiment un cadeau pour toi. Ouvres là et tu verras."

"Si c'est un cadeau, je peux faire ce que je veux." Lucie courut jusqu'au couvent. En montant les marches du couvent, elle vit que Raymond et le groupe la regardaient toujours. Elle se dit qu'elle avait commise une erreur, en ne jouant pas le jeu, en n'ouvrant pas la boîte, et en en riant pas avec les autres. Elle aurait pu faire partie du groupe. Mais maintenant Gabriel saurait qu'elle était une mauvaise joueuse et qu'elle se croyait au-dessus des autres.

Mais le moment était passé. De toute façon, les autres ne lui parlaient presque plus. Ils avaient sans doute pensé qu'elle était la seule à ne pas être au courant de la blague que voulait jouer Raymond.

Quand même, une fois entrée dans le couvent, elle souleva avec précaution le couvercle de la boîte, au cas où elle aurait contenu un produit qui aurait taché le plancher du couvent, ou encore un insecte, car Raymond saurait sans doute comment trouver un insecte en plein hiver.

Pourtant, la boîte contenait une bague dorée avec une pierre bourgogne, sur un bout de papier. Lucie déplia le papier et lut, " Pour Lucie, affectueusement, Gabriel. " Elle replia la note, la remit et glissa la boîte dans sa poche.

Pendant la récitation, Lucie voyait en esprit le cadeau que Gabriel lui avait fait. Elle se sentait légère et heureuse qu'il ait voulu lui faire un cadeau.

Lucie monta directement au grenier en arrivant chez elle, et elle ouvrit la boîte. La note était la même. Mais elle remarqua que la bague était un jouet en plastique, qu'on avait mis dans un vrai écrin de bijoutier.

Lucie ne comprenait pas trop. Etait-ce une blague, comme elle pensait ? Est-ce que Gabriel avait voulu lui faire un Valentin particulier ? Gabriel ne s'attendait pas à ce qu'il y ait un auditoire quand Raymond ferait la livraison. Raymond avait semblé vraiment ignorer ce qu'il y avait dans la boîte, et il avait été déçu qu'elle n'ouvre pas pour lui montrer.

Lucie descendit à la cuisine. " Je dois mettre la table," dit-elle à Jeanne D'arc qui était installée à la table pour découper des Valentins. Il y avait du papier partout, et Jeanne D'Arc lançait des bouts de papier comme jouets pour Min-Min.

Jeanne D'Arc retourna à son découpage. C'était dur, et lent. " Veux-tu m'aider ?" demanda-t-elle. " Mes mains se fatiguent vite."

"Mais alors pourquoi ne pas tout simplement les sortir de leurs pointillés, suivant les instructions ?"

"Parce qu'ils se déchirent, et les bords sont irréguliers. J'ai besoin de beaucoup de Valentins car je veux en donner un à chaque membre de ma classe. "

Au lieu de dire que c'était ridicule, Lucie pensa au Valentin spécial que Gabriel lui avait envoyé. " Alors, proposa-t-elle, je vais les détacher, et il ne te restera plus qu'à les tailler."

Jeanne D'Arc hésita, puis accepta. " Sœur Saint-Augustin m'a confié quelque chose d'important aujourd'hui," dit-elle.

"Comment cela ?" demanda Lucie, qui regardait le cahier de Valentins. Elle avait eu le même à l'âge de Jeanne D'Arc et les Valentins lui semblaient maintenant bien puérils, avec des animaux et des messages comiques. Une note et une fausse bague lui semblaient tellement plus sérieux maintenant.

"Sœur Saint-Augustin m'a choisie pour jouer dans la pièce le soir des résultats."

"Quels résultats ?"

"Les résultats de ta compétition, tu sais bien !"

Lucie regarda Jeanne D'Arc abasourdie. " Je ne sais pas, et ce n'est pas ma compétition !"

"Sœur Saint-Augustin a dit que ce serait l'évènement le plus important à l'Ecole Sainte-Marguerite depuis longtemps," dit Jeanne D'Arc sans cesser de découper des Valentins.

"Ils vont monter une pièce ? Avec des spectateurs ?"

"Mais bien sûr ! Les gens vont venir de partout, tu sais !"

"Je ne sais rien du tout, c'est épouvantable !" cria presque Lucie.

Jeanne D'Arc tenait fermement les ciseaux et découpait le plus gros Valentin sur la page de couverture du cahier. Le bout de sa langue sortait de sa bouche tant elle était concentrée. Quand elle eut fini, elle montra le Valentin, un gros bouquet avec des cœurs à la place des fleurs. " Je vais le donner à Maman," affirma-t-elle.

Lucie ferma sèchement le cahier. " On donne des Valentins à des garçons, tu sauras, pas à sa mère. "

"Tu ne m'aides plus ?"

"Il faut que tu débarasses, il faut mettre la table."

Jeanne D'Arc regarda la cuisinière. " Maman n'a même pas mis en route le souper."

"Je veux mettre la table et je veux le faire maintenant. Tu es certaine pour cette histoire de pièce ?"

"C'est le Miracle de Lourdes, et, devines quel rôle je joue ?"

"Je ne veux pas deviner, juste que tu me le dises !"

"Je joue Sainte-Bernadette !"

"Maintenant," cria Lucie, "libères la table ! Je ne le répèterai plus !"

"Pourquoi te mets-tu en colère pour une pièce de théâtre ?"

Comme d'habitude, Lucie regretta s'être emportée. Ce n'était pas la faute de Jeanne D'Arc si elle apportait une autre et inattendue mauvaise nouvelle.

Quand Lucie arriva à l'école le lendemain, Madeleine trônait dans la cour, entourée d'un groupe de filles de sa classe, bruyantes et excitées. Un coup d'œil suffisait pour découvrir qu'elle leur faisait admirer un Valentin.

" C'est Gabriel qui te l'a envoyé ?" demandait une fille, rose de curiosité.

" Je ne vous dirai pas de qui il vient," répondit Madeleine. Elle tenait le Valentin pour qu'on voie que la couverture, qui montrait un immense cœur rouge avec une bordure de fausse dentelle.

L'envoi d'une bague jouet sembla soudainement à Lucie plutôt puéril comparé à ce magnifique Valentin envoyé sans doute par la poste. Elle se réjouit de pouvoir traverser la cour sans se faire remarquer, et elle se rendit tout de suite à son pupitre, sans attendre la cloche. La classe vide la déprima plus que d'habitude, puis elle vit sur son bureau une grande enveloppe carrée, du genre à contenir un Valentin. Dans la main de Lucie, l'enveloppe semblait vide, mais elle y trouva un tout petit Valentin du genre publié dans le cahier de Jeanne D'arc. Il montrait un ourson vêtu d'un chapeau de paille et d'une salopette, qui tenait une jarre de miel dans ses pattes. Au-dessus de sa tête, un cœur rouge portait le message, A toi jusqu'à ce que les ours n'aiment plus le miel.

Cela fit sourire Lucie, qui pensa trouver le nom de Jeanne D'Arc à l'endos. Mais il y avait un grand L bouclé, avec *ucie* sur la boucle du haut et *aurent* sur celle du bas. Lucie écrasa le Valentin dans ses mains, puis se ravisa pour le mettre à plat et tout déchirer. Des larmes de colère et de déception perlèrent au coin de ses yeux, mais elle se contrôla en entendant des pas et des voix dans l'escalier. Elle glissa l'enveloppe déchirée dans son pupitre comme les autres entraient dans la classe.

Le temps d'étude dans la bibliothèque des religieuses lui parut interminable. L'entrée des élèves dans la classe l'avait empêchée de se débarrasser du Valentin. Malgré ses efforts de concentration, elle revoyait l'ourson et le grand L, et elle imaginait qu'on ouvrait son pupitre pour révéler à tous qu'elle avait reçu un Valentin de l'idiot de la classe.

A midi, Lucie s'attarda dans la bibliothèque jusqu'à ce qu'elle soit certaine que la classe se soit vidée. Puis, elle se précipita à son pupitre, pour s'assurer que le Valentin était toujours là . Elle réduisit le tout en petits morceaux et alla les mettre dans la poche de son manteau dans le vestiaire.

Elle avait chaud quand elle rentra, mais elle garda son manteau pour aller chercher la boîte de velours bleu sous son oreiller. Ensuite, elle descendit par la cuisine au sous-sol. Elle ouvrit grande la porte de la fournaise, et jeta les bouts de papiers sur les charbons rouges, et le regards se consumer malgré la chaleur qui lui brûlait les yeux. Le papier se transformait en cendres noires et disparaissait en tourbillonnant dans la cheminée.

Après, elle lança la boîte dans la fournaise. La bague jouet tomba sur les charbons et le métal fondit rapidement. Le velours s'évapora en un rien de temps, et il ne resta plus de trace du cadeau. Lucie enterra les traces sous les charbons avec le gros tisonnier, rajouta deux bûches, et ferma finalement la porte de la fournaise.

Quand elle revint à la cuisine, Maman l'appela: " Mange ta soupe, elle va refroidir !" Mais Lucie n'avait pas faim. Elle rejoignit plutôt Maman dans le salon, où celle-ci était assise en train de coudre du tissu bleu transparent. " Pourquoi portes-tu encore ton manteau ?" demanda-t-elle.

Lucie déposa son manteau sur le divan, et s'assit à côté de Maman.

" Tu n'as pas déjà fini ton dîner ?"

" Je n'ai pas très faim."

" N'ais-je pas entendu la porte de la fournaise s'ouvrir et se fermer tantôt ?"

" Oui, j'ai brûlé des vieilles notes. J'ai rajouté du bois, alors tu seras tranquille pour un certain temps."

" Quelque chose ne va pas ? Tu me sembles fatiguée."

Lucie haussa lentement les épaules. " Que fabriques-tu ?" demanda-t-elle, en touchant délicatement le vapoureux tissu bleu.

" Encore un costume pour Alice," dit Maman, en tenant le tissu devant son visage comme un voile. Elle sourit à Lucie.

" Un costume pour quoi ?"

" Sa mère ne m'a rien dit ?"

" Pas un costume pour le Carnaval," dit Lucie en laissant une cascade de tissu bleu couler de sa main, " Même Alice s'emmêlerait en essayant de patiner avec ceci ! On dirait une aile !" Lucie soulevait une longue courbe dont Maman venait de finir le bord.

" Cela, c'est une manche ! Il faut faire tous les bords à la main."

Lucie se laissa aller la tête sur le divan, et suivit les yeux mi-clos l'aiguille argentée de Maman suivre le bord du tissu bleu, comme une aiguille de montre. Au fond, c'est vrai qu'elle était fatiguée, et perdue. La douleur qui croissait en elle la poussa presque à tout raconter à Maman, la bague jouet et les Valentins et tout.

Lucie rapprocha la manche et examina de près le bord. Maman ne laissait aucune marque sur le tissu et le fil était caché dans un pli du tissu. " J'espère que madame Palmer te donne un supplément pour tout le soin que tu donnes à ce costume ?"

" Je ne pourrais lui demander de payer toutes ces heures supplémentaires. Mais elle fait régulièrement appel à moi, et en plus elle me recommande à d'autres pour coudre des costumes, alors cela me convient."

" Cela ne devrait pas te suffire, " dit Lucie. " Tu devrais être payée pour tout ton temps et pour toute ta compétence."

" Sans doute," dit Maman, " mais ce n'est pas une compétence bien extraordinaire."

" C'est ce croit madame Palmer, parce qu'elle ne se rend pas compte du temps exigé ou de l'effort nécessaire pour coudre aussi finement. As-tu pensé qu'elle se dit que cela te vient naturellement, parce que tu es *French* ?"

" Si on pense à tout cela, on ne réussit à rien faire."

Lucie toucha encore doucement le tissu. " Cette couleur est superbe."

" Il s'agit du *bleu Alice*. Madame Palmer me disait qu'elle a choisit ce nom pour Alice parce qu'un peu avant sa naissance, elle a vu un spectacle dans lequel une danseuse avait une robe de cette couleur et on jouait une vieille chanson appelé *La robe bleu Alice*."

Lucie poussa un gros soupir. " C'est plus amusant de porter le nom d'une chanson et d'une couleur que le nom d'une sainte morte depuis des siècles."

L'aiguille de Maman arrêta son va-et-vient in instant, puis repartit. " Mange quelque chose avant de retourner à l'école."

Au souper, le dessert était un gâteau de Saint-Valentin que Jeanne D'Arc avait fait elle-même, avec un glaçage blanc et des cœurs de cannelle rouges. Elle n'avait pas attendu assez longtemps avant de glacer son gâteau, alors les bonbons ne tenaient pas dans le glaçage, et rendu au dessert, ils avaient glissé sur les côtés en laissant des traces rouges, comme un saignement. Les jumeaux poussèrent des petits cris et tendirent leurs mains collantes vers le gâteau. Malgré les traces, Thérèse dit " Quel beau gâteau, Jeanne D'Arc."

" Chaque élève de ma classe m'a donné un Valentin," annonça Jeanne D'Arc, en coupant un gros morceau pour Lucie. Le gâteau était tout rose.

" Je n'en veux pas," dit Lucie.

Le visage de Jeanne D'Arc se figea. Elle tendit le morceau de gâteau à Lucie jusqu'à ce qu'Edouard prenne l'assiette. " Cela ne fait rien, Jeanne D'Arc," dit-il, " j'ai assez faim pour deux morceaux. Lucie est sur son nuage pour la Saint-Valentin."

" Tout ceci est une parodie," dit Lucie en montrant de la main le gâteau en ruine. " Il y a vraiment eu un Saint Valentin, qui est mort en martyr, et c'est horrible d'envoyer des cartes ridicules pour son anniversaire !"

" C'est vrai, cette histoire de mort en martyr ?" demanda Jeanne D'Arc, le visage taché de rouge par les cœurs en cannelle qu'elle croquait.

" Lucie n'en sait rien," dit Edouard, " elle parle pour ne rien dire. Depuis qu'elle participe à ce concours, elle regarde tout le monde de haut et fait semblant de tout savoir."

Lucie se servit une tasse de thé, mais le thé était trop chaud pour être bu. Elle posa la tasse et regarda la vapeur faire des dessins dans l'air. " C'est Edouard qui se croit connaissant. Il était pressé de dire que ce concours était un honneur, mais c'est parce qu'il savait que cela ne lui imposait pas d'efforts." dit elle en sachant qu'un ton calme toucherait Edouard plus qu'une crise.

On cessa de parler à table. Même monsieur Poirier regardait fixement son assiette. Thérèse donnait des miettes roses aux jumeaux. Lucie continuait à réfléchir. L'honneur poussait les hommes à se faire la guerre, et les gens mouraient.

Lucie se félicita de ne pas avoir continué dans cette veine. Sœur Saint-André l'encourageait à ouvrir son esprit à de nouvelles idées, même des idées étranges. Mais certaines idées qui lui venaient lui faisaient peur.

" Pour connaître Saint Valentin," dit-elle à Edouard, " il suffit de fouiller un peu."

" Ce que je ne ferai certainement pas," répliqua Edouard.

Lucie se sentit soulagée. Elle n'était pas tout à fait sûre d'elle sur le sujet, et Edouard l'aurait harcelée sans fin si elle s'était trompée. Elle leva les mains comme si elle se rendait, et elle sourit à Edouard.

" Mais c'est sûrement dans le Larousse," dit Jeanne D'Arc, et elle se précipita hors de la cuisine avant que Lucie n'ait pu réagir. Un instant plus tard, elle revint, tenant le grand dictionnaire ouvert. " C'est bien cela. Valentin, Saint, Évêque de Terni, martyr du troisième siècle, fêté le 14 février."

" Voilà la fin de la discussion," dit Maman.

" Tu avais raison, " dit Jeanne D'Arc, la voix pleine d'admiration. " A l'école, on dit que tu connais tout le Larousse de mémoire. C'est vrai ?"

" Mais non, je me suis hasardée, c'est tout !" Lucie fit une grimace d'idiote en regardant Edouard.

Tout le monde se mit à rire. Lucie et Edouard avaient terminé une discussion en riant, sans se fâcher comme avant. Lucie se rendit compte qu'au fond, elle était contente qu'on parle d'elle à Sainte-Marguerite. Même si la rumeur sur le dictionnaire n'était qu'une rumeur, cela voulait dire qu'on l'admirait. Cela pourrait expliquer aussi le comportement de Gabriel, de lui faire porter un billet par Raymond, plutôt que de le faire lui-même.

Au fond, se dit Lucie, je pourrais me joindre aux autres dans la cour, pour rire et blaguer. Vu son statut spécial, on blaguerait sur elle, au début, mais elle pourrait en rire, et le groupe l'accepterait. De plus, cela lui éviterait de passer du temps avec Laurent Constantin, dont le Valentin lui restait en travers de la gorge.

Sœur Saint-André exprima son accord avec le projet de Lucie, de passer quelques minutes dans la cour à la fin de la journée. " Laurent sera déçu, mais vous avez en effet l'air plutôt pâle."

En sortant de l'école, Lucie remarqua Gabriel, avec Raymond et Madeleine, en train de suivre le sentier rocailleux qui menait à l'église. Devant l'église, ils prirent la direction de la maison de Madeleine. Madeleine marchait entre les deux garçons, comme s'ils la raccompagnaient, et leur comportement indiquait que c'était devenu une habitude.

Sans eux, la cour se vida des rassemblements. Quand Lucie devait rejoindre Sœur Saint-André, elle suivait le sentier seule, et entrait dans l'église par la grande porte. Cette porte était large, lourde et sculptée, et quand on la fermait, elle poussait une sorte de soupir caverneux. Lucie préférait la porte ordinaire sur le côté, mais elle voulait éviter de donner l'impression de suivre Gabriel, Madeleine, et Raymond. Malgré son intention, elle ne se sentait plus le courage d'aller les rejoindre et de participer à leur conversation.

A l'église, Lucie s'asseyait dans le dernier banc, sans se mettre à <sup>35</sup> genoux et sans prier. Elle voyait à l'autre bout de la sombre

nef, luire faiblement la lampe du sanctuaire. A cette distance, on ne voyait pas la chaîne, et la lampe semblait suspendue dans les airs. Cela lui faisait parfois penser à une image de son missel, montrant des langues de feu au-dessus de la tête des apôtres, à la Pentecôte. Mais le vide de l'église remplissait sa tête d'un vide, à mesure que le temps passait.

Lors d'un de ces attentes, Lucie vit une religieuse sortir de derrière l'autel pour placer les nappes et les fleurs. Lucie essaya d'imaginer Claire en train de faire ce travail, mais la seule idée que Claire pourrait devenir une figure lointaine et obscure l'affligea une grande tristesse.

Lucie n'avait vu qu'une personne venir à l'église à cette heure, madame Larose, la mère de Madeleine. Elle aussi passait par la porte principale, et le grand soupir de la porte indiquait à Lucie l'arrivée de quelqu'un. Madame Larose, contrairement à Lucie, allait s'agenouiller dans la première rangée où elle priait la tête courbée. Madame Larose, c'était connu, priait tous les jours pour le miracle qui aurait guéri le frère aîné de Madeleine, né sévèrement handicapé, et confiné dans une institution.

Lucie se sentait mal à l'aise, de se retrouver à rien faire dans l'église, alors que quelqu'un venait pour vraiment prier. Elle aurait aussi voulu prier pour un miracle, que sa vie redevienne ce qu'elle était avant Noël, avant le concours, alors qu'elle marchait avec Gabriel et parlait avec lui. Comment avait-elle pu penser que l'école l'admirait, suite à ce qu'avait dit Jeanne D'Arc. Tout le monde semblait bien occupé, même Jeanne D'Arc, et Lucie se sentait seule et invisible.

De plus en plus, le sommeil gagnait Lucie dans la bibliothèque des religieuses, et elle se réveillait la tête sur la table et le cou endolori. Tous les jours, elle s'allongeait sur le divan en arrivant de l'école, et on avait beaucoup de difficulté à la réveiller pour souper.

" Dors-tu vraiment toutes tes nuits ?" lui demanda finalement Maman.

" Je lui cède ma chambre" suggéra alors Edouard.

" Je ne veux pas dormir dans ta petite chambre," répliqua avec mauvaise humeur Lucie.

" J'essaie de l'aider," dit Edouard, un peu blessé. " Ce n'est pas moi qui doit dormir dans le hall avec les courants d'air et le bruit."

" Et si tu voulais dormir dans le hall afin de camoufler à quelle heure tu rentres ?" suggéra à son tour Lucie.

Mais Lucie se mit à se demander si l'offre d'Edouard n'avait pas du bon. Elle dormait de moins en moins bien, et elle faisait des cauchemars. Dans un rêve récurrent, elle se retrouvait dans un train militaire à la recherche de Victor. Il y avait tellement de soldats que Lucie se déplaçait avec difficulté. Puisque les soldats étaient identiques de dos, alors à chaque fois qu'elle pensait avoir trouvé Victor, le soldat se retournait avec un visage inconnu. Souvent, cela faisait sourire le soldat, mais même le sourire le plus aimable la remplissait de terreur.

La famille entière s'était déplacée à la gare pour rencontrer le train militaire de Victor. Comme dans le rêve, les soldats remplissaient le train, et ils portaient tous un uniforme inélégant et vert-olive. A chaque fenêtre, des soldats se penchaient et faisaient signe à leurs proches. Comme dans le rêve aussi, la famille ne réussissait pas à distinguer Victor des autres soldats. Les parents et amis se promenaient sur le quai en examinant chaque fenêtre, et se heurtaient à tout bout de champ.

Quand ils eurent fait toute la longueur du train, Maman s'était mise à pleurer. " Il n'est pas là !" Lucie remarqua que le visage de Papa perdait sa contenance, comme s'il allait pleurer lui aussi.

Ce train transportait des soldats qui s'en allaient outremer, mais rien n'était divulgué. Dans sa dernière lettre, Victor leur avait dit que les mouvements de troupes étaient secrets. Pourtant, toute la ville savait que ce train serait à la gare ce jour-là. Lucie était découragée, tout au bout du quai, quand un soldat lui dit, " Bonjour, Lucie". Elle se demanda comment un soldat pouvait connaître son nom, puis elle reconnut soudainement Victor.

Quand Lucie se réveillait de son cauchemar, elle avait peur de se rendormir. Elle surveillait le trou noir dans le puits d'escalier jusqu'à ce qu'un rectangle de pâle lumière annonce l'aube.

Victor n'était pas mort au combat. Il avait été transporté à l'hôpital. Pendant sa convalescence, il était devenu estafette, en moto. Ironie du sort, il avait été tué par un camion dans une des étroites routes de l'Angleterre. Son capitaine avait écrit une lettre décrivant Victor comme un soldat brave et toujours de bonne humeur. Mais Lucie se demandait si Victor aurait été fier qu'on dise qu'il était brave.

" Tu ne feras rien de téméraire ?" avait demandé Papa en le quittant.

" Je ne prévois pas jouer au héros !" avait répondu Victor, sa véhémence plutôt surprenante. " Je ferai mon devoir, comme tout le monde, qui a surtout hâte de finir la guerre et revenir à la maison." Victor avait peu parlé pendant sa dernière visite. On aurait dit qu'il avait hâte de retourner à son régiment, comme si c'était sa nouvelle famille.

Victor avait aussi peu mangé. " Tu ne manges pas ?" s'était étonnée Lucie. " Maman a préparé tes plats préférés."

Lucie voulait le taquiner, mais Victor avait répondu sérieusement après avoir réfléchi un moment. " Je sais bien, mais on dirait que je me suis habitué à la cuisine de l'armée. Ne dis rien à Maman !"

" Mais non !" dit Lucie sur un ton de reproche. Victor avait éclaté de rire et lui avait passé la main dans les cheveux. Lucie n'avait pas aimé le geste, car c'était le genre de geste d'adulte que Victor ne faisait pas. Elle avait brusquement éloigné sa tête.

Quand l'aube pointait, Lucie s'endormait enfin. Le bruit du déjeuner, des portes, des pas rapides dans l'escalier ne troublait pas son sommeil, et même il la plongeait dans un sommeil profond, sans rêves.

A mesure que le Carnaval approchait, Maman travaillait tard dans la nuit. Des douzaines de costumes occupaient le salon, et le joyeux fouillis de leurs couleurs faisait ressortir la grisaille du tapis et des vieux meubles. Une fois les jumeaux endormis, Thérèse venait aider Maman, en silence, car il n'y avait pas de porte entre le salon et le hall où dormait, où devait dormir, Lucie.

A quelques jours du Carnaval, Maman dit à Lucie, " J'ai hâte d'avoir fini, car je suis certaine que le bruit te tient réveillée." Mais Lucie aimait bien le ronron de la machine à coudre. Le sifflement de l'aiguille dans un ourlet, au lieu de l'énerver, la rassurait.

Le samedi matin de l'ouverture du Carnaval de Glace, Lucie s'arrêta chez Alice avant d'aller à l'école.

" Elle dort, " dit sa mère, et elle donna deux cartons roses à Lucie. " Ce sont des billets de faveur pour le spectacle de ce soir, un pour toi et un pour ta mère. Elle voudra sûrement voir le résultat de son travail sur les costumes.

Puisque Lucie n'avait d'ordinaire pas les moyens d'assister au spectacle, elle n'avait pas prévu d'y aller. Elle se dit qu'elle aurait dû être réjouie de pouvoir assister à la performance d'Alice dans une excellente place près de la glace, mais l'idée de voir le triomphe d'Alice lui rendait la vie plutôt morne.

Maman passait l'aspirateur dans le salon quand Lucie lui montra les billets de faveur. " Je prévoyais me coucher tôt, pour une fois," dit Maman en ramassant un bout de tissu coloré. " Jeanne D'Arc m'a demandé de lui en garder. Emmènes-là au spectacle, cela lui plaira beaucoup plus qu'à moi."

" Je n'ai pas le goût," dit Lucie. " Je voulais me coucher tôt, moi aussi."

Maman débrancha l'aspirateur. " A ton âge, tu devrais pouvoir profiter de l'occasion de voir un beau spectacle. Cela te fera du bien, de te détendre et de mettre de côté l'étude et les livres."

" Accompagnes Jeanne D'Arc toi-même. Tu ne veux pas voir tes costumes en spectacle ?"

" Je les ai assez vu. Puisqu'ils sont tous courts et ajustés, je passerais mon temps à craindre qu'un costume se brise !"

Les billets de faveur donnaient effectivement deux places en avant, sur la glace. " Nous verrons tout d'ici !" s'exclama Jeanne D'Arc en retirant avec difficulté son manteau. Elle essuya méticuleusement ses lunettes avec un grand mouchoir, les mit sur son nez et se pencha sur la barrière.

Le spectacle débuta dans une fanfare de musique rythmée à plein volume. Dans le noir, les patineurs explosèrent de derrière un grand rideau, ceints dans leurs costumes verts, ou oranges, ou jaunes, que Maman avait assemblé pendant des heures et des heures.

" Voilà Alice, au milieu," Jeanne D'Arc pointait une Alice qui semblait plus vieille et plus grande. Elle portait une sorte de turban rouge sous un chapeau en paille rempli de fruits artificiels. " Alice !" appela Jeanne D'Arc au déplaisir d'un spectateur derrière elle. Lucie fut obligé de rasseoir Jeanne D'Arc qui n'écoutait rien.

Pendant une heure, Jeanne D'Arc resta sans bouger, même lorsque les patineurs passaient à quelques centimètres de son visage. Lucie trouvait que sa joie faisait plaisir à voir, mais à l'entracte, sa tête tournait de tant de bruit, de couleur, et de musique. " Partons, c'est sûrement presque fini," dit-elle à Jeanne D'Arc

" Mais non !" dit Jeanne D'Arc " regardes bien !" On avait déplacé le grand rideau et deux machines à glace avaient commencé à gratter et inonder la patinoire. " Si le spectacle allait finir, on ne réparerait pas la glace. Allons chercher du chocolat chaud, j'ai des sous."

Au retour de Lucie et de Jeanne D'Arc les machines avaient fini leur travail et la glace brillait comme un lac parfaitement tranquille. On pouvait voir la réflexion des lumières et des spectateurs qui regagnaient leurs places.

Avant que tous soient installés, les lumières s'éteignirent brusquement. Il y eut quelques secondes de noirceur totale, puis

L'aréna se remplit d'une lumière bleue. On aurait dit que l'air s'était transformé en fumée. Des douzaines de violons commencèrent doucement une valse, puis le volume augmenta, puis il y eut un silence. Un projecteur blanc éclaira Alice qui était apparue devant le rideau.

Il y eut des murmures de surprise, car Alice ne portait pas un costume court et serré de patineuse, mais la longue robe bleue que Maman avait ourlé le jour de la Saint-Valentin. Les violons reprirent, accompagnant un chœur qui chantait la chanson de la robe bleue Alice. Alice se mit à patiner lentement sur la musique, tandis que le projecteur blanc la suivait.

La tête d'Alice était nue, mais elle était enveloppée dans les plis ondoyants de son costume. Il était fixé à son corps seulement par des cordons aux poignets et au cou, qui semblaient des points argentés. Quand Alice accéléra, le costume se serra contre elle et se mit à flotter à sa suite. Quand elle leva les bras, les grandes manches se déployèrent comme des ailes. Sur la glace, l'ombre d'Alice dansait comme un papillon bleu géant qui ouvrait et fermait ses ailes.

" On dirait qu'elle est nue !" chuchota Jeanne D'Arc

" C'est parce qu'elle porte un collant," expliqua Lucie.

Des spectateurs leur firent signe de se taire, comme si on était dans une église.

Lucie savait combien Alice s'était exercée, mais ses mouvements semblaient aisés et gracieux, comme une mésange voletant. Quand elle passa tout près, Lucie put voir la sueur qui perlait sur son front et la même concentration que Lucie avait observé de la fenêtre de la salle de bain ce samedi ensoleillé, et qui avait tant enchanté Edouard. L'auditoire semblait aussi enchanté que lui.

La musique cessa et Alice disparut derrière le rideau. La lumière bleue s'éteignit et un projecteur doré cette fois-ci transperça le noir. L'orgue se mit à jouer *Ave Maria*, et Alice apparut dans le rayon de lumière. Tenant dans chaque main, au-dessus de sa tête, deux chandeliers.

Jeanne D'Arc se dressa, et Lucie aussi se sentit sous le choc de voir une patineuse portant des chandeliers et accompagnée de musique religieuse. Mais Alice ne patinait pas vigoureusement. Elle s'était donné une impulsion et traçait un cercle autour de la patinoire. Sa robe et les flammes du chandelier donnaient le seul mouvement. Ses cheveux semblaient luire, et le projecteur transformait la robe en statue de bronze.

Alice s'arrêta au centre de la patinoire. Le projecteur doré s'éteignit, et il y eut un moment éclairé seulement par les chandelles. Le projecteur blanc se ralluma, et deux enfants, garçon et fille, patinèrent jusqu'à Alice. Elle donna prudemment un chandelier à chaque enfant, qui soufflèrent sur les chandelles et ramenèrent les chandeliers.

Alice leva les bras, créant encore l'effet des ailes, et baissa la tête. Peu à peu, comme hésitant à briser le sortilège, les spectateurs se mirent à applaudir de plus en plus fort. L'aréna se remplit des cris, des piétinements et des hourras. On lança un bouquet de roses rouges, qu'Alice ramassa d'un seul geste. Ses fleurs à la main, elle patina dans un grand cercle pendant que les spectateurs se levaient en hommage, puis elle disparut sous les hourras derrière le rideau.

Jeanne D'Arc et Lucie retournèrent à la maison en silence. Puis, Jeanne D'Arc demanda, " Je ne pensais pas qu'on pouvait utiliser un hymne dans un spectacle."

" Pourquoi pas ? De toute façon, *Ave Maria* n'est pas un hymne."

" C'est une prière, non ? Donc encore plus sacrée ?"

Lucie n'avait pas très envie de discuter.

" Moi, je ne suis pas d'accord, surtout avec Alice nue comme cela."

" Elle n'était pas nue !"

" Si le père Martin apprend cela, il condamnera les gens qui vont au Carnaval de Glace. Mais j'ai trouvé que la représentation était comme religieuse, non ?"

" Oui," acquiesça Lucie, " oui, c'était comme religieux."



Le souvenir du spectacle, des couleurs, des sons, et du talent d'Alice empêcha Lucie de bien dormir cette nuit-là . Elle se leva tard, trop tard pour la messe des enfants, et elle se trouva obligée d'assister à la grande messe en fin de matinée. A son retour, elle trouva Jeanne D'Arc avec un groupe d'amis en train de se construire une maison de neige. Elle se précipita vers Lucie pour lui dire " Père Martin a parlé de toi aujourd'hui !"

" Comment cela ?" demanda Lucie, en ramassant Min-Min qui courait derrière Lucie en levant ses pattes très haut à cause de la neige.

" Je n'y étais pas, on me l'a rapporté," expliqua Jeanne D'Arc en caressant Min-Min allongé dans les bras de Lucie en ronronnant. " On m'a dit qu'il parlait de toi, mais moi je n'ai entendu que ce qu'il disait du Carême. Il n'a pas cité ton nom, j'aurais remarqué."

Jeanne D'Arc retourna à ses amis, suivie de Min-Min. " Comment le père Martin connaîtrait-il mon nom ?" lui demanda Lucie.

Quand Lucie arriva à la porte, monsieur Poirier parlait à Maman dans l'entrée de la cuisine. Il se retourna, cessa de parler, et salua Lucie d'un air embarrassé. " Bonjour, ou bonne après-midi !" Il se dépêcha de remonter l'escalier.

" Qu'est-ce qu'il lui prend de se sauver comme cela ?"

" Sans doute parce que nous parlions de toi !"

Lucie enleva son manteau et le jeta à terre. " Tour le monde parle de moi dans mon dos," ronchonna-t-elle. " Claire discute mon cas avec Sœur Saint-André. Selon Jeanne D'Arc le père Martin parle de moi dans son sermon. Chacun a quelque chose à dire sur mon sujet, même monsieur Poirier qui ne parle jamais !"

" Il a dit qu'il t'a entendu parler dans ton sommeil quand il arrive tard le soir. Il pense que tu appelles quelqu'un."

Lucie se pencha pour ramasser son manteau et cacher son inquiétude. Parlait-elle de Gabriel dans son sommeil. " Tout le monde parle dans son sommeil, j'ai souvent entendu Jeanne D'Arc parler. Monsieur Poirier parle peut-être, mais comme sa chambre a une porte, on ne peut pas l'espionner,"

" Il ne t'espionne pas, mais il arrive souvent tard. Il a cru entendre le nom de Victor. Je suis contente qu'il m'en ait parlé. Cela fait des semaines que tu dors mal. Nous allons t'installer dans la chambre d'Edouard, et il ira dormir dans ton lit du hall."

" Ce n'est pas juste de m'envoyer dans la chambre d'Edouard parce que monsieur Poirier ne se mêle pas de ses affaire !" cria presque Lucie. Elle remarqua que Maman était secouée, alors elle conclut, tranquillement, " Je veux seulement qu'on me laisse tranquille."

" Tu es trop seule depuis trop longtemps," dit Maman. " Maintenant, mange ton déjeuner en retard"

Après son repas, Lucie alla s'allonger dans la salle à dîner devenue la chambre de Maman. Elle était épuisée, mais son esprit troublé ne la laissait pas dormir. Elle s'était mal conduite avec Maman, et s'était la faute à monsieur Poirier. S'il était aussi bien élevé qu'il le laissait croire, il n'aurait pas répété ce qu'elle avait dit dans son sommeil. De toute façon, c'était parce que Maman était obligé de prendre un pensionnaire qu'un étranger pouvait passer devant Lucie pendant qu'elle dormait.

Elle ne voulait pas déménager dans la chambre d'Edouard, qui était tellement mal tenue. Cette idée suffoquait Lucie, et elle rejeta la douillette et se leva. Ses pieds se glissèrent dans ses souliers. Un instant plus tard, elle avait enfilé son manteau et ses bottes et elle descendait les marches du perron. Elle tourna à droite, dans la direction des rochers et du lac. Elle voulait sortir, mais pas suivre son trajet habituel, pour ne pas se sentir entourée de maisons et d'autos et de gens, car elle voulait être seule avec elle-même.

Le ciel était couvert, et l'air était humide et chaud. Son manteau était détaché, et quand elle escalada les rochers, il s'emmêla dans les aspérités et la fit trébucher. La neige était profonde et fondante, et elle dut à plusieurs reprises tirer très fort pour libérer ses jambes. Quand Lucie atteignit enfin le sommet de la falaise, ses bas étaient trempés et ses pieds gelaient.

La neige avait fondu sur le bord de la falaise, et il y avait une ligne d'herbe brunie pour marquer le début de la chute. Lucie se

rapprocha tant qu'elle put du bord et regarda vers le bas. Loin sous ses pieds, un étroit chenal s'était ouvert entre la glace et la face de la falaise. Lucie entendait le clapotis de l'eau sur le rocher rose.

Cela ressemblait à l'eau qui s'était refermée sur le traîneau dans son poème, pensa Lucie, après que tous se soient noyés. Le poème ne disait pas combien de temps il avait fallu pour que l'eau les recouvre, combien de minutes. On ne savait pas non plus si les victimes étaient mortes de froid, ou si elles s'étaient noyées. Lucie avait entendu dire que le froid était la meilleure mort, comme s'endormir paisiblement.

L'eau à la base de la falaise n'était pas noire, mais soyeuse, un mélange de brun chocolat et de bleu marine. Lucie se dit que si elle se laissait tomber de la falaise, elle glisserait dans l'eau sans bruit, plutôt qu'en s'agitant et en se débattant comme les personnages du poème. La mort serait trop rapide pour ressentir la terreur de la glace qui se brisait et l'eau qui s'ouvrait.

Il suffirait de faire un pas, et de glisser ainsi dans l'air puis dans l'eau. L'eau se refermerait immédiatement sur sa tête, et en deux secondes l'eau aurait retrouvé son calme et son silence.

Cette nuit-là, Lucie sentit une main lui serrer l'épaule, et Maman disait " Réveilles-toi, et retourne dans ton lit." Lucie ouvrit les yeux pour voir le visage de Maman tout près du sien. Maman répéta, " Retourne dans ton lit, Lucie," Elles étaient dans la chambre de Thérèse, et Lucie était assise dans la grande berceuse près de la fenêtre. Un filet de vent froid sous le cadre de la fenêtre rappela à Lucie combien la berceuse était froide quand elle s'y était assise. La porte de la chambre était ouverte, et Lucie y voyait bien du monde. Sous la lumière du corridor, Lucie voyait une tête masculine, avec des cheveux noirs hirsutes, et les épaules d'un pyjama rayé. Quand il parla, elle reconnut monsieur Poirier: " Aurez-vous besoin d'aide pour la transporter ?"

La voix de Thérèse dit, du palier: " Elle ne devrait pas descendre toute seule. Je crois qu'il est mauvais de réveiller un somnambule, mais j'ai eu tellement peur quand je l'ai vu assise là dans le noir."

Lucie se leva d'un coup, faisant branler la berceuse. " Arrêtez de parler de moi comme si je n'étais pas là," dit-elle. Elle se pressa entre Edouard et Thérèse, qui bloquait la porte, tandis que M. Poirier se tenait loin d'elle, comme s'il avait peur. Lucie descendit les marches dans le noir, alors que Maman la suivait avant de se glisser devant pour refaire le lit de Lucie. Elle ouvrit le lit pour que Lucie puisse s'y glisser, sur le côté la face contre le mur. Maman la recouvrit, et elle ferma les yeux sans bouger, comme si elle dormait.

Mais au contraire elle était toute éveillée. Elle se rendit compte qu'elle s'était levé dans son sommeil, qu'elle avait monté jusqu'à la chambre de Thérèse, pour s'asseoir dans sa berceuse. Avec sa longue chemise de nuit blanche, il était facile de comprendre que Thérèse avait cru voir un fantôme entrer dans sa chambre et s'installer dans la berceuse.

Mais Lucie se mit à avoir peur. Et si, au lieu de monter l'escalier, elle était sortie par la porte à ses pieds. Personne ne l'aurait vue, et elle aurait pu retracer son chemin de la veille jusqu'à la falaise. Ensuite, elle serait tombée dans le lac et son corps aurait disparu pour toujours.

A l'étage, on discutait encore. Maman dit : " Cela suffit. Dorénavant, Edouard, elle dormira dans ta chambre. D'ici samedi, je veux que vous ayez changé de place. Entre-temps, il faudra la surveiller attentivement."

Maman revint ajouter des couvertures à Lucie avant de se recoucher. Mais malgré cela, Lucie resta dans la nuit à trembler de froid.

La semaine suivante amena le Mardi Gras. Avant de commencer le Carême, chaque classe cessait les cours une heure plus tôt pour une petite fête. Les élèves de chaque classe apportaient un mets spécial pour partager avec leurs camarades, avant de faire leur deuil pendant quarante jours des bonbons et des friandises. La veille, Lucie trouva Jeanne D'Arc en train de glacer les gâteaux qu'elle avait cuisinés pour sa classe. Chacun dans son moule en papier, ils étaient colorés de rose, de vert, et de jaune. Jeanne D'Arc décorait chaque gâteau d'une moitié de noix de Grenoble. " Je pense que cela fait une belle finition," dit-elle.

L'odeur sucrée des gâteaux donna la nausée à Lucie. Pourrait-elle rester dans la bibliothèque, ou revenir à la maison, plutôt que de participer à la fête ? " Belle finition..." dit-elle, peu gentiment. Mais voyant le plaisir disparaître du visage de Jeanne D'Arc elle se ravisa. " Je n'ai rien à donner pour la fête de la huitième année" . Mais elle se rappelait que l'année dernière, elle avait été une des seuls à apporter une gâterie maison. La mère de Madeleine avait acheté une énorme boîte de chocolats, dans des papiers argentés.

"Prends de mes gâteaux," proposa Jeanne D'Arc "j'en ai fait beaucoup trop."

Par les années passées, Lucie appréciait la pause de Mardi Gras, car cela permettait de s'amuser un peu dans la longue grisaille entre Noël et Pâques. Cette année, elle arriva à la fête en retard, s'étant attardée dans la bibliothèque. Elle se sentit mal à l'aise entre les autres avec leurs verres en carton pleins du punch faible aux fruits offert, comme tous les ans, par le couvent. Elle aurait voulu parler à Claire, qui s'était déplacée pour assister à la fête, mais celle-ci discutait ferme avec Sœur Saint-André.

Le bureau de la sœur n'avait pas de papiers ou de livres, mais des grandes feuilles de papier à imprimerie où on avait étalé les gâteries, dont les gâteaux de Jeanne D'Arc. Il n'en restait qu'un, et pendant que Lucie le contemplait, le long bras de Laurent serpenta jusqu'à lui.

"Ces gâteaux sont délicieux," dit-il à Lucie. "Ils sont de toi ?"

"Non, de ma petite sœur," répondit Lucie. Elle ne parlait presque plus à Laurent depuis la fiasco de la Saint-Valentin, et il n'avait pas demandé pourquoi Lucie ne l'aidait plus avec ses devoirs. Sa gêne était passée, et elle se rendit compte qu'elle appréciait sa présence, surtout qu'elle avait plus ou moins coupé leurs relations. " Tu n'es pas le seul membre de la famille qui a du talent, donc," lui dit Laurent.

Lucie ramassa un verre de carton qui avait échappé à terre, l'écrasa et le jeta à la poubelle. Elle demeura au devant de la classe, essuyant les miettes de ses mains, et se disant qu'elle avait hâte que la fête finisse.

Lucie entendait marcher au-dessus de sa tête. Les élèves de première de Sœur Saint-Isabelle avaient fabriqué des masques représentant des têtes d'animaux, avec de la colle et du papier, et les petits devaient maintenant défiler. La classe de huitième était au contraire plutôt tranquille, surtout que les gâteries et la boisson étaient épuisés. Lucie se demanda quelles sœurs mélangeaient le punch. Elle entra maintenant au couvent sans frapper, alors elle ne rencontrait plus la jeune sœur aux mains rougis, mais elle s'imaginait la pauvre en train de mélanger du sucre, de l'eau, et des jus de fruits, sans avoir le droit d'y goûter.

Madeleine, Raymond, et Gabriel se tenaient au centre de la classe, entourés d'un auditoire comme d'habitude. Raymond contait une histoire, parlant fort et faisant des gestes, ce qui faisait rire les autres.

"Hé, Lucie," lança-t-il tout à coup, " viens nous rejoindre !" Tout le groupe suivit son regard vers Lucie, qui crut voir le même sentiment s'attente que le jour où Raymond lui avait remis la boîte à bijoux. Gabriel y était, cette fois-ci, et il semblait aussi en attente.

"Viens," cajola Raymond, " nous voulons te demander quelque chose."

Lucie s'approcha en hésitant. Plusieurs élèves se déplacèrent pour lui laisser un dessus de pupitre. Gabriel demeurait assis sur un pupitre, de l'autre côté de l'étroite allée.

"Comment se sent-on," demanda Raymond, " d'être le sujet d'un sermon ?"

"D'un sermon ?" s'inquiéta Lucie, très sensible à la présence de Gabriel.

"Le sermon de dimanche dernier"

"Je ne comprends pas," dit Lucie, très nerveuse.

Raymond se mit à rire. " Tu as manqué la messe de neuf heures ? Le père Martin voulait parler du Carême, et des sacrifices qu'il faut faire pour honorer ce temps." Raymond leva pieusement les yeux vers le ciel. " Une jeune personne de notre paroisse a accepté de dévouer des heures et des jours à se préparer à défendre l'honneur de sa famille et de son école..." Raymond montrait Lucie d'un geste de la main, comme un prédicateur. Les autres riaient de l'imitation du père Martin.

"Comment se sent-on d'être le sujet d'un sermon ?"

Lucie jeta un coup d'œil à Gabriel. " Tu n'étais pas là," dit-il," mais nous savions qu'il parlait de toi, sans te nommer." Lucie se rappela les paroles de Jeanne D'arc et sa vision se voila.

"Il n'y a aucun doute que le père Martin parlait de toi," enchaina Madeleine. " Il est venu souper chez nous et il t'a nommé. Il nous a aussi dit que Sœur Saint-André était docteur, et pas seulement une religieuse."

Madeleine parlait tout bas, sur un ton de confiance. Tout le monde se pencha en avant, et Lucie sentit les cheveux de Gabriel lui frôler le visage.

"Elle est Docteur en Pédagogie, la science de l'enseignement," expliqua Madeleine.

"Je ne savais pas qu'il y avait une science de l'enseignement..." dit Lucie, mais Madeleine continuait son histoire. Lucie, de toute façon, ne sentait pas le besoin de parler, heureuse d'être parmi le groupe, tout près de Gabriel.

"Elle a étudié dans une grande université en France, mais elle n'a pu y rester à cause de la guerre. Elle donne des conférences, et elle a publié un livre sur la pédagogie. Lucie doit savoir tout cela."

"Non, je ne savais rien," dit Lucie, en sentant le regard des autres sur elle. Nous parlons de mes travaux, de la langue, de comment écrire, et tout ce qui touche le concours."

"Mais pourquoi Sœur Saint-André est-elle dans un trou comme Rockford, si elle est si savante ?" demanda quelqu'un.

"Le père Martin nous a dit qu'elle faisait des recherches," dit Madeleine," et qu'elle écrit probablement un autre livre."

"Puisqu'elle accorde beaucoup de temps à Laurent, peut-être veut-elle écrire un livre sur Lucie et Laurent," dit un autre élève, ce qui fit rire tout le monde, même Gabriel. Mais Lucie se raidit à attendre son nom lié à celui de Laurent, comme dans l'affreux Valentin. L'avait-il montré aux autres ?

Lucie voulut se lever, mais Gabriel tendit la main pour l'en empêcher. " Sœur Saint-André t'a choisie parmi tous pour t'entraîner envers cette compétition," dit-il doucement. " C'est impressionnant."

"Moi, je ne suis pas impressionnée," dit Lucie. Les autres avaient oublié le sujet et parlaient maintenant d'autre chose.

"Te rendras-tu jusqu'à la finale ?" demanda Gabriel, d'une voix plus forte, ce qui attira l'attention des autres.

"Tu en parles comme d'une partie de hockey," dit Lucie en souriant malgré elle.

Gabriel parlait sérieusement. " C'est une compétition, et tu t'entraînes. Alors, tu iras jusqu'à la finale ?"

Lucie ne savait trop quoi dire. Si Gabriel savait que souvent elle rêvassait, ou encore qu'elle regardait par la fenêtre sans étudier du tout ?

"Si tu te rends à la finale," dit Gabriel avec finalité," je t'invite au cinéma pour fêter cela !"

Raymond ajouta," Nous sommes tous témoins !" Il entourra Gabriel et Lucie de ses deux bras, tandis que Gabriel ajoutait," Rends-toi à la finale."

Pendant que le groupe applaudissait les paroles de Gabriel, Lucie resta sans bouger. Le bruit attira l'attention de Claire et de

Sœur Saint-André à l'autre bout de la classe.

A la fin de la journée, il ne resta bientôt que Lucie et Claire. " Rentez chez vous," dit Sœur Saint-André," nous ne travaillerons pas aujourd'hui. Tu es prête."

"Je voudrais travailler encore un peu," dit Lucie. Elle aurait voulu suivre les autres, mais la promesse de Gabriel lui rappela le temps perdu. Si elle s'appliquait dès maintenant, elle pourrait se rattraper. Elle voulait faire ce que les autres pensaient qu'elle faisait, se préparer comme un athlète pour une compétition.

"Vous avez eu peu de temps libre," dit Sœur Saint-André.

"Viens, Lucie, nous pourrons rentrer ensemble !" dit Claire joyeusement.

En sortant de l'école, Lucie et Claire se retrouvèrent entourées des autres, excités par l'invitation de Gabriel et par leurs espérances pour Lucie. Comme elles quittaient la cour d'école, Raymond lança," Quelle privation t'imposes-tu, pour le Carême ?"

"D'habitude, je me prive de cinéma," répondit Lucie spontanément, puis elle se sentit rougir. Mais le rire sincère des autres lui fit comprendre que ses mots semblaient spirituels et amusants.

Une fois seules, Claire demanda à Lucie," Alors, cela te fait plaisir de te faire inviter par le garçon le plus aimable de l'école ?"

"Il ne m'a pas exactement invité," dit prudemment Lucie. " Il a proposé de le faire si je me rendais en finale. Peut-être est-il convaincu que je serai éliminée pendant la compétition régionale." Mais, au fond d'elle-même, Lucie demeurait enchantée de l'invitation de Gabriel, qui lui semblait encore à peine croyable.

Ce samedi-là, Lucie déménagea ses affaires, toute seule, dans la chambre d'Edouard. La chambre était rectangulaire et plutôt étroite. Il n'y avait de la place que pour son lit de camp, un petit bureau et une chaise droite. Du côté du lit, une petite fenêtre donnait sur le mur de brique de la maison voisine, à quelques mètres. La lumière pénétrait peu, et la chambre était toujours sombre.

Une fois sorties les affaires d'Edouard, Lucie frotta tout, du plancher au bureau, avec un brosse dure, de l'eau chaude et du gros savon. Après ce nettoyage, la peinture du lit, du bureau, et de la chaise lui sembla encore plus écaillée, et elle se mit à rêver de tout peindre. Elle aurait voulu que cette chambre soit immaculée et luisante comme la bibliothèque des religieuses.

Lucie refit le lit avec des draps propres, et le recouvrit avec un mince couvre-lit d'été. Pendant qu'elle éliminait les derniers faux-plis, Jeanne D'Arc arriva avec la statue de la Sainte Vierge, dans le creux de son bras comme une poupée. Lucie avait gagné cette statue en quatrième année. La Vierge y était représentée avec un visage doux sous un voile bleu, mais sous sa longue robe blanche on voyait son pied nu qui écrasait un long serpent verdâtre.

Lorsque Lucie et Jeanne D'Arc avait partagé la chambre maintenant occupé par Thérèse et ses enfants, Jeanne D'Arc avait veillé à ce que la statue soit toujours ornée de petits bouquets de fleurs, pendant l'été et le printemps, placés, Lucie avait remarqué, pour cacher le serpent. Lucie avait laissé la statue à Jeanne D'Arc quand elle avait commencé à partager la salle à dîner avec Maman.

"Je te la ramène," dit Jeanne D'Arc en présentant la statue à Lucie.

"C'est bien. Si tu veux la mettre sur le bureau" .

"Je t'apporte ceci, aussi," dit Jeanne D'Arc en mettant un lampion rouge devant la statue. " La chandelle est bénie, et le verre rouge fait un bel effet" .

"Merci beaucoup," dit Lucie en tirant le couvre-lit pour que les plis soient nets.

"Toute la chambre sent le propre," dit Jeanne D'Arc en reniflant l'air. " Cela sent le savon, et cela sent le froid." Elle donna une dernière caresse à la statue et sortit.

Lucie étendit une taie d'oreiller pour cacher les cicatrices du vieux bureau. En replaçant la statue, elle remarqua que Jeanne

D'Arc avait collé un bout de tissu bleu au voile. C'était un fragment du tissu du costume d'Alice.

A partir de ce moment, Lucie adopta un petit rituel pour le samedi après-midi. Elle allumait le lampion et s'asseyait au bureau. Elle fixait la flamme dans son verre rouge et rêvait de sa sortie à L'Arche avec Gabriel. Elle préférait lui donner rendez-vous au cinéma, pour qu'il ne voie pas où elle demeurait. Mais elle ne pouvait se décider si elle voulait être seule avec Gabriel, ou être entourée des autres. Elle serait contente de ne pas avoir la présence de Madeleine et de Raymond, mais par contre il n'y aurait pas de creux dans la conversation.

La chambre d'Edouard devint comme un refuge. A la fin de la journée, Lucie pouvait y monter pour retrouver sa propreté et son air pur et froid, car elle laissait la fenêtre ouverte. Elle pouvait fermer la porte et s'imaginer dans un navire qui l'amenait au loin.

Maintenant, toute l'école reconnaissait Lucie. Les religieuses l'appelaient par son nom, et le père Martin lui sourit en lui donnant la communion. Quand Sœur Sainte-Isabelle se foula la cheville, Sœur Sainte-Rose demanda à Lucie de prendre la première année en charge pour une journée. Après cela, les petites filles de première se mirent à courir à sa rencontre dans la cour d'école, et à se tirailler pour le droit de lui tenir la main en marchant.

A l'approche du printemps, un rayon de soleil entra dans la bibliothèque en fin d'après-midi. A chaque journée, il arrivait un peu plus tôt et demeurait un peu plus longtemps dans les rayonnages. Quand la pièce devenait toute illuminée, Lucie faisait une pause et, debout sur une chaise, elle regardait les collines boisées au loin. Pendant sa marche du dimanche, elle sentait la terre froide et humide, mais la neige disparaissait. Elle voyait les bourgeons poindre sur les branches. Puis, de la fenêtre de la bibliothèque, les collines lui semblèrent voilées d'un vert tendre.

En regardant directement en bas, sur le bout des pieds, Lucie voyait la cour des garçons. La patinoire était partie, et les garçons jouaient au baseball. Cependant, elle voyait rarement Gabriel ou Raymond jouer avec eux.

Elle remarqua aussi quelque chose d'extraordinaire du tableau appelé *L'Angelus*. Elle avait vu les tableaux tous les jours depuis qu'elle travaillait à la bibliothèque, mais cela ne l'avait pas frappé. L'ange dans le tableau s'appelait Gabriel, et elle décida que le tableau portait un message important et secret qui lui était à elle seule destiné.

Lucie commença aussi à prier lors de sa visite quotidienne à l'église. Elle demanda à Dieu de l'aider à réussir lors des examens régionaux. Elle se dit que Dieu serait d'accord, puisque tant de gens priaient aussi pour la même chose.

Mais, perçant le silence de l'église, des cris et des coups répétés venaient du sous-sol. Lucie s'inquiéta, puis elle se souvint des sermons du père Martin au sujet des réparations urgentes à l'église. Les bruits étaient signe que les réparations avaient commencé, et elle se concentra ensuite sur ses prières.

Lucie travaillait fort à améliorer son éloquence, mais ce n'était vraiment pas son point fort. Malgré des bons résultats à l'écrit, elle ne pourrait pas gagner si sa présentation orale n'était pas bonne.

Maintenant, la nuit, en attendant le sommeil dans la chambre d'Edouard, les leçons de grammaire et les textes lus tourbillonnaient dans sa tête. Il lui arrivait de trouver une réponse à une question de Sœur Saint-André, une réponse meilleure que celle donnée en classe. Lucie garda un calepin près de son lit, sur la chaise, et elle commença à noter les idées qui lui venaient, la seule façon de trouver le sommeil. Ses rêves étaient pleins de pages de lecture, un torrent sans fin de mots qu'elle avait peine à suivre.

Si le sommeil de Lucie était perturbé dans la chambre comme il l'avait été dans le hall, au moins elle n'était plus épuisée, et elle ne tomba plus endormie dans la bibliothèque. Elle se levait tôt, allait à la messe, et allait aider Sœur Saint-André à préparer sa journée. Celle-ci lui confia la tâche de mettre au tableau les devoirs et les avis de la journée. Ce matin-là, les élèves entrèrent avant qu'elle eut tout-à-fait fini. Raymond arrêta à côté d'elle pour lire tout haut ce qu'elle écrivait à Gabriel qui l'accompagnait.

"Tu es dure, Lucie," dit Raymond *sotto voce*, " Tu nous fait travailler sans relâche. Il n'y a pas que l'école dans la vie, n'est-ce pas, Gabriel ?"

Gabriel ne répondit pas, mais sa présence nuisait à la concentration de Lucie.

Lorsque la prière du matin fut terminée, la classe de mit à rire, et tous lisaient ce que Lucie avait écrit au tableau. Lucie ne voyait pas ce qu'il y avait de si drôle, mais à la fin elle lut qu'en annonçant l'annulation de la pratique de la chorale, elle avait écrit "corail" .

Sœur Saint-André réagit enfin aux rires. Puis, elle se mit à rire elle aussi, ses épaules tremblaient sous son costume. Le rire remplit la pièce, et il sembla à Lucie qu'il explosait dans sa tête. Sœur Saint-André se mit à devenir toute rouge, et les larmes coulaient. " Voilà," dit-elle pour être entendue, " voilà que Lucie expérimente avec l'orthographe !"

Lucie tourna la tête vers la fenêtre. Les géraniums avaient éclos<sup>47</sup>, et leurs feuilles montraient des fines rainures blanches.

Quelqu'un répéta la blague de Sœur Saint-André : " Le cerveau fait des expériences avec l'orthographe !" Lucie sut qu'elle

devait réagir. Elle se leva d'un coup, hésita un instant dans le silence soudain, puis elle fit le tour de la classe, par en arrière, jusqu'au tableau, saisissant une brosse à tableau en passant. D'un coup, elle effaça le mot " corail," le remplaça par un immense " chorale .". Elle jeta la craie à terre, où il éclata en miettes. On cria " Attention !" et des miettes coupantes de craie volèrent en toutes directions. Certains garçon, assis à l'avant de la classe, essayaient d'attraper les miettes de craie.

Gabriel n'avait pas bougé. Lucie retourna à son pupitre en passant devant tout le monde, comme pour montrer son mépris de l'opinion des autres. Mais elle continua jusqu'à la porte et sortit de la classe. Dans le vestiaire, elle hésita, mais quand Sœur Saint-André l'appela, elle enfila son manteau et sortit de l'école en courant.

Les jumeaux jouaient au beau milieu de la cuisine, mais ils n'eurent pas de réaction de voir Lucie revenir de l'école en pleine matinée. Par contre, Maman cessa son repassage sous le choc et la regarda bouche bée.

Lucie ouvrit la porte de la chambre d'Edouard avec violence. Min-Min avait réussi à s'installer sur son lit, une tache noire sur le lit blanc. Il sursauta et réussit à peine à sortir de la chambre avant que la porte rebondisse sur le mur et se referme en claquant. Lucie avait couru à toute allure, et ses jambes et sa poitrine brûlaient lorsqu'elle se jeta à plat ventre sur son lit. Ses yeux brûlaient, mais elle se dit qu'elle n'avait pas pleuré, comme Madeleine.

La porte s'ouvrit doucement. " Tu es malade ?" demanda Maman.

"Je ne suis pas malade," dit Lucie, en colère. " Je suis dégoûtée de l'école et je n'y retournerai pas, jamais !"

"Qu'est-il arrivé ?"

Lucie se retourna et reprit son souffle, respirant profondément. " Rien n'est arrivé," s'efforça-t-elle à dire calmement. Elle esquissa un sourire. " C'est trop bête" .

Maman s'assit sur le bord du lit, mais elle était visiblement à l'écoute pour les bruits de la cuisine, où les jumeaux étaient seuls.

"Je ne retournerai pas," répéta Lucie à voix basse. " Je pourrai travailler. Cela suffit pour l'école, j'y suis déjà aller plus que Papa ou toi."

Lucie ferma les yeux, et quand elle les ouvrit, Maman n'était plus là .

Lucie se glissa sous le couvre-lit blanc. Elle se réveilla pour voir à la petite pendule de la chambre qu'il était midi. La classe arrêtait pour dîner. Elle se leva, lava son visage et ses mains, et descendit à la cuisine. Maman avait préparé des sandwiches au fromage grillés et de la soupe aux tomates. Lucie mangea avec appétit, et pendant que Maman rangeait le repassage, elle demeura à table pour surveiller les jumeaux qui finissaient leur dîner. Maman avaient coupé leur sandwich en petits carrés, mais au lieu de manger, ils en avaient fait des trains qu'ils poussaient sur la table. Paul faisait des bruits de train, soufflant et sifflant comme une locomotive.

Lucie ressentait une douleur sourde suite à sa course, mais sa sieste lui avait éclairci l'esprit. Elle était attentive à son environnement. Elle remarqua pour la première fois que les jumeaux agissaient vraiment comme une personne en deux corps. Paul sortait de bouchées à moitié mâchées dans sa bouche et les mettait dans celle grand ouverte de Colette. Puis, il allait chercher ces bouchées dans la bouche de sa sœur, comme un oiseau, pour les terminer.

Il était clair aussi qu'il lui faudrait retourner à l'école, dès cet après-midi. Si elle attendait à demain, toute l'école aurait entendu l'histoire de sa faute et de sa fuite, tandis qu'en retournant tout-de-suite, elle réduirait l'évènement à un fait anodin à oublier.

Lucie nota qu'il était déjà midi trente, et qu'elle avait manqué son exercice de récitation. Le calme de la cuisine lui rappela le calme et l'ordre de la salle de musique du couvent. Elle se rappela le stress d'être devant Sœur Saint-Augustin, et il lui vint à l'esprit que celle-ci était probablement assise sur son banc à se demander où était passée son élève.

Maman revint comme Lucie libérait les jumeaux de leur chaise-haute. " Je retourne à l'école," lui dit Lucie.

"Cela te ferait peut-être du bien de prendre une journée de repos. Manquer une journée n'aura aucune conséquence."

"Non, je dois retourner maintenant !" répondit Lucie.

Elle entra en classe pendant la récitation du chapelet. Personne ne fit attention à elle, et le message sur la pratique était encore au tableau. Elle prit sa place, ferma les yeux, et récita, avec les autres, " Sainte-Marie, mère de Dieu, priez pour nos pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort, ainsi-soit-il."

Lucie se préparait à la fin de la prière. Les élèves ouvriraient les yeux, et la regarderait. Elle agirait comme si de rien n'était. Serait-ce mieux de sourire, ou de garder un air sérieux ? Mais elle sentit ses entrailles se gonfler et se soulever comme un monstre intérieur. Elle serra ses mains sur sa bouche, et se précipita dans le corridor vers l'escalier qui menait au sous-sol. Elle y était presque quand un bruit épouvantable surgit de sa poitrine, et l'obligea à arrêter. En serrant ses bras autour d'elle, elle vomit copieusement tout ce qu'elle avait mangé.

La flaque malodorante et visqueuse se répandait à ses pieds, et Lucie sentait qu'elle était sans fin. Elle tomba à genoux. Le bruit remplissait le corridor. En tournant la tête, elle vit que l'escalier des garçons grouillait de monde. Il semblait que toute la classe l'avait suivi, et avait été témoin de sa faiblesse. Elle entendit cogner, et Sœur Saint-André qui appelait Sœur Sainte-Rose. Puis, Lucie sombra dans un noir qui la recouvrait comme une couverture.

Lucie reprit conscience, ses bras tenus fermement. Sœur Saint-André et Sœur Sainte-Rose essayaient de la soulever. Elles lui faisaient mal, mais quand elle voulut le dire, elle ne réussit qu'à gémir, comme un animal blessé. Elle essayait désespérément de se libérer. Elle voulait fuir, et ne plus jamais revenir à l'école Sainte-Marguerite. Mieux, Lucie aurait voulu mourir.

"Retournez à vos pupitres, s'il-vous-plait !" C'était la voix de Sœur Saint-André, comme un écho lointain. Lucie essaya de voir si la classe obéissait, et la lumière de la fenêtre du corridor remplit sa vision, comme un rideau de dentelle. Puis, la fenêtre disparut, et sa tête se remplit d'un bruit comme une sirène d'alarme.

"Laurent, aidez-nous," dit la voix de Sœur Saint-André tout près. La classe devait donc y être encore. Mais Lucie se sentit soulevée, ce qui ramena sa profonde nausée jusqu'à ce que Laurent la couche sur le divan du bureau de Sœur Sainte-Rose.

Sœur Sainte-Rose lui souriait. "Nous te retournons chez toi en taxi," dit-elle en tâtant le front de Lucie.

Dans son for intérieur, Lucie priait "Que je reste pour toujours à la maison, et je ne demanderai jamais quoi que ce soit !"

Lucie ne bougea pas de la chambre assombrie d'Edouard pendant trois jours. La douleur sourde et pesante s'était étendue partout, dans tout l'espace qui l'entourait. Les sons et la lumière ne l'atteignaient qu'à travers un voile, comme d'un autre monde. Le temps cessa d'être linéaire, et se manifestait en séances disjointes. Le premier soir, Maman avait laissé des toasts et du thé sur la chaise à côté du lit. L'odeur était délicieuse et donnait faim à Lucie. Comme elle se sentait trop faible pour prendre l'assiette, elle se reposa, fermant les yeux pendant une minute. Quand elle les rouvrit, l'assiette était partie et la nuit était tombée. Quand elle se réveilla la prochaine fois, Jeanne D'Arc se tenait au pied du lit, vêtue pour l'école.

" Il est quelle heure ?" demanda Lucie.

" Seize heures, environ." Jeanne D'Arc sourit en demandant, " Maman demande si tu as besoin de quelque chose."

Lucie essaya de se concentrer, pour répondre " Non" finalement.

" Vas-tu mieux ?"

" Oui" répondit Lucie, en espérant que Jeanne D'Arc partirait. Elle ne voulait surtout pas qu'elle raconte ce qui se passait à l'école.

" Il fait trop noir, ici !" s'exclama Jeanne D'Arc. " J'allume la chandelle !"

" Oui, d'accord" réagit faiblement Lucie

La chandelle allumée, Jeanne D'Arc avança la statue de sorte qu'elle regardait la flamme, puis elle sortit. Lucie fixa le visage illuminé de la statue, qui semblait vivante dans le mouvement de la flamme. La tête de la statue, avec son voile, jetait une ombre circulaire sur le mur.

Lucie voyait le rougeoiement de la chandelle à travers ses paupières closes. Elle se rendit compte qu'elle rêvait à des chandelles allumées, grandes et couleur crème. Elles se tenaient à chaque coin du lit, comme les chandelles autour du cercueil de Papa. Dans son rêve, il y avait des fleurs aussi, des lis, des roses, des grands bouquets et des rivières, et aussi des grands paniers aux anses élégantes, encore comme le cercueil. Elle était morte, comme Papa et Victor, mais elle n'était ni triste ni craintive, mais heureuse et en paix.

Le lendemain, Jeanne D'Arc lui demanda si elle voulait qu'elle aille lui emprunter des livres à la bibliothèque, mais Lucie ne supportait pas l'idée de lire, ou même de tenir un livre. Pendant ses heures éveillée, elle examinait le papier peint dans la chambre. Le dessin ressemblait à un casque à plume, comme si des chevaliers montaient la garde à l'extérieur et qu'on n'aurait vu que leurs têtes dépassées. Le casque ne ressemblait en rien au casque rond et ordinaire qu'elle avait vu attaché au paquetage de Victor. Jeanne D'Arc avait cru qu'il s'agissait d'une casserole, ce qui avait fait rire tout le monde, mais Victor expliqua qu'en effet on pouvait s'en servir pour cuire sur un feu. Il était curieux d'essayer, et Lucie se demanda s'il avait pu faire l'expérience, et quel repas en avait résulté.

Lucie avait vu des centaines de soldats, en défilé à Rockford, et bien sûr dans les actualités. Comme les chevaliers du papier peint, les soldats avaient marché de concert. Mais chaque soldat était de taille différente, et l'angle de leur casque était unique à chacun.

Lucie se sentit bientôt assez bien pour descendre, mais elle fut confinée au divan, bien recouverte. Le samedi après-midi, Edouard nettoya la cour avec un grand râteau, et Lucie le regarda ramasser les vieilles feuilles et le débris de l'hiver dans un grand tas. Après le souper, on faisait un grand feu.

" Tu devrais sortir" dit Edouard, "à moins que tu aies décidé de passer le reste de ta vie à l'intérieur."

Lucie resta à la fenêtre, en regardant Edouard aider Jeanne D'Arc frotter une allumette et allumer le feu. Quand la porte du devant s'ouvrait, l'odeur des feuilles brûlées envahissait l'intérieur. Le feu avait attiré les enfants du voisinage, et à la brunante leurs ombres et leurs visages rougis rappelèrent à Lucie les images qu'elle avait vu dans les livres de géographie de gens à l'œuvre autour d'un feu. Elle rêvait de visiter les endroits dans les livres, mais elle se sentait comme si Edouard avait raison et qu'elle ne pourrait plus jamais sortir.

Alice lui rendit visite tous les jours. Maman en profita pour lui faire essayer un costume conçu pour son récital de danse en juin.

" Ma mère a eu une autre de ses idées de génie," raconta Alice. " En principe, c'est une surprise, mais je te le raconte, car je crois que cela t'amusera. Je fais une danse à claquette en duo avec une autre fille, chacune habillée d'un veston et d'un haut-de-forme. Nos cheveux sont cachés sous les chapeaux."

" C'est en effet assez drôle," dit Lucie, avec un faible sourire.

" C'est la fin qui est drôle, surtout. Nous enlevons nos chapeaux et laissons tomber nos cheveux." Alice fit le geste de retirer un haut-de-forme invisible.

Lucie regarda les cheveux d'Alice, qui n'étaient pas beaucoup plus longs qu'au moment du Carnaval, et encore frisés. " Mais tes cheveux ne tomberont pas ?"

" Oui, car je les ferai redresser."

" On peut redresser les cheveux ?"

" Bien sûr !" Alice riait. " De nos jours, on fait ce qu'on veut de nos cheveux."

Après le départ d'Alice, Edouard commenta " Si Alice joue comme cela avec ses cheveux, ils finiront par tomber."

" Mais non" dit Lucie. Mais elle ne put s'empêcher d'imaginer le spectacle d'Alice retirant son haut-de-forme, pour révéler à un auditoire médusé un crâne chauve.

L'absence de Lucie lui avait semblé interminable, mais elle n'avait duré qu'une semaine. Après la récréation du matin, elle monta comme d'habitude à la bibliothèque des religieuses, où elle se sentait chez elle. Il ne restait que deux semaines avant les épreuves de la compétition, mais elle resta longtemps debout sur la chaise, en regardant l'extérieur. Pendant sa courte absence, les collines s'étaient couvertes de toutes les teintes de vert.

A midi, Lucie regarda pendant un moment le tableau de l'Angélus. Il ne semblait plus lui adresser de message de Gabriel, ce qui lui donna un sentiment de vide et de tristesse. Elle aurait voulu que Gabriel la sente différente des autres, et sans doute elle devait sembler bien différente après avoir vomi devant toute la classe.

Lucie se rendit à l'église Sainte-Marguerite après l'école. Elle resta dans son banc à écouter le cris et les bruits des travaux, puis elle retourna à sa classe. Sœur Saint-André était assise à son bureau, seule, et fixait les nuages dorés et le ciel bleu. C'était bien la première fois que Lucie voyait Sœur Saint-André inactive. Elle s'installa à son pupitre.

Sœur Saint-André se tourna vers Lucie. " Je suis très heureuse que vous soyez revenue en classe. Vous voulez poursuivre vos études, malgré le fait que Sœur Sainte-Rose me dise que vous n'êtes pas vraiment en état. Les examens régionaux auront lieu ici, à Sainte-Marguerite, alors ce serait bien que vous y participiez. Mais il faudra sans doute vous préparer à être déçue."

Malgré le ton paisible de Sœur Saint-André, Lucie sentit sa colère profonde revenir. " Pourquoi me préparer ? J'ai toujours dit que je ne croyais pas pouvoir gagner !"

" Vous avez dit que vous n'aviez aucune chance," répliqua Sœur Saint-André, " mais vous essayiez peut-être de vous protéger de l'échec en refusant de faire l'effort. C'est cela qui serait le seul vrai échec."

Lucie ouvrit la bouche, puis la ferma sans rien dire. La classe s'assombrissait tranquillement. Dans le silence, Sœur Saint-André parla. " J'ai commis une injustice en voulant vous convaincre de participer. Je croyais que cela vous aiderait à découvrir vos capacités et à les maîtriser."

" Je sais déjà ...."

" Je comprends comment vous pouvez vous sentir."

" Tout le monde me dit cela," interrompit Lucie. " Personne ne<sup>51</sup>sait comment je me sens," enchaîna-t-elle avec colère. " Et tout le monde s'en fiche, pour autant que je fasse ce qu'on veut."

Quand Lucie arrêta, Sœur Saint-André lui dit doucement, " Savez-vous pourquoi je suis ici, à l'école Sainte-Marguerite ?"

Lucie se fatiguait rapidement, et perdait la capacité à se concentrer, à écouter ou à parler. Elle voulait retourner dans la chambre d'Edouard et dormir. " Je sais que vous avez un doctorat, et que vous écrivez des livres. On a discuté pourquoi quelqu'un comme vous viendrait enseigner dans un lieu perdu comme ici."

" Je suis ici parce que des personnes sages pensent que le travail que nous faisons le moins volontairement est le travail le plus méritoire."

Sur ce, Sœur Saint-André retira des travaux de son bureau, sur lesquels Lucie reconnut son écriture, et les commentaires de Sœur Saint-André.

A partir de ce jour, Sœur Saint-André vérifia toujours si Lucie se sentait assez forte pour poursuivre les travaux. Lucie persista, et voulut même travailler plus tard. Elle attendit Sœur Saint-André le soir, pour l'accompagner jusqu'au couvent.

Pendant son absence, Sœur Saint-André et Sœur Saint-Augustin lui avait trouvé un autre poème à réciter, un poème qui parlait de Saint François qui prêchait aux oiseaux. Ce poème était plus court, et surtout plus inspirant.

Se disant qu'elle n'avait aucune chance de gagner, et d'avoir son rendez-vous avec Gabriel, Lucie cessa d'angoisser en pensant aux juges, et elle se concentra sur les rencontres avec Sœur Saint-André. Elle se mit à rêver qu'il n'y aurait pas d'examens, et qu'elle pourrait discuter avec Sœur Saint-André jusqu'à la fin de l'année scolaire, quand elle pourrait quitter pour toujours l'école Sainte-Marguerite.

Le vendredi matin du premier examen de la compétition, Lucie se leva tard et faillit être en retard au sous-sol de l'église où se déroulait l'examen. La première épreuve serait la rédaction. Les autres candidats étaient déjà sur place, assis à une longue table entourant un jeune prêtre. Lucie n'en connaissait aucun, mais ils conversaient entre eux comme de vieilles connaissances.

Un seul candidat leva la tête à l'entrée de Lucie, un garçon court et grassouillet avec les cheveux léchés. La seule place libre était à côté de lui. Aussitôt Lucie assise, il lui dit, " J'espère que vous n'êtes pas superstitieuse." Voyant que Lucie ne le comprenait pas, il indiqua le carton marquant sa place. " Vous êtes le numéro 13."

Les mains du garçon avaient des fossettes, comme de mains de bébé. Il semblait beaucoup trop jeune pour être en huitième année. Lucie allait lui demander son âge, pour au moins faire de la conversation, mais le garçon lui adressa encore la parole. " Je m'appelle Scott Lalande. Une famille pauvre, avec déjà plusieurs enfants, m'a adopté. J'espère les honorer en gagnant une bourse."

Lucie resta étonnée.

Après un moment de silence, Scott continua: " Votre école n'envoie qu'une seule candidate. Les autres sont par deux, un garçon et une fille."

Il parlait par saccades, et quand il reprit son souffle, Lucie reconnut le faible sifflement de l'asthme. Papa avait fait le même bruit, comme s'il avait été obligé de forcer l'air à entrer et à sortir de ses poumons. Lucie avait vécu cette expérience après sa chute sur la patinoire d'Alice.

Les conversations cessèrent abruptement. Le prêtre faisait le tour de la table pour distribuer des blocs de papier format lettre et deux crayons à mine tout neufs et bien effilés à chacun des candidats. " Vous avez deux heures," déclara-t-il, " Commencez quand je lèverai la main."

Au signal, Lucie retourna la feuille d'instructions pour lire, " Rédigez un texte sur le sujet suivant : Que feriez-vous de l'argent si on vous donnait cent dollars ?"

Scott se mit immédiatement à écrire, comme la plupart des candidats que Lucie pouvait voir. En regardant les crayons bouger, Lucie se rappela le conseil de Sœur Saint-André : " N'écrivez pas la première chose qui vous passe par l'esprit."

Mais au bout de quelques minutes, l'esprit de Lucie n'avait rien à lui proposer. Que ferait-elle, en effet, de tant d'argent. Cent dollars achèteraient plus de bonbons et de friandises qu'elle ne pourrait en rêver, mais comment écrire pendant deux heures sur tous ces bonbons ? Pour commencer, les juges la condamneraient pour sa gourmandise. Même si elle décrivait combien il était difficile de toujours devoir partager ses chocolats et ses bonbons avec Jeanne D'Arc et Edouard, les juges ne la suivraient pas. Les magasins étaient pleins de chocolats de Pâques, depuis des semaines, et avec cent dollars elle pourrait en acheter des tas pour tout le monde. Pour Jeanne D'Arc elle achèterait un joli panier de Pâques, avec des chocolats et des œufs élégamment placés sur un fond de paille verte. Pour elle-même, elle réaliserait un rêve, un œuf de chocolat géant décoré de fleurs en sucre, qu'elle pourrait garder pour elle tout seul.

Il semblait à Lucie qu'elle goûtait le chocolat, mais sa feuille était toujours vierge. Par sa vision périphérique, elle vit les feuilles qui se tournaient, indiquant que certains avaient commencé une deuxième feuille. Elle ne sentait pas passer le temps, cinq minutes ou une demi-heure ? Elle voulut consulter l'horloge, mais il n'y en avait pas, et son regard croisa celui, inquiet, du jeune prêtre.

Lucie saisit un crayon et posa la pointe sur le coin gauche supérieur de la feuille. Avec cent dollars, elle achèterait des cadeaux pour ceux qu'elle aimait, pour Maman, pour les jumeaux, pour Alice, et pour Claire. Elle pourrait acheter quelque chose pour Sœur Saint-André, mais que pouvait-on acheter à une religieuse ? Si elle achetait pour tous ces gens, elle pourrait acheter quelque chose pour Gabriel, aussi, par exemple un livre.

Un livre offrait plus de place à l'imagination que des bonbons. Il est vrai que le livre ne serait pas un sujet original ou même très emballant, mais elle participait à la compétition pour le plaisir et l'honneur, pas parce qu'elle essayait à tout prix de gagner. Acheter des cadeaux pour leur famille, leurs amis, ou encore leurs professeurs serait sans doute un thème souvent repris, et l'abnégation derrière ce choix serait approuvé par les juges. De plus, si elle avait vraiment une telle somme à

dépenser, elle ferait sans doute exactement cela, quoique elle s'achèterait aussi quelque chose. Lucie pensa qu'il faudrait qu'elle le dise dans son texte.

Lucie dressa donc une liste d'amis pour qui elle achèterait des cadeaux, dont Claire et Alice. Pour Claire, elle nota *dentiste*, pour faire réparer ses dents le plus vite possible. Mais elle hésita, car la consigne disait bien *acheter*, et il était plus prudent de respecter une définition stricte, comme lui conseillait d'ailleurs Sœur Saint-André. De toute façon, Claire aimerait-elle lire que ses dents avaient besoin de grands soins ?

Lucie cessa net d'écrire.

" Avez-vous besoin de quelque chose ?" chuchota la voix du surveillant. Il s'était placé derrière sa chaise, sans faire de bruit.

" Je réfléchis," répondit Lucie, et elle se mit à écrire.

Essayer d'écrire sur une variété de cadeaux serait trop compliqué se dit-elle, en se concentrant. Elle achèterait des livres. Mais valait-il mieux acheter beaucoup de livres à bon marché ou quelques ouvrages de grande qualité, avec de belles reliures ? Lucie griffonna encore quelques notes, puis se mit encore à réfléchir. La bibliothèque publique de Rockford possédait plus de livres qu'il était possible de lire dans toute une vie, alors pourquoi en acheter ? Mais, par contre, la bibliothèque publique possédait peu de livres en français. Voilà, elle achèterait des livres en français, et, après les avoir lus, elle en ferait don à la bibliothèque.

Serait-ce mieux d'acheter un grand livre de référence, genre encyclopédie, pour consultation seulement ? Il y avait de tels livres à la bibliothèque, que Lucie avait souvent consultés. Elle se souvenait d'un livre qui reproduisait des illuminations de livres médiévaux, avec des dessins de fleurs, ou d'animaux, ou de scènes de la Bible. Les premières lettres des pages étaient finement décorées, et elle se souvenait du plaisir qu'elle avait eu à décoder un dragon qui s'était révélé être un G.

Lucie se fit d'autres notes, avec des bouts de phrases, comme Sœur Saint-André avait toujours montré. Lucie s'était entraînée à faire des notes enchaînées de façon à pouvoir écrire des textes sur des sujets difficiles en quelques minutes.

Avant la huitième année, Lucie avait écrit comme tout le monde, en enchaînant les mots et les phrases à la queue leu leu. Les mots lui venaient facilement, et elle finissait toujours son texte la première. Elle ne s'était pas vraiment forcée à comprendre la méthode de Sœur Saint-André avant la fête du Mardi Gras, et l'invitation de Gabriel, mais maintenant, même si elle ne savait pas si cela suffirait, elle s'appliquait de son mieux et elle remettrait un texte en même temps que les autres.

Suivant la méthode, Lucie avait regroupé ses notes par sujets, et elle voyait bien qu'elle avait beaucoup de matériel sur la page d'illuminations dont elle se souvenait. Voilà, ce serait son sujet, et elle raconterait comment elle achèterait le livre qui contenait la page merveilleuse.

Cette page n'était pas la plus brillante, ou celle avec le plus de couleurs, et elle n'était même pas une des plus vieilles des pages reproduites. Mais Lucie s'en souvenait avec beaucoup de clarté, et elle pouvait la décrire avec soin, car les images étaient simples et elle pourrait leur faire honneur dans le temps qui restait. Le texte de la page était entourée de petites images de moines en robes brunes. Leurs visages étaient tournés vers l'intérieur, comme s'ils lisaient ce qui était écrit. Leurs mains étaient jointes, mais seulement du bout des doigts, et la tête de chaque moine était nimbée.

Lucie se souvint qu'alors qu'elle étudiait le livre depuis plusieurs heures, le bibliothécaire était venu lui parler. Elle avait eu un réflexe de peur, car elle pensa qu'il venait la réprimander pour avoir gardé le livre si longtemps. Mais au contraire, le bibliothécaire lui avait prêté une loupe pour lui faciliter sa lecture. Grâce à la loupe, Lucie avait pu voir que les nimbes étaient finement tracés. De plus, chaque moine était différent, jusqu'à ses pieds. Certains cachaient leurs sandales sous leurs bureaux, et certains moines à genoux repliaient leurs orteils comme s'ils étaient fatigués et voulaient s'asseoir sur leurs talons.

Comme Lucie se mettait à rédiger, le surveillant avertit qu'une heure était écoulée. " Vous devriez avoir fini votre brouillon," dit-il. Lucie n'avait plus le temps de faire un brouillon. Il lui faudrait écrire vite et bien.

Lucie écrivit sans discontinuer, et quand le surveillant annonça qu'il ne restait que vingt minutes, elle avait presque fini. Mais il lui manquait une fin accrocheuse pour terminer sur un point d'orgue. Elle remarqua que plusieurs avaient fini de faire leur copie finale et faisaient de petites corrections. Lucie relit son texte.

Elle était assez satisfaite, mais elle ne trouvait toujours pas de fin frappante. Ses doigts lui faisaient mal et son crayon était tout

mouillé de sueur. Elle aurait eu besoin de pouvoir se lever et marcher un peu, ce qui l'aidait toujours dans la bibliothèque des religieuses, quand elle était fatiguée, ou bloquée. Mais personne de bougeait de sa chaise..

Lucie revit son texte. Il lui semblait qu'il arrêta sec comme si la dernière page était perdue. Elle ajouta que la vraie page était encore plus belle que la reproduction, entre autre parce qu'elle était dessinée vraiment avec de l'or. Elle rajouta aussi que de tels livres, tel qu'il était dit dans l'introduction du livre à la bibliothèque, étaient rares et fragiles, qu'ils avaient besoin de soins particuliers, et que seuls de vrais savants avaient la permission des étudier.

La table se vidait. Il ne restait que Lucie et deux autres filles. On entendait les autres candidats à l'extérieur de la porte qui menait au sous-sol de l'église, qui riaient et parlaient fort. Un éclat de rire fit perdre à Lucie la vue de ses mots. On ne pourrait jamais acheter un tel livre pour cent dollars ! Il était sans prix, et elle était ridicule d'avoir pensé à écrire un tel rêve. Les juges riraient d'elle.

Les deux autres filles rendaient leurs copies. Lucie se dit qu'elle pourrait peut-être se sauver avec son texte. Mais le prêtre la regardait.

Lucie effaça rapidement les dernières lignes. Son crayon vola sur les feuilles, comme de sa propre volonté. Sachant que le livre était trop précieux, elle achèterait seulement la page qu'elle avait décrite, et elle la ferait mettre sous verre pour la protéger. Si cent dollars ne suffisaient pas à acheter la page, elle se contenterait d'acheter un exemplaire du livre de la bibliothèque, avec sa propre loupe.

Elle n'avait pas tout-à-fait fini quand le prêtre l'interpella: " Lucie Delaroche." Il parlait d'une voix normale, maintenant qu'ils étaient les seuls dans le sous-sol de l'église. " Il est midi et dix. Veuillez rendre votre copie." Très consciente de son regard, Lucie rassembla en hâte ses feuillets, inscrivit son numéro, 13, sur chacun, et plaça le tout dans ses mains.

Les autres candidats étaient partis quand Lucie partit pour chez elle. En passant du sous-sol sombre au soleil miroitant dans les jeunes feuilles qui s'agitaient au branches, ses yeux cessèrent un moment de voir. Si Lucie avait écrit comme elle le faisait il y a longtemps, elle aurait pu faire partie du groupe heureux et insouciant à la porte de l'église, au lieu de finir la dernière. Les juges s'amuseraient à ses dépens, en notant que le chiffre 13 était en effet malchanceux. Quand on annoncerait les résultats, tout le monde saurait que la candidate de Sainte-Marguerite avait le pire texte, malgré qu'elle ait dépassé le temps de dix minutes.

Lucie portait le numéro 13 pour toutes ses épreuves, et elle récita la dernière à la fin de l'après-midi. Certains candidats causaient en attendant leur tour, mais Lucie pensait à son épreuve du matin.

Quand son tour arriva, Lucie remarqua à sa surprise que Sœur Saint-Augustin faisait partie des juges. " Voici Lucie Delaroche, une élève de l'école Sainte-Marguerite," dit Sœur Saint-Augustin, avec de la fierté dans la voix. Lucie se sentit coupable.

A sa grande surprise, Lucie réussit sa récitation comme jamais. La certitude qu'elle ne pouvait gagner lui enleva son stress, et sa voix fut naturelle et ses gestes simples. " N'oubliez pas de regarder les juges," lui rappelait sans cesse Sœur Saint-Augustin. Contrairement à ses attentes, Lucie découvrit qu'il était plus facile de regarder des étrangers que Sœur Saint-Augustin, assise seule et sévère sur son banc de piano.

Quand Lucie termina, il était 16h30. Même si elle était épuisée, elle décida d'aller voir Sœur Saint-André pour lui parler de sa rédaction. Quand Lucie entra dans la classe, elle leva la tête avec un vif intérêt. Lucie resta près de son pupitre, et regarda la cour d'école vide, les classes étant terminées pour le congé de Pâques.

" C'est étonnant que ces plantes ont survécu à l'hiver," dit Lucie en caressant les feuilles nouvelles des géraniums. Elle hésitait maintenant à raconter à Sœur Saint-André le résultat décevant de la rédaction. " La récitation s'est bien passé," dit-elle. Elle cassa une feuille accidentellement. Sœur Saint-André ne dit rien. " La rédaction s'est mal passée," dit Lucie nerveusement. " J'ai eu de la difficulté à me mettre en route, et j'ai eu de la difficulté à finir. Je n'ai pas fait un bon choix de sujet."

Lucie tourna le dos à la fenêtre. Malgré le soleil qui envahissait la classe, celle-ci lui semblait sombre et étouffante, comme cet après-midi où elle avait lutté avec tant d'énergie contre la proposition de participer. Sœur Saint-André attendait, très calmement, qu'elle explique sa déclaration.

" Quel était le sujet de la rédaction ?" demanda Sœur Saint-André. Lucie lui raconta. " Je vois," dit-elle seulement.

" Je sais que c'est un sujet facile," poursuivit Lucie, " mais il m'a semblé tellement difficile." Elle retardait le moment où Sœur Saint-André lui demanderait ce qu'elle avait écrit. " Pourtant, aucun autre candidat ne semblait le trouver difficile. Je me suis mal préparée." Lucie pensa aux heures perdues dans la bibliothèque des religieuses, à Gabriel, et elle se sentit piégée.

" Je crois au contraire que vous étiez sur-préparée pour un sujet aussi simple." Sœur Saint-André essuya ses lunettes, et ensuite ses yeux. Elle avait l'air triste et épuisée.

Sans doute, pensa soudainement Lucie, Sœur Saint-André avait toujours connu le succès et le respect pour son travail. Mais, puisque elle avait préparé Lucie, on la critiquerait pour l'échec de son élève. Rirait-on d'elle ? Jamais Laurent Constantin n'avait échoué aussi lamentablement que Lucie, mais jamais il avait prétendu être ce qu'il n'était pas.

Après l'examen de littérature, Lucie rentra pour trouver la maison silencieuse, les corvées faites, même les siennes, et les plus jeunes au lit, c'est-à-dire Jeanne D'Arc et les jumeaux. A la poignée de la porte de salle à dîner était suspendu sur son cintre le costume de Sainte Bernadette. Il était composé d'une robe de novice offerte par le couvent, que Maman avait ajustée pour Jeanne D'Arc, d'un tablier blanc, d'un foulard coupé dans un vieux drap et d'une paire de bas noirs que Thérèse avait rapportés du couvent.

Maman travaillait dans le salon. Elle terminait les bords de la robe en velours qu'elle avait fait pour que Lucie la porte à la cérémonie de la remise des prix. Le tissu bourgogne avait été donné par une cliente et il était marqué d'une longue cicatrice pâle. Maman avait découpé le tissu en panneaux, larges en haut et étroits en bas, et elle avait cousu une grande jupe qui tombait comme des pétales de fleur. Les manches étaient longues et étroites, si étroites qu'au premier essayage Lucie n'avait pas réussi à les enfiler. Maman avait coupé les poignets, puis elle avait passé des heures à fabriquer des gros boutons et des lacets en velours pour compléter les manches.

Pour que la robe ne soit pas trop foncée pour le printemps, Maman avait crocheté un collet et des poignets en dentelle.

" Mais cela fait un peu Noël, non ?" avait observé Thérèse. Le lendemain, elle revint du travail enthousiasmée par le conseil que lui avait donné une cliente : on pouvait teindre de la dentelle avec du thé très fort. L'opération avait donné au collet et aux poignets l'apparence de dentelle antique, et la robe avait un genre classique et élégant.

Lucie n'avait pas voulu leur dire qu'elle s'attendait à se présenter dans sa belle robe, la plus belle jusqu'ici, pour écouter d'autres recevoir des prix. Avec un peu de chance, au moins il n'y aurait personne de sa classe, ou au moins ni Gabriel ni Madeleine.

Le lendemain, Lucie prit un long bain et se lava les cheveux. Pendant qu'elle faisait ses cheveux assise sur la galerie, Thérèse arriva avec un vrai fer à friser. " On m'a autorisé à le sortir pour te faire une beauté," dit Thérèse. Elle passa sa main dans les cheveux humides. " Entrons, avant qu'ils ne soient secs." Elle brossa soigneusement les cheveux, puis coiffa soigneusement Lucie. " Tout le monde chez le coiffeur te dit, merde," dit-elle. Lucie garda la tête baissée. Quand Thérèse lui présenta le miroir, Lucie ne se reconnut pas. Elle était presque jolie.

Edouard vint en spectateur. " Je n'aurai pas honte d'admettre que tu es ma sœur," taquina-t-il. Probablement, pensa Lucie. Jeanne D'Arc et les jumeaux aussi étaient très alertes et enthousiastes. Seule Lucie était triste, comme un personnage de roman qui sait qu'un désastre se prépare.

Le soir, le sous-sol de l'église était éclairé, et on avait installé des rangs de chaises. Lucie s'installa avec les autres candidats dans la première rangée, marquée RESERVEE par un long papier bleu.

La veille, les filles étaient très ordinaires, certaines encore plus mal fagotées que Lucie. Mais ce soir, elles étaient transformées. A côté de Lucie, une fille portait une robe d'un mauve pastel et avait un petit bouquet de lilas dans les cheveux. Les cheveux bruns de la fille en avait tout un éclat, et Lucie se mit à regretter d'avoir refusé le peigne en corail que lui avait proposé Thérèse.

Même les garçons avaient l'air plus sérieux avec leurs vestons et leur cravates. Scott semblait plus vieux, et moins grassouillet.

Le sous-sol de l'église se remplit rapidement. Quand l'inspecteur, monsieur Godin, monta sur la scène, il y avait des gens dans les allées et debout en arrière.

" Notre programme commencera par la présentation de la pièce *La vie de Sainte Bernadette*, par des étudiants de l'école Sainte-Marguerite. Ensuite, nous présenterons les résultats de la compétition annuelle pour la bourse d'étude, et nous distribuerons les prix."

L'entrée de Jeanne D'Arc en Bernadette se fit à droite, et Lucie ne voyait pas bien. Elle entendit la voix, mais ne la reconnut qu'au moment de sa présence au centre de la scène. Jeanne D'Arc était costumée et maquillée, et elle était difficile à reconnaître. La robe grise et le tablier la faisait sembler plus grande. On lui avait mis du rouge à lèvres et du fard à joues. Le foulard était attaché sous ses cheveux, comme les paysannes dans le tableau *Les Glaneuses*.

Au bout de la scène, Lucie voyait la grotte qu'on avait montée avec de la toile peinte comme des rochers. Pour donner un air de réalité, on avait ajouté de vraies branches d'arbre, mais les feuilles mourantes ne faisaient pas un bon effet. Une ombre passa des coulisses à la grotte, dans la lumière. Madeleine jouait la Vierge, dans un longue robe blanche et un voile bleu. Un projecteur derrière elle rendait l'effet d'une vision céleste, et Lucie fut aveuglée au point que Madeleine semblait flotter dans un nuage de lumière.

Le deuxième acte commença avec des bruits de lutte et des cris. Lucie se rendit compte que c'était ces bruits qu'elle avait entendu lorsque elle se rendait à l'église après l'école. Dans cette scène, le père de Bernadette la grondait pour avoir menti sur ses visions de la Vierge. Quand les personnages entrèrent au milieu de la scène, Lucie découvrit que Gabriel jouait le rôle du père. Il traînait Jeanne D'Arc sur le plancher, et une main se préparait à la gifler.

Lucie était au bord de sa chaise, et elle essayait de mieux voir. Elle était captivée par la pièce. Raymond entra ensuite en scène, vêtu d'un vrai uniforme de policier. Lucie pensa tout-à-coup que tous ces gens avaient montré un grand effort sans qu'elle s'en rende le moindre compte, comme si elle avait été en voyage tout ce temps. Le policier venait arrêter Bernadette, mais dans cette scène, son père acceptait son histoire et voulait maintenant la protéger. Quand Gabriel serra Jeanne D'Arc dans ses bras pour empêcher Raymond de la prendre, Lucie dut baisser son regard.

Les rideaux se fermèrent à la fin de la pièce, puis se rouvrirent. Jeanne D'Arc était morte, mais elle se releva et se plaça entre Gabriel et Madeleine pour saluer et sourire. Gabriel tenait à la main le lys qu'il avait mis sur la poitrine de Jeanne D'Arc dans la dernière scène. Jeanne D'Arc dans son costume de religieuse, avait paru vraiment morte pendant que Gabriel mettait la fleur sur ses mains jointes.

Les applaudissements rappelèrent à Lucie que l'heure des résultats était arrivée. Elle était fière de Jeanne D'Arc mais elle lui en voulait de ne pas avoir raconté que Gabriel jouait dans la pièce. Jeanne D'Arc qui racontait tout dans les moindres détails n'avait pas donné à Lucie le renseignement qu'elle aurait voulu. Lucie était restée assise toutes ces heures dans l'église, sans savoir que les bruits qu'elle entendait était celui des répétitions, et sans savoir qu'elle aurait pu si facilement aller voir Gabriel et lui parler.

On ouvrit le rideau pour montrer des chaises disposées en demi-cercle. Lucie alla rejoindre les autres candidats et s'assit sur une des chaises. Sur le côté, une table supportait des livres emballés dans de beaux rubans blancs. Les spectateurs n'étaient qu'un flou sombre de visages au-delà des projecteurs. Pendant que monsieur Godin faisait un discours, Lucie remarqua les comédiens de la pièce qui se faufilaient un à un dans la rangée libérée par les candidats. Gabriel prit la chaise au centre, et Raymond et Madeleine s'installèrent de chaque côté. Jeanne D'Arc arriva quand toutes les places étaient prises. Gabriel fit signe à Jeanne D'Arc et montra le plancher devant lui. Jeanne D'Arc se précipita pour s'asseoir contre ses jambes, et il lui mit ses mains sur les épaules. On aurait cru vraiment un père et sa fille.

Monsieur Godin présenta les candidats, et la fille en mauve donna un coup de coude à Lucie pour lui faire signe de se lever. Elle voulut se rasseoir, mais monsieur Godin expliquait que la candidate de Sainte-Marguerite était la sœur de Sainte Bernadette. Quand Lucie reprit sa place, l'auditoire riait et applaudissait, et quelqu'un siffla longuement. Lucie ne pouvait voir si c'était Edouard, et elle était trop gênée d'avoir été distinguée pour essayer de chercher au-delà de la lumière aveuglante des projecteurs.

Lucie remarqua néanmoins la rangée silencieuse de figures voilées complètement à l'arrière. En pensant que Sœur Saint-André devait être là, elle se mit à souhaiter que l'annonce des résultats soit bientôt finie.

Mais il semblait que monsieur Godin voulait prolonger le suspense. Le regard de Lucie fut attiré par un mouvement dans la première rangée. Gabriel et Raymond se penchait devant Madeleine, et Raymond chuchotait intensément.

Lucie se força à suivre ce que disait monsieur Godin. " Il y a trois prix, premier, deuxième, et troisième, dans chacune des quatre catégories. On désignera deux gagnants, un garçon et une fille, pour participer à la compétition finale, à Ottawa dans deux semaines. Le gagnant de cette finale obtiendra une bourse d'études de quatre ans."

Son épreuve de la rédaction lui semblait loin, mais elle avait eu lieu hier seulement, et dans la même salle. On donnait les troisièmes prix. Les résultats seraient bientôt tous donnés, et on aurait oublié qu'elle était là, dans sa robe de velours, sans même obtenir un troisième prix. Gabriel était là, mais il ne s'en occupait pas. Lui, Raymond, et Madeleine chuchotaient furieusement, à quelques pieds d'elle, et Lucie ne pouvait voir que le dessus de sa tête.

On appela Lucie. Elle venait de remporter le deuxième prix en récitation, pourtant son pire sujet. Elle était tellement étonnée

d'avoir gagné un prix qu'elle tomba presque sans connaissance quand elle revint à sa chaise avec son prix. A peine un moment, et elle entendit monsieur Godin annoncer qu'elle avait le premier prix en grammaire, pour lequel elle avait eu une note parfaite. Elle avait oublié combien les questions lui avaient semblé faciles comparées à celles de Sœur Saint-André. Avant de pouvoir se rasseoir, Lucie entendit de nouveau son nom, car elle venait de gagner le premier prix en littérature. Cet examen lui avait semblé tellement facile qu'elle était certaine d'avoir mal compris des questions.

L'auditoire applaudit longuement, puis il y eut un silence. Une fois Lucie assise, monsieur Godin annonça qu'elle avait remporté le premier prix en rédaction. Il se mit à rire quand ses paroles furent noyées par une explosion de joie et des applaudissements. Lucie essayait d'équilibrer ses livres sur ses genoux, et la fille en mauve fut encore une fois obligée de lui donner un coup de coude. L'auditoire recommença à rire, et à applaudir. On était debout, et Edouard levait ses mains jointes au-dessus de sa tête, comme un boxeur victorieux.

Lucie se leva. Un ruban blanc céda, et des livres chutèrent. Il y eut comme un éclair de lumière dans les lunettes de Jeanne D'Arc qui se précipita au bord de la scène pour récupérer les livres. Lucie se mit à genoux pour donner tous ses livres à Jeanne D'Arc. Elle remarqua alors que celle-ci venait de s'asseoir dans la chaise vide entre Raymond et Madeleine.

" Les juges ont tenu à souligner l'originalité et la maturité de l'expression de la rédaction gagnante," racontait monsieur Godin. Lucie accepta son prix et reprit sa place. Elle ne voyait pas Gabriel. Elle chercha dans la rangée de religieuses, mais elle ne pouvait dire si Sœur Saint-André était parmi elles. Alors que monsieur Godin annonçait que Lucie était la gagnante de la compétition régionale, elle ne pouvait que penser au fait que Gabriel avait jérémy avec Madeleine et Raymond pendant la présentation, et qu'il n'était même pas resté pour connaître le gagnant.

Scott était deuxième, donc le gagnant parmi les garçons. Il participerait donc lui aussi à la compétition finale. Lucie se plaça à ses côtés pour une photo avec les grands prix, deux cadres de métal. A la fin, tous s'approchèrent pour les féliciter.

Sœur Saint-Augustin sortit son mouchoir et s'essuya discrètement les yeux après avoir brièvement serré Lucie dans ses bras. Sœur Saint-André resta longtemps à tenir la main de Lucie, sans rien dire.

" Est-ce que je dois... ?" commença Lucie, inquiète malgré tout qu'elle devrait passer son congé de Pâques à se préparer.

" Mais non !" dit en riant Sœur Saint-André. " Le mieux est de bien vous reposer en préparation de l'épreuve finale."

Claire apparut seulement quand presque toute la foule fut partie. A sa vue, Lucie se sentit envahie par la réalité de sa victoire comme pour la première fois. Elle était si heureuse qu'elle se jeta sur Claire pour la serrer dans ses bras. " Je suis contente que tu sois venue."

" Je t'ai dit que tu gagnerais," dit Claire. " Maintenant tu pourras profiter de cette sortie avec Gabriel !" Claire parlait comme si elle mâchait ses mots. Voyant que Lucie le remarquait, elle sourit brièvement, montrant un trou noir au lieu de ses dents.

Claire rit doucement. " Ne t'en fais pas, je vois ton regard ! Mais c'est un mal pour un bien. Le dentiste ne pouvait pas me sauver les dents, alors il me fera toute une dentition neuve. Qu'a dit Gabriel après ton triomphe ?"

" Il ne le sait probablement même pas," bredouilla Lucie. " De toute façon, le Mardi Gras est loin, et avec tout ce qui est arrivé, il a sûrement oublié sa promesse."

" Il te parlera," dit Claire, rassurante. " Il ne voulait sans doute pas te parler devant tous ces gens."

A l'extérieur, Lucie retrouva sa famille. Les gens parlaient et riaient en petits groupes, mais malgré la noirceur Lucie voyait bien que Gabriel n'était pas parmi eux.

Le lendemain matin, Lucie se dit que Claire avait sans doute raison, et qu'elle aurait sans doute des nouvelles de Gabriel, et très bientôt. Elle le verrait tous les jours à l'église, pendant la Semaine Sainte. Il pourrait lui parler là, ou encore lui téléphoner. Il pourrait téléphoner aujourd'hui même. Si il appelait aujourd'hui, pour l'inviter au cinéma samedi, quand le Carême serait fini, elle aurait toute la semaine pour se réjouir.

Pendant que Lucie déjeunait, Jeanne D'Arc entra avec toute sa collection de chocolats de Pâques, sur laquelle elle avait placé l'argent que Thérèse lui donnait pour garder les jumeaux. Elle avait des œufs, des lapins, et des poussins, en chocolat au lait mou, et elle les avait tellement manipulés qu'ils avaient perdu leurs yeux ou leurs plumes, et même des morceaux.

" Si je lèche mes doigts au lieu de les laver, peut-on dire que j'ai mangé des bonbons pendant le Carême ?" demanda Jeanne D'Arc. Lucie aussi était très tentée par le chocolat, et le parfum du chocolat en question la rendait encore plus nerveuse chaque fois que le téléphone sonnait. Il sonnait depuis très tôt, car beaucoup de gens, dont des inconnus, appelaient pour la féliciter.

" Il est plus prudent de te laver les mains," répondit Lucie à Jeanne D'Arc. " Patience, il ne reste que quelques jours au Carême."

" Six jours exactement," renchérit Jeanne D'Arc " encore six jours."

Six jours, pensa Lucie, dans six jours je pourrais être assise aux côtés de Gabriel dans la pénombre de la grande salle de L'Arche, à sentir le maïs soufflé.

Lucie resta assise à la table, à regarder Jeanne D'Arc.

" Es-tu surprise de ta victoire ?" demanda Jeanne D'Arc.

" J'ai encore peine à y croire," répondit Lucie. " La pièce m'a fait toute une surprise, aussi." Elle espérait que Jeanne D'Arc se mettrait à parler de Gabriel.

" Il fallait que ce soit une surprise. Sœur Saint-Augustin nous a bien averti de ne pas parler. Elle a dit que cela rajouterait quelque chose à la soirée des résultats. Elle avait raison, non ?"

Mais, est-ce que Gabriel a parlé de moi ? voulait demander Lucie. Savait-il que tu étais ma sœur ? A-t-il parlé d'une bague dans une boîte de velours bleu ?

Jeanne D'Arc arrangeait artistement ces chocolats dans un panier de Pâques qui avait jadis appartenu à Lucie. Puis, elle partit. Lucie resta seule dans la cuisine silencieuse. Il n'y avait rien qu'il fallait faire, et elle n'avait pas envie de faire quoique ce soit. Pourtant, elle se sentait prête à exploser.

A la solitude, l'espoir, et l'humiliation qui l'avaient assailli pendant des semaines, avait succédé la surprise et la joie de sa victoire. Lucie ne tenait plus en place. Elle se dit qu'elle pourrait faire une grande promenade comme elle le faisait les dimanches, avant sa maladie. Si Gabriel appelait, il verrait qu'elle n'était pas chez elle à se morfondre. Elle aurait de ses nouvelles à un moment inattendu, de toute façon.

Au pied de l'escalier de la galerie, Lucie prit à droite. Les pierres brillaient au soleil, et leur chaleur lui donnait le goût de courir et sauter, mais il fallait placer avec précaution les pieds entre elles dans le sentier étroit. Elle fit de nombreuses pauses, et regardait le ciel, qui ne lui avait jamais paru si bleu, ou si profond, et les nuages étaient blancs comme jamais.

Après la messe, des personnes qu'elle ne connaissait pas lui avait adressé la parole sur le perron. Les parents de Gabriel lui demanderait des renseignements sur la fille qui avait emporté la concours. Il leur en parlait peut-être en ce moment même.

Lucie se dit qu'elle irait jusqu'au lac puisque la journée était si belle. De plus, une longue absence augmentait les chances que Gabriel lui ait laissé un message à son retour.

Chaque fissure des pierres était pleine de mousse brune et verte, comme des forêts miniatures. Quand elle montait sur un rocher, le vent levait ses cheveux, qui étaient encore tous doux suite au bon brossage de Thérèse la veille. Lucie se dit qu'elle se brosserait les cheveux tous les jours, comme le recommandait les revues de mode d'Alice, qu'elle ne se contenterait pas d'un coup de peigne. Cet été, ses cheveux seraient assez longs pour être tressés, ou remontés, contre la chaleur humide. Elle n'aurait plus jamais à porter le vieux costume de Thérèse, car à l'école secondaire de Rockford, les filles portaient des jupes à plis, de belles couleurs, et des bas blancs très courts. Les bas blancs courts étaient interdits à l'école Sainte-Marguerite, même quand il faisait très chaud.

Lucie se voyait déjà en train de revenir de l'école avec Gabriel, par des beaux après-midi de Septembre. A chaque fin-de-semaine, ils feraient des promenades dans les bois, sous les feuilles rouges et dorées de l'automne, puis sous les branches nues et frigorifiées.

Lucie arriva au bord de la falaise. Sous ses pieds, en bas, le lac était un vert riche et profond, et les vagues se soulevaient lentement pour révéler des lueurs pâles là où le soleil se reflétait. Sur la face de la falaise, des rayons lumineux se reflétaient

sur l'eau, et nouaient des dessins lumineux.

Lucie se souvint qu'elle s'était tenue à cet endroit il y avait quelques semaines, en s'imaginant tomber à l'eau et mourir gelée. Et, maintenant, à ce même moment, le téléphone sonnerait, et quelqu'un dirait à Gabriel, " Je regrette, elle n'est pas là . Je peux prendre un message."

En pensant à la voix de Gabriel dans le téléphone de la maison, Lucie eut envie de se mettre à courir jusqu'à la maison. Mais, plutôt, elle s'assit sur une grosse pierre, en serrant ses bras autour d'elle, se sentant comme un fruit ailé d'érable, prête à se laisser porter par le vent, au-dessus du lac au-dessus de la plaine chauve, libre et heureuse.

Dans deux semaines, elle partirait pour Ottawa pour la compétition finale. Ce voyage serait le premier d'une longue série de voyages qu'elle ferait au long de sa vie. Sa vie à l'école ne serait plus la même. Comme après la fête du Mardi Gras, elle aurait plein d'amis, et elle ne serait plus seule. Son statut serait augmenté, car elle avait réussi ce qui intéressait tout le monde au début de l'année.

Lucie garda sa place sur la falaise jusqu'à ce que le soleil ait baissé jusqu'à l'horizon, sur l'autre rive du lac. La lumière douce aplanissait en apparence le terrain, mais le retour fut très difficile car elle créait aussi des ombres qui trompait son jugement. Lucie perdait régulièrement pied, et ses jambes étaient engourdies par son immobilité prolongée. Une fois, ses jambes la trahirent, et elle s'effondra dans le sentier. Ses mains et se genoux furent lacérés par la surface coupante des pierres.

A son retour, elle apprit qu'Alice était venu prendre des nouvelles, toute excitée, et qu'elle voulait savoir quand la photo de Lucie serait dans le journal. Mais, par contre, il n'y avait aucune nouvelle de Gabriel.

Tous les jours de la Semaine Sainte, Lucie assista à la messe. Elle observait Gabriel jouer très sérieusement son rôle d'enfant de chœur. Il semblait un homme dans son surplis blanc se déplaçant calmement et efficacement sur le tapis. Le Jeudi Saint, le père Martin lava les pieds de douze petits garçons de la première et de la deuxième, symbole du geste de Jésus auprès des Apôtres. Gabriel tenait la bassine pendant que le prêtre versait de l'eau sur les jeunes pieds. Quelques-uns se mirent à rire, ou bougèrent leurs orteils, quand l'eau froide les toucha, ou la serviette. Mais ni le père Martin, ni Gabriel ne les encouragea à ces moments, même si on savait que toute l'école Sainte-Marguerite trouvait cette cérémonie hilarante.

Le Samedi Saint, Gabriel passa juste devant Lucie, assise à l'allée du centre, avec le cierge pascal. Elle aurait pu le toucher, ou passer la main sur son surplis.

A midi, le Carême se terminait officiellement. Gabriel n'avait pas parlé à Lucie. Jeanne D'Arc supplia Lucie de l'accompagner à L'Arche. " Tout le monde sera là !" précisa-t-elle. Lucie hésita longtemps, car c'était une tradition de marquer la fin du Carême en allant au cinéma, n'importe le film. Lucie changea d'idée plusieurs fois, pour finalement refuser. Arriver au cinéma avec Jeanne D'Arc serait un rappel que Gabriel n'avait pas tenu sa promesse.

Lucie sonna à la grande porte de la Maison Mère des Filles de Marie, à Ottawa. Elle aurait préféré loger dans une maison privée, plutôt qu'au couvent, comme les candidats à la compétition régionale à Rockford. Elle se disait que dormir dans un couvent serait comme dormir dans une maison hantée. Mais, d'un autre côté, cela ferait une bonne histoire à raconter à Gabriel, quand elle le reverrait.

Lucie craignait d'être dans une étroite cellule de religieuse, sans fenêtre et sans air, mais on l'amena à une belle chambre ensoleillée à l'étage. " Cette chambre est celle de Carmélia, qui étudie à l'université d'Ottawa," lui expliqua Sœur Sainte-Ursule, la religieuse plutôt sévère qui l'avait reçu. " Elle est rentrée chez elle au Brésil pour le congé de Pâques, alors elle t'offre sa chambre."

" Merci beaucoup," dit Lucie en parlant à la pensionnaire absente. Elle examina la chambre, un peu étonnée de voir la garde-robe pleine de vêtements élégants, avec son long miroir, le gros chien rose en peluche sur le lit, et les rangées de cosmétiques sur la vanité.

" Il n'y a plus grand place, mais je suppose que vous n'avez pas de... ?" demanda Sœur Sainte-Ursule, en montrant du geste la vanité surchargée.

Lucie fit signe que non.

" Vous êtes une vraie savante, libérée des vanités de ce monde," dit la religieuse, en regardant la vieille valise noire que Lucie avait emprunté à Thérèse. " Avez-vous envisagé la possibilité d'une vie religieuse ?"

" Non, ma Sœur," répondit Lucie, prenant courage de l'exemple de Carmélia, qui avait amené son chien en peluche et ses rouge-à-lèvre dans un couvent.

En quittant, la religieuse se retourna pour un dernier mot. " On m'a dit que vous étiez très intelligente," dit-elle avec une expression qui suggérait que cela était un vice. " Vous pourriez suivre l'exemple de notre bien-aimée Sœur Saint-André."

Une fois la porte de la chambre fermée, Lucie se réjouit de la chambre superbe. Elle suspendit sa robe de velours dans la garde-robe pleine de jolies robes parfumées, et rouvrit ensuite la porte de la chambre. Les portes des chambres étaient toutes fermées à son arrivée, mais la porte de la chambre d'en face était maintenant ouverte. Une jeune femme était assise en bouddha sur le lit. Elle portait un pyjama jaune, et de très grosses lunettes. Il y avait tellement de papiers et de livres sur son lit que certains menaçaient de tomber à terre.

Lucie voulut refermer sa porte, mais la jeune femme l'interpella par son nom. Elle glissa avec précaution du lit, ramassa quelques papiers et les tint dans ses bras en parlant du seuil de sa chambre. " Je vous connais car Sœur Saint-André a été une de mes professeurs. Je m'appelle Fabienne, mais vous pouvez m'appeler Fabi. " Fabi pencha la tête pour examiner le couloir silencieux. " Nous sommes les seules en ce moment, alors si vous voulez de la compagnie, entrez. Je peux aussi vous prêter de la place pour suspendre vos vêtements."

Lucie remarqua que la garde-robe de Fabi était presque vide, tandis que chaque coin regorgeait de livres.

" Je rédige ma thèse de doctorat," dit Fabi, " et c'est pourquoi je suis ici pendant le congé."

" Je ne voulais pas vous déranger," dit timidement Lucie.

Fabi se mit à rire. " J'ai besoin d'une pause, et cela fait du bien de pouvoir parler à un civil. Entrez, et nous pourrions commettre ensemble le péché de dévorer les délicieux biscuits au chocolat que j'ai ramené de chez moi."

Au moment de se coucher, Lucie essaya de se déshabiller rapidement et de dormir tout de suite, pour éviter de rêver aux examens du lendemain. Elle était contente de sa rencontre avec Fabi, qui représentait un genre de personne qu'elle n'avait jamais rencontré. Elle se disait qu'elle aurait plu aussi à Victor. Une fois, au cinéma, elle avait écouté Victor expliquer à Edouard que le personnage de la meilleure amie de l'héroïne du film était plus séduisante, car elle était plus intelligente, plus spirituelle, et plus intéressante.

Cette meilleure amie avait été moins jolie. Elle avait porté des grosses lunettes et des vêtements sans éclat, comme Fabi. Lucie

aimait le style de Fabi. Ses cheveux étaient bruns et droits, comme ceux de Lucie, mais elle les brossait de façon à ce qu'ils tombent en angle sur ses joues. Quand elle parlait, elle donnait des coups de tête qui chassait le rideau brillant de ses cheveux de son visage, comme un poney donnant des coups de crinière.

Lucie donna un coup de tête, et se demanda si elle pouvait apprendre ce geste amusant avant de retourner à Sainte-Marguerite.

Le lendemain matin, Lucie retrouva Fabi dans la salle de bain, en train de se brosser les dents dans un des lavabos étincelants. Elle sourit à Lucie dans le miroir. " A quelle heure prévoyez-vous de terminer aujourd'hui ?"

Lucie avait finalement mal dormi, opprimée par le silence du couvent. Elle craignait la journée à venir. " Vers seize heures" répondit-elle d'un ton maussade.

" Si vous voulez, je vous fais visiter le campus avant le souper."

Lucie regarda longuement les murs gris, les plafonds blancs, et le plancher parfaitement ciré. Claire songeait-elle encore à devenir une religieuse ? Elle pensa refuser l'invitation de Fabi, puisque elle n'irait pas à l'université.

" Cela me semble étrange de vivre dans un couvent," dit-elle. " Ce n'est pas vraiment un endroit pour vivre, non ?. Même la salle à manger a des vitraux."

" En effet, on a souvent l'impression de manger son œuf poché dans une église," dit Fabi en riant.

Le sujet de la rédaction était une action accomplie qu'elle redoutait. Elle avait eu peur la première fois qu'elle était entrée dans le couvent, à Rockford, mais Lucie était certaine que cela ne conviendrait pas du tout. Ce qui lui avait fait le plus peur, c'était quand elle s'était résolue à demander la bénédiction du Jour de l'An à Papa. Elle ne le demandait jamais, même si les religieuses leur rappelaient toujours au début de chaque congé de Noël. Elle ne pouvait imaginer Papa en train de faire le signe de la croix, comme un prêtre. Elle ne savait même pas si la demande le mettrait en colère, ou si elle le ferait rire.

Mais l'année dernière, en septième année, Sœur Sainte-Rose avait déclaré qu'il y aurait un prix pour la classe dont le plus grand nombre d'élèves auraient eu la bénédiction paternelle. Lucie n'avait pas voulu faire perdre sa classe, alors, le matin du Jour de L'an, elle avait demandé à Jeanne D'Arc, " Viens avec moi." Jeanne D'Arc l'avait suivi au salon, où était Papa, sans rien dire, pour une fois. Papa lisait son journal, et ne remarqua pas que Lucie et Jeanne D'Arc s'étaient agenouillées devant lui. Il réagit seulement quand Lucie lui demanda, " Papa, veux-tu nous donner ta bénédiction pour le Jour de L'an ?" Papa avait déposé son journal, et il avait regardé Lucie longtemps et très sérieusement, au point où Lucie se mit à craindre qu'il était en colère, ou, pire, blessé. Mais il avait mis ses mains de chaque côté de son visage, l'avait attirée à lui, et lui avait embrassé le front, un peu sur le côté. Puis il avait fait la même chose à Jeanne D'Arc. Lucie attendait qu'il fasse le signe de la croix, mais il amena Jeanne D'Arc sur ses genoux, et les serra toutes les deux très longtemps.

Lucie ne donna pas de détails à l'école, car elle craignait que les religieuses décident qu'un baiser sur le front n'était pas valable comme bénédiction paternelle. Jeanne D'Arc n'en parla pas non plus. Mais elle n'osait rien dire, car il était clair que pour Papa il les avait bénies. Il avait ajouté, parlant au-dessus de la tête de Jeanne D'Arc, " Mon père faisait cela quand j'étais jeune. Je ne savais pas que cela se faisait encore." Lucie ne voyait pas ce qu'elle aurait pu ajouter après cela.

Après avoir rempli une feuille de notes et d'idées, Lucie jeta le tout. Le bruit du papier fit sursauter plusieurs candidats. Il fallait recommencer, mais elle ne pouvait pas parler de Papa dans une rédaction de concours. Elle n'avait pu savoir que ce serait son dernier Jour de L'an, mais elle regrettait de lui avoir demandé. Lucie avait l'impression qu'en demandant la bénédiction, elle avait poussé Dieu à prendre la décision de terminer la vie de Papa.

Sans se faire de notes, Lucie entreprit une longue description d'une expédition de patinage sur le Lac Griffith, qui avait gelé dur un soir d'Halloween. La surface du lac avait été transformée en une immense patinoire de glace parfaite sur des kilomètres. Rien n'indiquait si la glace était assez épaisse, et Lucie avait hésité jusqu'à ce qu'elle voit des centaines de promeneurs sur le lac parlant, riant et patinant, au point de se confondre avec l'horizon.

Lucie avait ensuite patiné pendant des heures, longtemps après que la nuit soit tombée, ne faisant des pauses que pour se réchauffer près d'un des feux qu'on avait allumé. Mais cette nuit-là, elle avait rêvé qu'elle était passée à travers la glace, et qu'elle était prisonnière de l'eau. Les gens étaient au-dessus d'elle et la regardaient, tandis qu'elle voyait bien les dessins de leurs semelles. Ils semblaient inquiets, mais ne faisaient aucun effort pour la sauver.

Lucie allongea la description de la transformation magique du lac et la liberté presque totale de pouvoir patiner sur une telle immense surface. Elle allait éliminer le rêve, mais elle se souvint à temps qu'il s'agissait de parler de la peur. Au fond, pendant qu'elle patinait, elle gardait en elle la peur de couler.

L'après-midi se terminait quand Lucie et Fabi arrivèrent au campus de l'Université d'Ottawa. Le soleil couchant jetait des lamelles d'or sur et entre les édifices. Certains étaient vieux, avec des passages couverts de vigne et des fenêtres étroites, comme des fenêtres d'église. Il y avait aussi des édifices modernes, aux surfaces planes en verre qui prenaient le bleu du ciel.

Lucie fut attirée par une fontaine. Son eau montait dans une colonne bleu argent et retombait dans une légère brume qui créait de petits arc-en-ciels. Elle pensa à Jeanne D'Arc et combien elle aimerait voir la fontaine et son parterre de tulipes jaunes et rouges.

A la fin de la visite, Lucie fut soulagée que Fabi ne lui demande pas sa réaction. Elle n'osait pas prétendre qu'elle serait un jour une étudiante d'université. En attendant l'autobus, un jeune couple vint se mettre à côté du banc. L'homme se tenait dos à la rue, avec ses mains appuyées sur un tronc d'arbre, tandis que la femme était debout entre ses bras, face à lui. Ils se parlaient à voix basse, leurs visages se touchant presque.

Lucie les observait intensément quand elle se rendit compte que Fabi la regardait. " Ce sont des étudiants de l'université ?" demanda Lucie.

" Probablement," répondit Fabi. Elle regarda le couple, puis revint à Lucie. " Imaginez-vous être à leur place dans quelques années ?"

Lucie se sentit rougir, mais elle garda encore un moment son regard sur le couple. " Je n'irai pas à l'université," dit-elle finalement.

Fabi cessa de sourire, sans cesser de regarder Lucie. " Un jour, vous serez une jolie femme, Lucie," dit-elle.

" Jolie," répéta Lucie. " On dit cela pour dire qu'on n'est pas vraiment belle."

Fabi rit. " Peu de gens sont vraiment beaux, vous n'avez pas remarqué ?" Lucie ne savait pas si Fabi croyait vraiment ce qu'elle disait.

Fabi ramena les cheveux de Lucie derrière ses oreilles. " Il ne vous manque qu'une coiffure appropriée," dit-elle. " Vous avez des oreilles bien faites, vous devriez les montrer."

" Personne ne remarque les oreilles," dit Lucie. L'autobus arriva et Lucie s'empressa de monter avant Fabi.

Lucie prit un siège près de la fenêtre et regarda dans la rue toutes ces personnes qu'elle ne connaissait pas. Elle avait eu envie de parler à Fabi de Gabriel, et de lui demander conseil sur son comportement et ses actions envers lui. Mais maintenant, elle se sentait fatiguée, et trop démoralisée pour entamer le sujet.

Le dimanche matin, il fallut reprendre le train pour Rockford. Lucie avait eu une mention honorable pour sa rédaction, la veille, avec un certificat roulé autour de son travail et attaché avec un ruban rouge. Scott avait gagné trois troisième prix, mais il n'aurait pas de bourse, et il était inconsolable après la présentation des résultats. Dans le train, sa mère essayait de le consoler.

Lucie ne pleura pas, mais elle se rendait compte qu'elle était déçue. Dire adieu à Fabi avait aussi été difficile, ainsi que de quitter la superbe chambre de Carmélia. En gagnant une bourse, elle aurait pu un jour aller à l'université, et vivre dans une chambre merveilleuse.

Dès qu'elle arriva à l'école le lendemain, Jeanne D'Arc arriva toute essoufflée avec un message. " Face de Pruneau veut te voir tout de suite !" " Ne t'inquiète pas," lui dit Lucie, mais en elle-même elle était un peu troublée.

Lucie cogna à la porte du bureau de Sœur Sainte-Rose, mais il n'y eut pas de réponse. Elle monta à l'étage, et elle vit que la porte de la bibliothèque des religieuses était ouverte. Sœur Sainte-Rose se tenait près de la grande table. Les tableaux et la lampe étaient partis, et la pièce sembla soudainement vide et étrange à Lucie.

" Je voulais vous souhaiter un bon retour," dit Sœur Sainte-Rose, en tendant à Lucie une grande enveloppe blanche. Lucie décacheta l'enveloppe, qui contenait un grand signet bordé d'or, avec une image de Saint-François prêchant aux animaux. Au bout du signet, il y avait un gros cordon brun noué, comme une ceinture de moine. Lucie passa le cordon dans ses doigts, et remercia la sœur.

" Nous vous remercions tous pour le service que tu as rendu à l'école Sainte-Marguerite," dit Sœur Sainte-Rose. " Vous avez donné un exemple à suivre."

" Merci, ma Sœur," dit encore Lucie. Elle ne pensait pas avoir rendu de service à l'école. Au moins, elle pourrait donner le signet à Jeanne D'Arc.

Après le souper, en lavant la vaisselle, Lucie remit le signet à Jeanne D'Arc qui fut enchantée. " Jouer dans la pièce a été la plus grande joie que j'aie eu," dit-elle, " surtout lorsque que tu as gagné tous ces prix. Gabriel a été très gentil avec moi pendant toutes les répétitions. Cela me fait de la peine qu'il ait déménagé."

" Déménagé ?" Lucie força les mots à sortir de sa gorge nouée. " Déménagé où ?"

" Tu ne savais pas ? Il a déménagé à Montréal," expliqua Jeanne D'arc. Lucie resta sans parler, et Jeanne D'Arc ajouta finalement, " Il a été mon père dans la pièce, s'entend, et pendant les répétitions, il a été comme un grand frère."

Le regard de Lucie resta fixe. " Gabriel n'était pas ton père," dit-elle d'une voix aiguë et colérique. " Non plus était-il ton frère !"

Alarmée, Jeanne D'Arc lâcha le signet sur le plancher de la cuisine pendant que Lucie s'enfuyait le visage noyé sous des larmes incontrôlables.

Le soleil se couchait derrière la maison quand Lucie cessa enfin de pleurer. Elle leva la tête pour regarder par la fenêtre du palier. Les ombres s'allongeaient tranquillement dans la cour, et les pierres au loin se fondaient dans une mer noire et molle.

Sur une grande pierre, un groupe de garçons cherchaient à lancer des cerf-volants. Puisque il n'y avait pas de place pour courir, les garçons lançaient les cerf-volants dans le vent. Après plusieurs insuccès, un cerf-volant, puis un autre, se mirent à monter comme s'ils étaient libérés non seulement de leurs ficelles mais de la gravité. Bientôt toute une armada de cerf-volants marquait le ciel de points colorés, et les garçons étaient devenus des ombres solides, aux mains et aux visages tournés vers le ciel. Les cerf-volant se dandinaient comme s'ils étaient vivants.

Quand les garçons eurent terminé, il faisait presque noir, mais alors un garçon solitaire arriva, avec un cerf-volant que Lucie distinguait à peine. Un triangle gris était à peine visible, et il montait peu à peu jusqu'à devenir invisible. Lucie surveillait le point de sa disparition, quand il éclata soudain dans le ciel, rouge et doré, beaucoup plus haut. Il était monté assez haut pour rejoindre le soleil au-dessus de l'horizon. Le cerf-volant se mit à bouger de gauche à droite, comme s'il disait non, puis il retomba dans l'ombre et disparut.

Lucie sentit la chaleur couler sur sa joue, plus qu'elle ne se rendit compte qu'elle pleurait de nouveau. Ces larmes lui semblèrent magiques, comme la réapparition du cerf-volant alors qu'elle ne l'attendait plus. Elle tenait un vieux cahier qu'elle avait trouvé dans le grenier avec les livres de Victor. Ses pages étaient pleines de notes dans l'écriture de Victor, des poèmes, des contes, des notes de cours, et parfois, dans les marges, des noms de fille, que Lucie ne connaissait pas.

Lucie décida d'écrire tous les jours dans le cahier. A chaque soirée, elle notait quelque chose, et ce travail lui enlevait pendant un moment le poids qu'elle portait en elle.

Elle recopia des passages des manuels de Victor, comme des vers qu'il avait souligné, " Et chaque saison te sera savoureuse." Lucie essaya de répéter tout haut, ce vers, pour entendre la voix de Victor, mais le souvenir du son de sa voix était parti.

Mais elle ne nota pas ses pensées sur Gabriel. La certitude qu'elle ne le verrait plus jamais devint un voile noir et lourd qu'elle traînait partout.

Lucie prit du temps après les cours pour se rattraper en mathématiques. Elle donna à Sœur Saint-André le certificat qu'elle avait reçu pour sa rédaction, avec son ruban rouge, en souvenir. La fin de l'année scolaire, la fin du primaire, quand Lucie passa les portes de l'école Sainte-Marguerite pour la dernière fois, lui donna la sensation d'un serpent qui se débarrasse de sa vieille peau. Elle nota cette réflexion dans le cahier de Victor.

La maison cet été-là demeura silencieuse et tranquille. Le mari de Thérèse, Léo, avait trouvé un emploi lointain, en Colombie britannique, et Thérèse était parti le rejoindre avec les jumeaux. Monsieur Poirier, sans rien dire, s'était marié et avait quitté la maison. Maman avait décidé de ne pas louer sa chambre pendant l'été, et elle s'y était installé avec Jeanne D'Arc. Lucie s'installa seule dans leur ancienne chambre.

Avant son départ, Thérèse avait donné un dernier cadeau à Lucie. Son salon de coiffure avait organisé des démonstrations de nouvelles coiffures. Par un chaud après-midi de juin, un dimanche, Lucie s'était installé dans une chaise de coiffeur, sur un dais, devant des spectateurs, et un spécialiste venu de loin lui avait brossé les cheveux vers l'avant, et lui avait fait une coiffure à la mode. Lucie voyait ses cheveux tomber à terre comme des petits morceaux de fourrure sous les coups des ciseaux.

Dans le miroir, Lucie vit son visage étonné. La majeure partie de ses cheveux était disparu. Il lui restait comme un bibi sur la tête, avec des cheveux fous derrière ses oreilles et sur son front.

" As-tu décidé de devenir un garçon ?" demanda Edouard en riant. Lucie se regarda dans chaque vitrine entre le salon de coiffure et la maison, et décida qu'elle avait en effet moins l'air d'une fille. Mais la nouvelle coiffure lui plut. Sa tête lui semblait fraîche et légère.

Alice passa quelques semaines dans un camp de danse. Claire avait fait quelques réapparitions à Sainte-Marguerite juste avant la fin de l'année scolaire, mais elle arrivait comme Lucie partait, et elle parlait un peu avant d'aller à son rendez-vous avec Sœur Saint-André. Sans ses dents, Claire avait le visage d'une <sup>86</sup> vieille, et si quelqu'un passait pendant qu'elle parlait à Lucie, elle se détournait. A la fin, Claire raconta qu'une tante avait accepté de venir aider sa mère et ses petits frères et petites sœurs

pendant l'été. Claire irait donc passer l'été au chalet de son dentiste pour aider sa femme qui était enceinte.

Lucie entreprit de se coudre une jupe plissée écossaise pour commencer ses cours à l'école secondaire. Maman l'avait aidé à mesurer et fixer les plis de façon à ce que le bleu soit à l'intérieur du pli, et que le vert soit à l'extérieur. Mais par les journées chaudes de l'été, le tissu de laine faisait transpirer et gratter les doigts de Lucie. Quand elle se trompait, il fallait défaire tous les plis, les repasser et les fixer de nouveau. Après plusieurs journées écrasantes, Lucie déposa son travail et resta plutôt dans sa chambre, pour lire et écrire dans son cahier.

Un après-midi particulièrement collant, Lucie revenait de faire une course pour Maman. On l'appela. Par sa voix, elle reconnut Claire. La fille qui courait de l'autre côté de la rue, en lui faisant des grands signes était méconnaissable. Elle portait des sandales blanches, et une jolie robe d'été qui s'attachait aux épaules avec des boucles. La jupe était large et se balançait quand Claire courait. Les boucles caressaient le cou de Claire quand elle tournait la tête au milieu de la rue. En regardant Claire, Lucie prit péniblement conscience de sa propre tenue, un vieux short froissé et un débardeur.

" Mais, tu n'es pas au lac ?" demanda Lucie.

" Mais oui, mais il faut venir souvent en ville."

Les cheveux de Claire avaient assez repoussés pour pouvoir être attachés d'un côté, avec une pince rouge en forme de cœur.

Claire portait plusieurs livres, qu'elle changeait d'un côté à l'autre. Lucie montra les livres, et dit, " Je t'accompagne à la bibliothèque."

Claire se mit à rire, et montra les livres. " Ce ne sont pas des livres de la bibliothèque, mais des manuels pour mes cours au secondaire !"

" Tu es inscrite à l'école Secondaire de Rockford ?" demanda Lucie, surprise.

C'est mon dentiste qui me l'a suggéré. Je ne savais même pas qu'il y avait des cours d'été à l'école secondaire."

" Et c'est lui qui t'a fait inscrire ?"

" Non, c'est Sœur Saint-André. J'ai eu un rendez-vous avec le directeur, et alors qu'il m'expliquait pourquoi il ne pouvait m'accepter, le téléphone a sonné. " Bien sûr, ma Sœur, vous avez raison ma Sœur." Claire imitait parfaitement le directeur.

" Il semblait très bien connaître Sœur Saint-André. Il m'a aussitôt donné les formulaires nécessaires à mon inscription, et il m'a expliqué toute la procédure. Il m'appelait mademoiselle Durant. J'ai pensé à toi."

" Et pourquoi ?"

" Parce que il est évident que Sœur Saint-André a une grande réputation, et, elle t'a choisi pour la compétition. C'est comme une marque de distinction, tu ne crois pas ?"

Le trottoir était comme un dessus de poêle, et Lucie se glissa sur l'herbe. " Mais comment peux-tu être au secondaire quand tu n'as pas fini ta huitième ?"

Claire se rapprocha de Lucie pour lui parler à l'oreille. " C'est sûr que je n'ai pas fini mon primaire," dit-elle d'une voix sourde. " Je me retrouve donc avec les nonos qui ont échoué leur neuvième et qui doivent reprendre des cours. Moi, je suis ces cours pour la première fois, alors je suis à la traîne, et ils sont contents de pouvoir mépriser quelqu'un."

Les deux filles détournèrent leurs regards de la circulation, et se regardèrent en face pour la première fois. Leurs éclats de rire furent simultanés. Lucie remarqua alors ce qui était le changement le plus frappant chez Claire. Elle avait des dents, non pas un dentier visiblement artificiel comme bien des gens, mais des dents un peu irrégulières, comme de vraies dents.

" Je commence au moins à connaître l'école, et certains professeurs." dit Claire.

" Et tu as le droit de porter des robes d'été ?"

" Face de Pruneau aurait une syncope," dit Claire en jetant un coup d'œil à ses propres épaules.

" J'en déduis que tu ne penses plus à devenir religieuse," observa Lucie.

Claire soupira. " Une idée passagère, comme une autre. Là, je dois te laisser."

Claire disparut rapidement de la vue de Lucie, un nuage blanc flottant au-dessus de la rue. Avant de disparaître pour de bon, elle lança, " Je te téléphone quand mes cours seront finis."

Lucie rentra à la maison lentement à cause de la chaleur étouffante. Claire était au fond resté elle-même, mais elle était encore plus brillante que Lucie pensait. Malgré tous ses retards, elle avait réussi à se retrouver au secondaire, avant même Lucie, avant tous les autres. Claire n'aurait pas perdu son temps à rêver dans l'église Sainte-Marguerite, jour après jour. Si elle avait entendu des bruits bizarres du sous-sol de l'église, elle aurait tout de suite descendu pour en avoir le cœur net. Claire aurait su que Gabriel était en répétition pour une pièce, avec sa petite sœur. Claire aurait su que Gabriel avait déménagé.

A la maison, Lucie monta directement à sa chambre. Elle récupéra des feuilles vierges du cahier de Victor, et s'installa pour écrire. Les pages succédaient rapidement aux pages, et sa main refusa finalement de continuer.

A la fin de l'après-midi, elle relut et révisa ce qu'elle avait écrit. Puis, elle recopia le propre de son texte sur des feuilles nouvelles. Elle chercha un titre, mais finalement, elle écrivit en haut de la première page, " La bénédiction du Jour de l'An de Papa." Lucie plia soigneusement son manuscrit, et le glissa dans une grande enveloppe, qu'elle adressa à Sœur Saint-André. Elle affranchit suffisamment son enveloppe, et courut jusqu'à la plus proche boîte aux lettres. Enfin, elle poussa l'enveloppe dans la boîte d'un seul coup, pour ne pas pouvoir changer d'idée.

L'été passa tranquillement. Lucie continua à écrire dans le cahier de Victor, et elle s'en acheta un autre quand il fut rempli. Jeanne D'Arc venait lui parler, un peu esseulée, et un peu perdue. Lucie l'amena cueillir des bleuets et se baigner à la plage.

Lucie lisait dans sa chambre quand Alice apparut soudainement dans la porte. Elle était toute bronzée, et semblait plus belle que jamais.

" Et ce camp de danse ?" demanda Lucie, émerveillée.

Alice se laissa tomber sur le lit de Lucie. " Trop peu de garçons et trop peu de nourritures," gémit-elle. Elle se leva sur ses coudes, et examina la chambre. Lucie avait tourné sa chaise, mais elle était toujours au petit bureau ordinaire que monsieur Poirier lui avait laissé.

" C'est bien d'avoir une chambre pour toi seule," dit Alice, " mais cela ressemble beaucoup à la bibliothèque des religieuses que tu détestais tant."

" Tu as sans doute raison," dit Lucie avec un sourire.

Alors qu'Alice examinait la statue de la Vierge, quand Maman appela, " Lucie, un téléphone !"

C'était Claire, heureuse et enjouée. " J'ai fini mes cours, et j'ai une journée de congé pour fêter. La femme du dentiste m'a donné un maillot de bain neuf. Veux-tu venir au lac avec moi ? Je retourne à la maison dans quelques jours, et je n'aurai sans doute pas d'autre occasion."

" Mon amie Alice est ici. Je peux l'amener ?" demanda Lucie spontanément.

" Mais bien sûr !"

Lucie entreprit de faire des sandwiches, et Claire arriva. Alice répondit à la porte. " Mais c'est un superbe sac de plage," commenta-t-elle.

Claire expliqua, " Ma patronne m'a fait un cadeau pour avoir réussi tous mes cours."

Entre la porte d'entrée et la cuisine, Alice et Claire étaient devenues des amies, et discutaient sérieusement. Lucie s'était déjà inquiété de la rencontre de Claire et Alice, mais voici qu'elles étaient là et parfaitement à l'aise l'une et l'autre, déjà de vieilles amies qui se voyaient les beaux matins d'été.

Au lac elles nagèrent et jouèrent dans l'eau jusqu'à ressentir une bonne fatigue. Elles s'allongèrent au soleil sur une grand

Pierre plate, qui s'étalait en pente douce jusqu'à l'eau. Mais il ne fallut pas beaucoup de temps à Alice pour être assise à regarder passer les canots, et à donner son appréciation des garçons qui les occupaient, toujours à voix basse.

Claire, encore endormie, remarqua à Lucie, " Tes cheveux sont déjà secs."

Alice se tourna vers Lucie pour soulever un peu de ses cheveux. " Ils sont souples et reprennent leur place," dit elle, admirative. " Ce style est la dernière mode en France, on appelle cela la coupe gamine."

" Tu as appris cela pendant tes cours de danse," dit Lucie. Elle plaça son pied au milieu du dos d'Alice, comme pour la jeter à l'eau.

" Mais non, je l'ai appris dans mes cours de français. Gamin, cela veut dire un petit garçon, non ?"

" Bien sûr," répondit Claire, " mais ici nous n'utilisons pas ce mot."

" Vous n'avez pas les mêmes mots qu'en France, n'est-ce pas ?"

" Nous partageons certains mots, et d'autres pas," expliqua Lucie, qui poussa vraiment cette fois Alice.

Alice allait se laisser rouler dans l'eau, mais elle s'assit soudainement tout droit. " Regardez, dit-elle," dramatiquement. " Il y a trois garçons dans un canot qui nous surveillent, et qui viennent vers nous." Elle rit légèrement. " Celui avec les cheveux frisés, je l'ai vu en premier."

Claire et Lucie s'assirent aussi rapidement. " Ne bougez pas !" chuchota Alice. Lucie se rallongea sur la pierre. Elle ferma ses yeux, et écouta le bruit des avirons qui se rapprochait. Elle aurait voulu se sauver en courant, mais elle se sentait soudée à la surface de la pierre. Elle entrouvrit les yeux juste assez pour voir Claire et Alice se concerter. " Pensez-vous qu'ils savent que nous les surveillons ?" disait Claire.

" Alice les surveillait," répondit Lucie dans une voix normale.

" Chut !" dirent les deux autres simultanément. Lucie leva un peu la tête. Le canot glissa doucement jusqu'à la pierre. Deux garçons tenaient leurs avirons mouillées sur eux, et le troisième, le frisé, était assis au centre du canot.

Aux yeux de Lucie, ils semblaient plus vieux, peut-être dix-huit ans. Ils étaient très bronzés, car malgré le fait que leurs visages aient été à l'ombre, on voyait leurs sourires.

Lucie se ferma les yeux et se rallongea. " Ne leur parlez pas ! Dîtes leur de partir !" murmura-t-elle nerveusement. Sa serviette de plage était humide, et elle se mit à trembler de froid.

" Nous ne pouvons pas leur dire de partir si nous ne leur parlons pas" répliqua Claire sur un ton logique, sans se retourner.

" *You girls from around here ?*" demanda une voix masculine.

" *Us girls are from around here,*" répondit Alice, en anglais, en imitant l'accent plat et lent du jeune homme.

Claire rit doucement.

Alice se pencha vers Lucie. " Si tu as peur, fait semblant de dormir, et laisse-nous faire !"

Lucie entendit le bruit du canot qui accostait

" Nous venons de Cleveland, en Ohio. Savez-vous où c'est ?"

" Bien sûr que nous savons," répondit Alice, " nous apprenons l'histoire des Etats-Unis, à l'école." Lucie, sans regarder, imagina Alice en train de regarder Claire. " Même si vous, vous ne nous connaissez pas."

" Ne soyez pas de mauvaise humeur," dit une autre voix.

Le canot cogna doucement sur la pierre. Lucie eut soudainement conscience de la proximité de l'eau à ses pieds, mais elle

n'osa pas les éloigner.

" N'approchez pas, sinon nous réveillerez notre amie," dit Claire.

" Claire ! Alice ! Cela suffit !" murmura presque tout haut Lucie. Elle tremblait tellement qu'elle commençait à rire.

" D'ici, nous ne pouvons pas dire si c'est un garçon, ou une fille, ou quoi."

" Elle n'est pas un quoi, " dit Claire.

Lucie commençait à rire sérieusement.

" Pourquoi a-t-elle les cheveux si courts ?"

Lucie ne se contrôlait plus.

" Elle veut devenir religieuse," dit Alice.

" Alice, voyons !" dirent Claire et Lucie en même temps. Après un silence, Lucie entendit le bruit des avirons dans l'eau. " Ils s'en vont ?" demanda Lucie, sans oser regarder.

" Ils s'en vont," dit Alice, " ils ont eu peur de tes cheveux." Quand Lucie leva la tête pour regarder, le canot contournait la pointe rocheuse couverte de pins.

Claire et Alice riaient maintenant de bon cœur. Lucie ne pouvait plus rire, car ses côtes et son ventre faisaient trop mal, et elle avait si froid qu'elle se roula en boule. Alice et Claire, riant toujours, s'écroulèrent d'un commun accord par dessus Lucie.

Ce soir là, Maman prépara un short cake aux bleuets, couvert de crème fouettée. Lucie en prit deux morceaux, et se lança dans une compétition avec Edouard pour déterminer lequel des deux avait la langue la plus bleue. Maman mit fin au spectacle. " Allez dehors," leur dit-elle. " Toi aussi, Jeanne D'Arc. J'aime mieux laver la vaisselle toute seule que de supporter vos singeries par une soirée si chaude."

Comme ils avaient soupé tard, il faisait presque noir quand ils sortirent. Ils s'allongèrent sur la pelouse et regardèrent le ciel. La maison cachait une partie du ciel, et par conséquent les étoiles qui apparaissaient semblaient plus brillantes.

En revenant du lac, Lucie avait trouvé sa jupe écossaise sur son lit. Maman l'avait terminée. Tous les plis étaient parfaits, sauf ceux que Lucie avait fait elle-même. Mais Maman leur avait donné un coup de fer, et les plis s'ouvraient et se refermaient exactement comme il fallait. Lucie se mit à s'imaginer à l'école avec sa jupe.

" J'oubliais," dit Edouard dans le noir. " On t'a téléphoné du couvent. Sœur Sainte-Rose veut te voir.

Jeanne D'Arc fut tout de suite alerte. " Pourquoi Face de Pruneau veut-elle voir Lucie ?"

" Elle n'a pas donné de détails. Elle a seulement dit qu'il y avait quelque chose à terminer."

" Terminer quoi ?" demanda Jeanne D'Arc inquiète.

" Je ne sais pas du tout, " dit Edouard. " Peut-être veut-elle que Lucie passe encore un peu de temps à l'école Sainte-Marguerite. Il donna un petit coup à l'épaule de Lucie, mais celle-ci ne réagit pas.

Lucie se rendit compte qu'elle en avait terminé avec l'école Sainte-Marguerite, avec tout ce qui c'était passé depuis quelques mois, et qu'elle était enfin libre. Mais voilà, alors qu'elle savourait à peine le goût de la liberté, on la rappelait.

Lucie ne pouvait se rendre au couvent dans une robe légère d'été, et encore moins vêtue d'un short. Elle fouilla méticuleusement dans la garde-robe que Thérèse avait laissé derrière pour quelque chose qui serait séant au couvent. Elle choisit une jupe fleurie et une blouse blanche empesée par les soins de Maman. La blouse avait de longues manches gonflées et un collet en dentelle, et elle ne correspondait pas vraiment à Lucie avec ses cheveux courts. Lucie se souciait cependant beaucoup plus du motif de sa convocation au couvent.

Le couvent lui sembla plus petit, plus silencieux, et plus renfermé que dans son souvenir récent. La pelouse et la haie étaient toujours tondues et taillées au rasoir, cependant. Le couvent se distinguait des maisons voisines en n'ayant aucune fleur, mais seulement deux buissons taillés en boule de chaque côté de la porte principale. Lucie monta les marches remplies d'une lourde angoisse.

La même novice qu'elle connaissait répondit à la porte, amena Lucie à la salle de musique, puis disparut. Le couvercle du piano était fermé. Le banc était glissé sous le piano, alors Lucie n'avait pas de siège pour attendre.

Lucie entendit le bruissement d'un costume, et Sœur Saint-André apparut dans le cadre de la porte. Elle portait un dossier à l'allure très officiel. Lucie sentit une goutte de sueur descendre son dos, sous la blouse.

Sœur Saint-André examina Lucie. " Vous avez bien récupéré de vos problèmes de santé du printemps dernier ? "

" Oui, ma Sœur, " répondit Lucie d'une voix éraillée, l'œil sur le dossier que portait Sœur Saint-André.

" Nous avons un événement important à discuter, " dit Sœur Saint-André, en regardant la réaction de Lucie.

Lucie se disait qu'il était arrivé quelque chose de si terrible que Sœur Saint-André ne trouvait pas les mots pour le dire. " Qu'est-ce qui ne va pas, ma Sœur ? " demanda-t-elle finalement, anxieuse.

Sœur Saint-André se mit à rire, très de bonne humeur. " Mais pourquoi penser que quelque chose va mal ? Il se peut que des bonnes choses nous arrivent, quoique vous semblez en douter tout le temps. En fait, j'ai montré votre histoire à un rédacteur de revue pédagogique. Elle veut le publier, mais elle a besoin de votre accord. "

" Elle veut publier l'histoire de Papa ? "

" Votre histoire, que vous avez écrite, " précisa Sœur Saint-André. Elle détacha les documents du dossier. " Le titre sera *La bénédiction du Jour de L'An*, si cela vous va. Il faut que vous apportiez le formulaire que voici, et le lire avant de la signer. Il faudra aussi que votre mère signe. Elle sera très fière. En tout cas, moi, je suis très fière. "

Sœur Saint-André tendit la main à Lucie.

Lucie se retrouva à l'extérieur du couvent. Les doigts de Sœur Saint-André lui avait semblé frais et secs, malgré la chaleur. Elle caressa doucement les fleurs d'un des buissons, et leur odeur lui dégagait l'esprit. Tout semblait nettement tracé, la pelouse, la haie, la rue, et le clocher de l'Eglise Sainte-Marguerite.

Elle imagina son histoire répétée en des centaines, non, des milliers, d'exemplaires. Des étrangers liraient l'histoire de Papa. Lucie se sentit au bord de la panique. " Je ne veux pas que l'histoire de mon père soit lue par des étrangers ! " dirait-elle à Sœur Saint-André.

Lucie descendit les marches du couvent en courant. En un instant, elle se retrouva sur le perron de l'église, regardant la cour de l'école Sainte-Marguerite. Sa main tenait le formulaire fermement dans la poche de la jupe de Thérèse. Sous le soleil de plomb de l'été, la cour d'école semblait encore plus fatiguée et grise que d'habitude. Les fenêtres, sans les décorations faites par les enfants, semblaient vides et tristes, comme celles d'un édifice abandonné. Mais les fenêtres de la classe de huitième débordaient de géraniums, comme une jungle rouge. On aurait dit que les fleurs avaient été peintes directement sur le verre, comme les petits de première avaient fait, quand Sœur Sainte-Isabelle leur avait permis de peindre avec leurs doigts. Quelqu'un arrosait les fleurs. Laurent Constantin, sans doute, qui avait complété sa huitième, et qui travaillait pour l'école pendant l'été.

Lucie marcha prudemment sur la première marche menant à l'église. Au soleil, le granite travaillé brillait comme un tapis de

neige, ou de diamants. Comme elle arrivait au bout, elle entendit une voix d'homme l'appeler, " Lucie, attends-moi !" . Elle pensa que Laurent était dans la cour d'école et qu'il l'avait vue, au moment où elle pensait à lui.

Mais c'est Gabriel qu'elle vit sauter sur l'autre bout de la marche. Il se dirigea vers elle en plaçant un pied devant l'autre, comme un équilibriste. Sous le soleil intense, il semblait flotter dans les airs, comme un mirage.

Lucie regarda Gabriel approcher, en serrant les mains dans sa poche, comme pour garder son équilibre. A deux pas d'elle, Gabriel glissa, et Lucie tendit les mains pour l'attraper, mais il ne tomba pas. Elle remit les mains dans ses poches, touchant le papier.

Gabriel était devant elle. Il montra ses cheveux d'un geste, et observa timidement, " Je n'étais pas certain que c'était bien toi. Cela te va bien !"

Lucie avait très chaud. Ses genoux et ses chevilles ne la portaient plus. Elle fixait Gabriel, et elle détourna un peu le regard, vers l'école.

" Que fais-tu là ?" demanda-t-elle abruptement, puis elle regretta son ton brutal.

" Mon père avait des choses à terminer, ici, à Rockford, et je lui ai demandé de m'amener," dit Gabriel. " Je suis allé visiter Sœur Saint-André, et elle m'a dit que tu venais au couvent aujourd'hui. Il n'y a pas de problème ?"

" J'ai écrit une histoire. On doit la publier..." Lucie cafouillait, la tête baissée.

" Je le savais !" dit Gabriel, réjoui.

Lucie releva la tête. Gabriel semblait nerveux, sans doute voulait-il visiter quelqu'un, comme Madeleine. " Je voulais le dire à quelqu'un," dit-elle, faussement riante, tout en reculant un peu.

" Ne pars pas tout de suite," dit Gabriel. " J'ai quelque chose pour toi." Il tendit la main, avec un cercle d'or. " Voici un bracelet, avec un porte-bonheur."

" Je connais," dit Lucie, en examinant attentivement le bracelet et le porte-bonheur. " C'est un livre," murmura-t-elle, émue.

Gabriel sourit. " Ton histoire, sans doute."

" Mais tu ne le savais pas..." Lucie relâcha le petit livre d'or comme s'il avait été brûlant. " C'est encore une blague, n'est-ce pas ? Ce n'est pas vraiment pour moi !" Elle se retourna sans regarder et fit un pas dans le vide. Elle récupéra, et se précipita autour du coin de l'église, puis elle se mit à courir.

Elle arriva à la chantepleur du cimetière, s'en saisit des deux mains, et tomba à genoux, en se berçant pour ne pas pleurer. Ses mains ouvraient et fermaient la chantepleur, et l'eau transformait la terre sous ses genoux en boue. Elle ne voyait que les grosses fleurs, toutes mouillées, de la jupe, et elles lui semblaient comme des fleurs dans un cauchemar.

Son cœur était serré dans un étai. Papa était mort d'une crise cardiaque, et cela devait ressembler à cela, mais en pire. Mais déjà, cela lui semblait insupportable.

Lucie se rassit sur ses talons, et essaya de respirer.

Une main lui toucha l'épaule. C'était Gabriel qui l'avait suivie. Elle leva la tête pour le voir glisser le bracelet dans sa poche.

" J'avais soif," dit-elle. Elle se releva, et chercha à nettoyer la boue et l'herbe de sa jupe. " Mais, il n'y a rien pour boire." Lucie se sentait ridicule.

Gabriel ouvrit la chantepleur, et mit ses mains en forme de coupe. Il se leva lentement, alors que l'eau coulait entre ses doigts. " Bois vite," dit-il, " avant qu'il n'en reste plus."

Lucie pencha la tête pour boire, mais un rire monta en elle, et elle s'étouffa. Mais alors les mains mouillées de Gabriel lui pressaient les épaules, et la tirait vers lui. Ses yeux se fermèrent d'eux-mêmes, et elle sentit la bouche de Gabriel, douce et veloutée, sur la sienne.

Gabriel recula, et Lucie fit de même. Le cimetière était une mosaïque embrouillée de vert, de jaune, là où le soleil perçait, ainsi que de rouge, de bleu, et de rose à cause des fleurs sur les tombes. Lucie sentait son visage chaud.

" Le bracelet est bien pour toi," dit Gabriel, " pour me faire pardonner."

" Pardonner quoi ?" demanda Lucie, et elle répéta quand Gabriel ne répondit pas tout de suite.

Gabriel soupira profondément, puis il regarda Lucie dans les yeux. " Quand je t'ai vu tantôt, il s'en est fallu de peu que je ne te parle pas."

" Mais pourquoi ?"

" Quand j'ai appris que nous déménagions à Montréal, j'ai voulu te demander si je pouvais t'écrire." Gabriel avait la voix pleine d'émotion. Il s'arrêta un instant.

" Mais tu ne l'as pas fait. Tu ne m'as même pas dit que vous déménagiez." Lucie était comme figée, en attendant que Gabriel parle. Elle sentit que les épaules de sa blouse s'assouplissaient sous les mains humides de Gabriel. Les manches semblaient être des ailes. " Si tu avais demandé, j'aurais dit oui."

Gabriel fit de nouveau face à Lucie. Il parla rapidement, sans s'arrêter. " Raymond m'a raconté qu'il t'avait fait une farce, en te donnant une bague jouet avec une note signé de mon nom. Il m'en a parlé le soir de l'annonce des résultats, alors que nous étions assis devant la scène. Apparemment, il avait oublié. Quand je t'ai vu gagner tous ces prix, je me suis senti stupide, surtout de t'avoir invité au cinéma. Cela ne faisait pas le poids. Je suis parti avant la fin, et je me suis dit qu'il était bien que nous quittions Rockford."

Lucie se préparait à dire à Gabriel que son invitation était comme le plus beau prix pour elle, et qu'elle avait été déçue. Mais elle se dit qu'elle s'était donné à elle-même un très beau prix, *La bénédiction du Jour de L'An*, et les félicitations de Sœur Saint-André.

" Je veux bien correspondre avec toi," dit-elle tout bas.

" Maintenant, veux-tu accepter mon cadeau ?", dit Gabriel en lui tendant le bracelet.

Lucie lui présenta son bras gauche, pour qu'il puisse y glisser le bracelet. Il se pencha pour fixer l'attache, et ses cheveux frôlèrent son visage. Ils sentaient chauds et bons, comme la fourrure de Min-Min.

Lucie baissa son bras. Les deux se regardèrent.

" Mon père m'attend," dit enfin Gabriel.

" Je dois te donner mon adresse."

" Je l'ai déjà, Jeanne D'Arc me l'a donné. Tu la salueras de ma part."

" Bien sûr." Lucie se mit à reculer lentement.

Gabriel restait près de la chantepleur, à la regarder.

Lucie leva le bras droit, comme si le soleil l'aveuglait. Le petit livre d'or tremblait dans la périphérie de sa vision, comme une petite goutte de miel.

Elle se retourna, et se mit à marcher très vite, presque à courir pour ne pas regarder en arrière.